

Madame Cornu

et

Napoléon III

d'après les lettres de l'Empereur
conservées à la Bibliothèque Nationale
et d'autres documents inédits

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

pour le Doctorat ès-Lettres

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Marcel EMERIT

Agrégé de l'Université

LES PRESSES MODERNES
96, GALERIE BEAUJOLAIS (Palais Royal)
PARIS 1^{er}

—
1937



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Madame Cornu

et

Napoléon III



Portrait de Madame CORNU

*Cette aquarelle appartient à la petite-nièce de M^{me} Cornu, M^{me} Th. Ravault,
qui a bien voulu nous autoriser à en publier la reproduction.*

Madame Cornu

et

Napoléon III

d'après les lettres de l'Empereur
conservées à la Bibliothèque Nationale
et d'autres documents inédits

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

pour le Doctorat ès-Lettres

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Marcel EMERIT

Agrégé de l'Université

LES PRESSES MODERNES
96, GALERIE BEAUJOLAIS (Palais Royal)
PARIS I^{er}

—
1937



AVANT-PROPOS

Ce livre doit servir de préface à l'édition complète des lettres de Napoléon III à M^{me} Cornu, que je m'appête à publier. Si j'avais voulu écrire une étude sur « Madame Cornu et ses amis », j'aurais employé un tout autre plan.

Les documents sur le sujet que j'ai voulu traiter ici sont tellement dispersés qu'il m'a fallu deux ans de recherches pour réunir les matériaux nécessaires. Tout n'est pas encore trouvé, mais j'espère bien que cette première étude sur M^{me} Cornu orientera d'autres chercheurs et amènera d'autres découvertes. Il y a en France bien des archives particulières qui s'ouvriront peu à peu et qui aideront les historiens à résoudre d'importants problèmes sur l'époque du Second Empire.

Je tiens à exprimer ici ma gratitude à l'égard de tous ceux qui m'ont aidé à soulever un coin du voile. Je remercie en premier lieu M^{me} Noémie Renan, fille du grand écrivain, qui m'a mis sur la piste des héritiers de M^{me} Cornu. Je suis très reconnaissant aussi envers M. J. Tardieu, petit-neveu de M^{me} Cornu, qui a bien voulu me confier les papiers de sa famille. Je remercie mon maître M. Mario Roques pour ses encouragements; M^{me} Veuve Henri Bérard qui m'a ouvert sa collection d'autographes; M^{me} Charavay qui m'a permis d'utiliser les fiches de sa maison; les conservateur et le personnel de la Bibliothèque Nationale, des Archives Nationales, des Archives du Ministère de la Guerre, de la Bibliothèque de l'Institut, de la Bibliothèque Thiers et des Bibliothèques de Lille où j'ai toujours trouvé un bon accueil et des conseils éclairés.

ABRÉVIATION

Les chiffres romains sans autre indication indiquent le tome du manuscrit des lettres de Napoléon III à M^{me} Cornu, déposé à la Bibliothèque Nationale.

Les chiffres qui suivent indiquent le numéro de la lettre dans le volume.

Madame Cornu

A. L'amie d'enfance de Napoléon III

L'historien qui entreprend d'étudier l'étrange destinée de Napoléon III est tout surpris d'y rencontrer la trace d'une femme mystérieuse, que certains de nos contemporains ont pu connaître dans leur enfance, et qui cependant est entrée déjà dans la légende. Las de conter des aventures amoureuses, les romanciers ont osé parfois évoquer la figure farouche et sereine de cette vraie sœur d'adoption du second empereur. Ils l'ont déjà fâcheusement déformée.

Mais il faut bien leur accorder pardon puisqu'aucun travail de critique ou d'histoire ne pouvait leur venir en aide.

M^{me} Cornu n'est encore connue que par un article nécrologique de Renan et par quelques notices brèves et inexactes.

En quelle année est-elle née ? En 1809, dit le *Larousse du XX^e siècle*. Le 8 avril 1809, « un an jour pour jour avant Napoléon III », écrit Renan, qui oublie que l'empereur est né le 20 avril 1808 (1). En 1810, dit M. René de

(1) Ernest RENAN : « *Madame Hortense Cornu* », article publié dans le « *Journal des Débats* » du 18 juin 1875, et réimprimé dans « *Feuilles détachées* », P. 1892, p. 302-329.

Camors, dans un article du *Figaro* (2). En 1812, disent MM. Tourneux (3) et Nauroy (4). Ces incertitudes étonneront peu quand on saura que M^{me} Cornu elle-même fit à l'économiste Senior des déclarations à cet égard bien contradictoires (5).

Tous les auteurs l'appellent la « *sœur de lait de Napoléon III* ». Ils en sont tellement persuadés que, pour justifier cette appellation, au lieu d'en contrôler l'exactitude, ils fabriquent à M^{me} Cornu une généalogie de fantaisie. L'un d'eux en fait la fille de M^{me} Legrand, première nourrice de Louis-Napoléon (6) ; un autre prétend que c'est son frère, Eugène Lacroix, qui fut le frère de lait du futur empereur, alors qu'il lui eût suffi d'ouvrir un dictionnaire pour savoir que l'architecte Eugène Lacroix est né en 1814, et que Napoléon III a eu comme frère de lait Eugène Bure, son fidèle trésorier (7). Bel exemple de la puissance des mots que cette erreur sanctionnée par la plume des écrivains les plus réputés !

Vérification faite aux archives de la Seine, où j'ai retrouvé son acte de naissance, Albine-Hortense Lacroix, qui devait devenir M^{me} Cornu, naquit à Paris le 8 avril 1809, dans le palais Cerutti où était né un an auparavant le prince Louis-Napoléon, fils du roi de Hollande et de la reine Hortense. Le jeune prince fut son parrain, et non son frère de lait (8).

(2) *Figaro*, 25 mai 1875.

(3) Article « *Cornu* » dans la Grande Encyclopédie, XII, 1011.

(4) INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX, t. XLIX (1904), p. 413.

(5) NASSAU WILLIAM SENIOR : « *Conversations with MM. Thiers, Guizot and others distinguished persons* », les deux premiers volumes, London 1878. Les passages qui nous intéressent ont été publiés en français par Eugène d'EICHTHAL, Nassau W. Senior : *Madame Cornu et Napoléon III*, Rev. de Paris, 1897, t. IV, p. 189-205.

(6) Edmond BAPST : *Projets de mariage de l'empereur Napoléon III*, P. 1931, 4^e, p. 83.

(7) Edmond DUMERIL : *Le lied allemand*, Thèse de lettres, P. 1933, 8^e, p. 185 n.

(8) POPINOT (Pseudonyme de H. de Pène) intitule même « Une sœur de

Elle était la fille d'une femme de chambre, *Désirée Favreux*, que le roi Louis, mari soupçonneux, avait imposé quelque temps auparavant à la reine Hortense en remplacement d'une autre femme qui avait cessé d'avoir sa confiance. De là à dire que M^{me} Cornu était en réalité la sœur de Louis-Napoléon, il n'y a qu'un pas, et on ne s'est pas fait faute de le franchir, sous le second empire (8 bis), bien que le fait soit incroyable, les historiens ayant déjà assez de mal à se persuader que Louis fut le vrai père de ses enfants, et particulièrement du troisième auquel échut plus tard la couronne impériale !

Désirée Favreux avait épousé un valet de chambre d'origine basque, nommé Lacroix, qu'elle fit entrer comme maître d'hôtel au service de la reine. D'après les mémoires inédits de M^{me} Cornu, qui sont entre mes mains, c'était un homme vaniteux, brutal et peu fidèle.

Sur le caractère de Désirée, les témoignages sont concordants : C'était une femme presque inculte, et pourtant orgueilleuse, d'une ambition sans limite, très jalouse des grands qu'elle était obligée de servir. « *Je me rappelle*, écrit M^{me} Cornu, *que ma mère, dont l'esprit faubourien et révolutionnaire perçait souvent à travers la livrée princière, ne manquait jamais de me dire : « Les forts, les loups, ceux qui croquent, ce sont les princes et les grands. Retiens bien cela »*. Elle désirait leur démontrer que le

lait » son article du Gaulois, le 9 nov. 1882. Cet article, comme on le verra plus loin, fourmille d'erreurs.

V. aussi HOEFER : « *Nouvelle biographie générale* », I. XI (1855). Georges Wulff : « *Lettres inédites de Napoléon III à M^{me} Cornu* », dans *Le Gaulois du Dimanche*, 1^{er} mars 1903, et Georges Claretie, dans sa notice sur les « *LETTRES INTIMES DE L'IMPERATRICE EUGENIE A M^{me} CORNU* », « *Le Correspondant* », 25 août 1920, p. 577-602. (Il fait d'Eugène Lacroix le père de M^{me} Cornu !)

Les lettres de Napoléon III à sa nourrice Mme Bure ont été publiées dans « *Le Carnet historique et littéraire* », t. 23 (1 janv. 1905), p. 5-11.

(8 bis) Morem, INTERMEDIAIRE... t. XL, p. 462, et « *Mémoires de la reine Hortense* », publiés par le prince Napoléon, 3 vol. P. Plon, 1927, t. I, p. 214, note I.

vrai génie dort au cœur du peuple, et qu'une fille pauvre n'avait pas de peine à être intellectuellement supérieure aux enfants de rois, pour qui la vie n'est qu'un jeu. A deux ans elle donnait à sa fille un maître de danse ! A quatre ans la fillette savait déjà lire, et elle récitait une dizaine de fables et de compliments. « *Elle faisait de moi un pauvre petit saltimbanque d'esprit et de science* ». Et si l'enfant n'apprenait pas assez vite ce que ses professeurs lui bourraient dans la tête, sa mère la fouettait jusqu'au sang. M^{me} Cornu reconnaissait plus tard que le fouet « lui avait fait grand bien », car son tempérament était turbulent à l'extrême. Elle pensait d'ailleurs qu'on ne peut dresser l'enfant que par des sensations qui lui tiennent lieu de pensée. « *Si l'idée du mal ne lui est pas traduite par une sensation qui le fasse souffrir, il demande : Qu'est-ce qui est mal ? — Réponse : C'est ce qui est fait. C'est clair, net, non sujet à discussion. L'enfant est bien plus impressionné par cette démonstration matérielle que par toutes les explications possibles. Un jour que j'avais été fouettée et que, honteuse et pleurante je m'étais retirée dans un coin, ma mère, qui mêlait toujours le dramatique et le drôlatique dans toutes ses actions et à doses égales, m'enleva de mon coin, et, me portant devant une glace, me retroussa ma jupe et me fit regarder mon derrière en me disant : « Voyez comme c'est affreux, un derrière fouetté ! » La verge m'avait en effet toute mouchetée. Je trouvais cela abominable : Une vraie petite vérole rouge, et j'ai toujours eu l'aversion des personnes grêlées ; aussi craignais-je plus l'aspect qui attendait mon derrière que les coups, quand j'étais menacée. Enfin quel bon correctif contre la vanité ! Un derrière fouetté ne peut guère se croire un personnage* ».

La reine Hortense s'amusait de ce petit phénomène. Elle la laissait jouer avec ses fils. « *C'était assurément une distinction particulière qu'on me permit à moi, fille d'une*

des femmes, de jouer ainsi avec les héritiers du trône, et ma mère, à défaut de moi, n'en était pas peu rengorgée, d'autant plus que sa fille était la seule des enfants de la maison qui eût cet honneur ». La petite fille préférait l'aîné des deux enfants. (On sait que le premier fils du roi Louis était mort avant la naissance du troisième). « Il était vrai et franc, ce qu'il ne tenait pas assurément des Beauharnais, la plus fausse et fourbe race qui se soit rencontrée, très volontaire et d'un grand entêtement comme les esprits médiocres. Enfin il était fier de tournure et de manières et se sentait souverain. A l'époque dont j'ai souvenance, il était grand duc de Berg. Il avait été roi de Hollande pendant quarante-huit heures, après l'abdication de son père et sa faveur, en attendant que l'Empereur eût réuni la Hollande à la France. Je le savais fort bien, car quelquefois, dans nos jeux, pour me faire céder : « Veux-tu m'obéir ! j'ai été roi... » C'était concluant. Malgré cela, quand nous jouions à la voiture, jeu qui consistait à placer sur une grande table un fauteuil et deux chaises, une devant et l'autre derrière, ce qui figurait la caisse, le siège et le strapontin, il faisait de moi la reine ; lui était le cocher, et Louis le domestique. Le cocher est mort à la fleur de l'âge, en exil, avant la délivrance de l'Italie, le domestique est empereur, et la reine une pauvre vieille femme dont les cheveux sont blancs et la vie médiocre. »

« Louis, mon parrain, était un gracieux enfant, doux comme un mouton, aimant, caressant, généreux à donner ses vêtements, ce qui est arrivé devant moi, spirituel, plein de réparties, d'esprit délicat de petite fille, mais comprenant difficilement, et surtout paresseux d'intelligence, à faire perdre patience, ce qui m'arrivait souvent avec lui. »

« Il n'avait pas l'ombre de fierté apparente ; se jetait avec effusion dans les bras du premier venu, l'accablait

de caresses sans rime ni raison, ce qui faisait dire de lui qu'il avait le cœur chaud, aimant. Il n'en était rien ; sitôt qu'il ne vous voyait plus, il vous oubliait... »

Après 1815 Hortense Lacroix vécut tantôt à Rome, tantôt au château d'Arenenberg, en Suisse, où la reine déchue, séparée depuis longtemps d'un mari paralytique et hypocondre, et attristée par de récentes déceptions amoureuses, écrivait ses mémoires, pinçait la harpe et composait ses petites gravures délicates et puérides. La reine gardait auprès d'elle son plus jeune fils, le prince Louis. « Occupez-vous de *votre* fils », lui avait dit le soupçonneux roi Louis qui, à Florence, soignait ses innombrables maladies, en maugréant contre son frère Napoléon, contre sa femme abhorrée, ses enfants indociles et ses médecins qui ne lui donnaient jamais assez de remèdes.

A Arenenberg, à Rome, où ils se rendaient souvent, à Augsbourg, où le prince était au collège allemand et Hortense Lacroix en pension, le futur Napoléon III et sa filleule grandissaient ensemble et recevaient la même éducation. C'était une gamine d'un esprit de plus en plus endiablé que cette petite Hortense, et son compagnon, plus lourd, recevait d'elle de rudes apostrophes et des bourrades déconcertantes : Le futur canonnier et la future collaboratrice du « *passé et de l'avenir de l'artillerie* » font parfois leur apprentissage guerrier en faisant suivre aux livres de la bibliothèque des trajectoires imprévues. Mais la paix qui suit ces démonstrations livresques ne contient plus trace de rancunes, et les deux condisciples se remettent au travail, chacun développant ses qualités particulières. Le prince a la patience, la docilité, l'application ; la jeune fille, qui a toujours tout compris avant lui, a la vivacité, la curiosité insatiable, le goût de l'originalité. Elle possède tout ce qui manque à Louis-Napoléon, dit Renan, « le mouvement, l'initiative, la vie ». Son érudition, unie à certains dons littéraires, devient prodi-

gieuse, et, jusqu'à la fin de sa vie, elle étonnera les plus grands écrivains et savants de son époque, ceux du moins — ils furent nombreux — qu'elle retint dans son entourage, par l'intérêt de sa conversation et par son aptitude à tout comprendre. « Ce que son esprit pénétrait vite, son cœur l'embrassait avec chaleur. Elle pensait comme un homme et sentait comme une femme » (9). « *Quelle bonne tête vous avez !* lui écrira le prince dans ses lettres de Ham... *Je voudrais que vous fussiez un homme. Vous comprenez si bien les choses... J'ai grand foi dans votre jugement...* » (10).

La reine Hortense reconnaissait l'extraordinaire intelligence de la jeune fille. Elle la nomma son « *introduc-trice* » à Arenenberg, et elle décida de la faire travailler avec elle lorsqu'elle entreprit de rédiger ses mémoires, au grand dépit de la dame d'honneur, M^{lle} Valérie Masuyer qui, bien que reconnaissant les dons remarquables de cette nouvelle collaboratrice, ne manque pas dans son « *Journal* » de l'accabler de son aristocratique dédain. « M^{me} Lacroix, qui étouffe d'orgueil et de prétentions, aurait voulu que la reine prît sa fille pour dame, ce qui n'est pas possible, la mère étant femme de chambre. Qu'on le veuille ou non, il y a des convenances qui partageront longtemps encore les unes et les autres des diverses classes de la société. Voilà ce que M^{mes} Lacroix ne peuvent comprendre, et non seulement elles ne sauraient admettre la préférence qui m'a été donnée, mais, si j'en crois le prince, M^{me} Lacroix va jusqu'à le supposer épris de sa fille, qui est laide, petite et contrefaite ; il rit aux larmes de cette idée bouffonne » (11).

(9) Renan, ouv. cité, p. 309-310.

(10) I, 34, 35, 131.

(11) *Journal de Mlle Valérie Masuyer*, publié en partie dans la « *Revue des Deux Mondes* » du 1^{er} août 1914 au 15 nov. 1914, sous ce titre : « LA REINE HORTENSE ET LE PRINCE LOUIS ». Le passage cité est extrait du

M^{me} Lacroix ne renversait-elle pas à dessein les termes, et sa fille n'aurait-elle pas été amoureuse de ce jeune par-
rain qu'elle appelait en plaisantant « mon petit papa » ?
M^{me} Cornu s'en est toujours défendu. « *Un même fil passe
à travers toute l'étoffe de ma vie, un même souvenir, un
même nom, un même homme se trouve présent, mêlé à
tout ce que j'ai vécu d'années et d'événements. C'est le
souvenir, le nom, la personnalité de mon camarade d'en-
fance, de l'ami de ma jeunesse, de l'enfant de mon âge
mûr. Oui l'enfant, car je l'ai aimé et soigné comme mon
enfant quand il était prisonnier.*

« *Je ne l'ai aimé d'amour à aucune époque de la vie ;
l'idée ne m'en serait jamais venue : Je l'aimais comme
un frère...* » Il est des indices qui pourraient nous faire
douter de l'exactitude de cette confession : Son dé-
vouement sans limites pour le prisonnier de Ham, sa
tendance à rendre service *en exclusivité* à celui qu'elle
considérerait, bien qu'elle fût profondément républicaine,
comme le sauveur possible de la France, son dépit lors-
qu'elle apprit que, évadé de sa prison, l'aigle volait de ses
propres ailes sous le ciel de l'Angleterre, sa nervosité sur-
tout dans ses rapports intellectuels et moraux avec le
prince, ces querelles, ces brusques ruptures, à la suite
desquelles l'affection au lieu de se muer en indifférence
devient presque de la haine, enfin ces retours d'un cœur
qui souffre et qui ne peut se passer d'espoir. Je crois que
M^{me} Cornu aimait le prince sans se l'avouer, même sans
le savoir, qu'elle l'aimait d'un amour pur, d'un amour

t. IV, p. 840. Il fallait être noble pour être dame d'honneur, et Mlle Ma-
suyer l'était, bien qu'elle eût abandonné son titre sur l'injonction de son
père, fervent républicain.

R. de CAMORS, dans le « Figaro » du 25 mai 1875, nous dit que M^{me}
Lacroix, quelques jours avant sa mort, avait appelé le prince, et lui
avait fait jurer de respecter toujours la jeune-fille. Celui-ci aurait prêté
le serment, mais il aurait dit plus tard : « Ai-je été bête de jurer ! »
Ce récit est invraisemblable ; d'ailleurs M^{me} Lacroix n'est morte qu'en
avril 1849 (cf. II, 120).

plus que fraternel, comportant l'absolu dévouement et presque le sacrifice.

Cette amoureuse sans le savoir était d'ailleurs de caractère assez difficile. Sa susceptibilité était extrême, bien qu'elle-même se souciât peu des blessures que pouvaient faire son âpre censure. L'amie fidèle et tyrannique eut avec Napoléon III des rapports que les jeux de la passion ont ordonnés comme une tragédie en cinq actes.

Louis-Napoléon, dans ses lettres de Ham, parle de la brouille de douze ans qui sépara les deux amis d'enfance. De 1828 à 1841, en effet, le prince n'a envoyé à son ancienne amie que deux lettres. La première cependant, celle du 5 septembre 1833, est encore assez affectueuse, et laisse penser que cette grande querelle, dont nous ne connaissons pas les causes, n'aurait réellement commencé qu'après cette date ; la seconde, datée du 14 novembre 1837, est un sec accusé de réception d'une lettre de condoléances que M^{me} Cornu écrivit à l'occasion de la mort de la reine Hortense.

Jusqu'en 1841 la vie de M^{me} Cornu est sans histoire. Sortie de pension, elle s'installe à Rome, car sa mère a reçu la garde du palais Ruspoli, propriété de la reine. Elle y fait la connaissance d'un peintre, élève d'Ingres, Sébastien Cornu. Cornu n'appartenait pas, comme on l'a dit jusqu'ici, à l'école de Rome. Il était parti pour l'Italie, en compagnie de son ami Charles Gleyre, grâce à la protection d'un juge au tribunal de Villefranche, Aimé Peyré, qui avait apprécié son talent et qui lui avait ouvert sa bourse. Il y resta de 1829 à 1835. La jeune fille du palais Ruspoli n'était point laide ; ses portraits l'attestent ; à la fin de l'Empire le poids des ans la rendit bossue ; mais jeune, elle avait une bien plaisante frimousse. Le peintre devint amoureux d'elle et l'épousa.

La vie à Paris, après 1835, devient pénible pour le jeune couple. Cornu est un peintre consciencieux, qui continue

l'académisme rigide de son maître Ingres, mais ses tableaux sans élan et sans couleur, ne lui rapportent que peu de commandes en dépit de succès réguliers au Salon. M^{me} Cornu va de temps en temps à Mannheim, chez la grande-duchesse Stéphanie de Bade qui la tient en grande estime, ou bien chez la fille de cette princesse Joséphine, une ancienne camarade de pension, qui avait épousé en 1834 le prince de Hohenzollern-Eschingen. Elle se prend d'une grande passion pour la philosophie et pour la jeune littérature de l'Allemagne. Elle écrit des traductions fermes et précises qu'elle publiera sous le pseudonyme de Sébastien Albin (12). Mais elle est fidèle aussi à la belle Italie, où elle va parfois méditer devant les œuvres de la Renaissance. Et c'est à elle que la direction de l'Encyclopédie Moderne confie le soin d'exposer l'évolution générale de l'art italien (13).

Ses études, ses essais littéraires, son dévouement à l'égard d'un mari doux et bon, quoique un peu sombre, lui ont fait oublier son parrain. D'ailleurs M^{me} Cornu est un esprit fort, pour qui les princes ne sont que des personnages séduisants qu'il ne faut point détruire, mais qu'il faut priver du droit d'exercer le pouvoir : La souveraineté doit appartenir au Peuple, seul grand, seul juste, seul bon, au lieu de servir de jouet dans les mains malhabiles des personnages couronnés. Au point de vue religieux, M^{me} Cornu est voltairienne ; en politique elle représente la nuance des républicains sentimentaux, des purs « lamartiniens ». Elle veut lutter pour la liberté de penser et d'écrire, pour la libre critique dont sort la Civilisation. Elle veut l'amélioration du sort des classes labo-

(12) « Ballades et chants populaires de l'Allemagne », traduction nouvelle, par Sébastien ALBIN, Paris, Gosselin, 1841, in-18, XXI, 438 p.

Une lettre de la grande duchesse Stéphanie de Bade à Hortense Cornu, se trouve dans les papiers des Beauharnais, à la Bibliothèque de La Rochelle, ms. N° 613, fol. 196-222. Elle a été publiée par Bapst, ouv. cité, p. 83.

(13) « Essai sur l'histoire des arts en Italie », Paris, Firmin Didot, 1848,

rieuses. Elle rêve d'un régime de douceur et de justice. « M^{me} Cornu, dit Renan, eut toutes les nobles erreurs du temps où elle fut jeune, Elle aimait l'Italie ; elle aimait la Pologne ; elle avait l'aversion de ce qui est fort et le goût des faibles, voyant toujours dans cette faiblesse même une présomption de bon droit » (14).

Et le faible, l'opprimé, en 1841, ce fut l'héritier des Césars !

80, extrait de l'ENCYCLOPEDIE MODERNE, t. XVIII, p. 479-501.

(14) RENAN, ouv. cité, p. 311.

B. La collaboratrice du prisonnier de Ham

Le prince Louis-Napoléon, nullement découragé par une vaine tentative de coup d'Etat effectuée dans une caserne de Strasbourg en 1816, avait tenté une seconde fois de restaurer en France le régime impérial : Le 6 août 1840 il avait débarqué à Boulogne avec quelques partisans. Mais les conspirateurs avaient été aussitôt arrêtés et conduits à Paris sous bonne escorte. Accablé de quolibets par la presse, abandonné même par sa famille (4), considéré par tous comme un personnage grotesque, une « tête brûlée » indigne d'attention, il tomba dans une noire mélancolie. L'abandon où le laissaient ses amis et même ses parents était pour lui un tourment plus grand que l'amertume de l'échec et la perspective d'une longue captivité. Une seule personne vint à la conciergerie lui apporter une sérieuse consolation : En souvenir de sa bienfaitrice la reine Hortense, M^{me} Cornu alla rendre visite à son parrain et l'assura de son dévouement (5).

Quelques jours après, la Cour des Pairs condamnait le conspirateur à la prison perpétuelle.

Le 9 août 1840 on vit arriver à Ham, au milieu de la nuit, le condamné Louis-Bonaparte que le registre d'écrou décrit de la façon suivante (6) : « *Agé de 32 ans, taille 1^m66 ; cheveux et sourcils châtain ; yeux gris et petits ; nez grand ; bouche moyenne ; barbe brune ; moustaches blondes ; menton pointu ; visage ovale ; teint pâle ; tête enfouie dans les épaules ; épaules larges ; dos voûté ; lèvres épaisses* ». On lui donna les appartements qu'avaient

(4) I, 8 et 9.

(5) I, 10.

(6) MIN. GUERRE, arch. adm. HAM, Registre d'écrou des prisonniers d'Etat. C, N° 6 (10).

occupé Polignac, Peyronnet, de Chantelaure et de Guernon Ranville, les ministres de Charles X condamnés en 1830 par la justice de la Monarchie de Juillet.

Les deux premiers mois de la captivité furent les plus durs. Le prince était seul. Tous ses mouvements étaient épiés ; sa correspondance était décachetée ; le Lieutenant-colonel Lardenois, commandant du fort, faisait une enquête sur chaque lettre envoyée ou reçue et transmettait à Paris tout papier suspect.

La captivité fut adoucie ensuite par l'arrivée du Dr Conneau et du maréchal de Montholon, condamnés eux aussi, et du valet de chambre Charles Thélin.

Montholon avait 58 ans. Il avait partagé à Sainte-Hélène la captivité de Napoléon, et avait recueilli, avec Gourgaud, les souvenirs et les essais historiques dictés là-bas par l'Empereur. Dépensier, trousseur de jupes, esprit léger dans toutes les significations du terme, le maréchal à ce moment-là, n'était plus qu'une épave : le prince le nourrissait, et, sans le respecter, lui témoignait beaucoup d'affection ; mais ce n'était pas dans la société de ce grognard inculte, dépourvu de curiosité, et d'esprit quelque peu ramolli que Louis-Napoléon pouvait trouver une distraction salutaire. C'était une relique de l'époque napoléonienne, faite surtout pour rappeler au neveu de l'Empereur la gloire d'autrefois et la « mission » de l'héritier du trône de par les Constitutions de l'Empire et la volonté, jadis exprimée du Peuple français.

Conneau était tout différent. Petit homme vif, aimant la bonne chère, le bon vin surtout, ce docteur franco-italien croyait tout savoir, même la médecine, qu'il avait étudiée on ne sait où. Sans avoir des notions bien précises sur les méthodes scientifiques, il expérimentait à tort et à travers, toujours sur la piste d'une découverte qui pouvait bouleverser les sciences physiques ou changer le sort de l'humanité par des effets pratiques immédiats.

Ce n'était pas un rêveur ; c'était le plus beau type de ces petits inventeurs, comme il en foisonnait à cette époque, qui, en se fiant à leur instinct et aux interventions de la Providence, avaient la conviction de trouver en quelques jours ce que les savants, bridés par leurs méthodes, empêtrés par leur érudition, cherchaient en vain pendant des dizaines d'années. Ces amateurs de science ne trouvent généralement rien, mais croient toujours avoir trouvé quelque chose, et, étendant le voile du mystère sur leurs travaux en gestation, réussissent parfois à se faire passer pour des génies à la veille de se révéler. Conneau était, de l'aveu même du prince, un éternel touche à tout : « *Il fait 36.000 choses par jour et ne fait rien* » (7).

Le troisième compagnon est le fidèle valet de chambre Charles Thélín, qui a été autorisé à partager la captivité de son maître. « *5 pieds 3 pouces ; cheveux blonds châtain peu fournis ; front haut ; yeux châtain clair ; nez épaté ; menton pointu ; barbe blond ardent* » à la jeune France ». Ce Scapin, qui sait se rendre sympathique à tous, a plus d'un tour dans son sac. A partir du 25 mai 1841 il aura la permission de sortir librement du château, et, dès lors, l'administration aura beau faire : elle n'exercera plus aucun contrôle sur la correspondance des prisonniers.

A ces trois bons amis s'ajoute en 1843 le fidèle Laity, ancien lieutenant de pontonniers, condamné après le complot de Strasbourg, et resté le principal trait d'union entre le prince et le parti bonapartiste. Il obtient le droit de venir deux fois, puis trois fois par semaine.

Pour faire visite au prisonnier il faut une « permission », signée du ministre de l'Intérieur, avec qui le commandant du fort correspond, bien que le ministre de la Guerre soit son chef direct. Toutes ces permissions sont conservées aux Archives administratives de la Guerre,

(7) I, 73.

ainsi que les registres de correspondance du commandant du fort, source précieuse, qui n'a été jusqu'ici communiquée à personne et qui permettra de renouveler l'histoire des prisonniers de Ham, en mettant fin à bien des légendes (8). — Ayant eu le bonheur d'y puiser à mon gré, je puis dès maintenant préciser certains détails obscurs de la vie du prince pendant sa longue captivité.

M. et M^{me} Cornu firent sept voyages à Ham (9). Ils furent les hôtes de M^{me} Demarle, la femme du commandant du fort. Cette dame, qui aime assez voir écrire son nom en deux mots, est une grande admiratrice du prince ; le prisonnier ne perd pas une occasion de lui prodiguer des politesses et des flatteries. Aussi bien le chef d'escadron Demarle, choisi comme geôlier parce qu'il a eu l'honneur d'arrêter Louis-Napoléon à Boulogne, n'a-t-il pas l'intention de passer pour un Hudson Lowe. C'est un aimable partenaire, le soir, à la table de jeu.

Mais il ne faut pas croire que la consigne n'est pas sévère : les permissions sont accordées par le ministre de l'Intérieur pour un nombre de visites limitées, sur demande du prisonnier contresignée par le commandant. Elles doivent être visées par le commissaire de police spéciale de Ham. Le prince reçoit les personnes qui s'occupent de ses affaires : Bure, son intendant ; M^{me} Salvage de Faverolles, exécutrice testamentaire de la reine Hortense, M^e Noël, notaire, l'avoué Blot, l'avocat Nogent St-Laurent, les banquiers Tarquhar, Orsi et Jeannest (de Ham) ; des habitants de Ham : les pharmaciens Lenoir et Accard, le négociant Foy, le physicien Peltier et son fils,

(8) Il est inexact par exemple que le prisonnier ait reçu miss Howard et Robert Peel.

(9) 23 et 27 juin 1841, 8 janv. 1842 ; 16 juin 1842, 13, 15 et 16 avril 1843 ; 10, 2 et 13 sept. 1843 ; 6 visites en juin 1844 ; 8 visites du 9 au 19 juin 1845. MIN. GUERRE, dossier des permissions. Ces dossiers du Ministère de la Guerre n'étant ni classés ni catalogués, nos références ne peuvent être plus précises.

le maire de la ville, un médecin enfin, le Dr Colson ; des bonapartistes : le vieux Desportes, M^{me} de Quérelles, née Beauharnais, et la baronne de Forget, sa tante ; Thayer, Belmontet, Peugnet, le libraire Fayot, M^{me} Gordon, l'âme du complot de Strasbourg ; l'avocat Piétri ; Poggioli ; le baron de la Châtre ; les députés Joly, de Beaumont, Quentin, Méril ; des amis personnels : Vieillard, ancien précepteur du prince, devenu député républicain ; le marquis de Visconti, lord Malmesbury ; des dames : la princesse Belgiojoso, la baronne de Bossi, M^{me} Bayley, M^{me} Crawford (ou Cramford) — sans compter la jeune compagne dont il sera question plus loin — ; et surtout Laity, et Fouquier d'Hérouël, le grand propriétaire et sucrier, qui a obtenu le droit de venir une fois par mois. Enfin quelques écrivains : Louis Blanc, attiré sans doute par une amie commune, M^{me} Gordon (10) ; Alexandre Dumas ; les journalistes Souplet, Degeorges, Peauger, Capo Feuillide. Je passe une dizaine d'autres visiteurs moins connus, simples curieux pour la plupart.

Ces visites paraissent nombreuses à première vue ; mais il faut penser qu'elles sont échelonnées sur plus de cinq ans : En moyenne le prince a reçu moins de deux visites par mois.

Or l'horizon était borné : le prisonnier faisait quelques pas sur le rempart et plantait des fleurs dans un minuscule jardin. Il obtint le droit de monter à cheval, mais il ne pouvait que tourner en rond dans la cour, et à la suite d'une chute malencontreuse, il renonça à cet exercice (11). Il était donc à peu près toute la journée cantonné dans un appartement de deux pièces. Les brouillards de la Somme lui causaient des crises de rhumatis-

(10) 1, 51, 73. Louis Blanc a raconté sa visite au prisonnier de Ham dans « REVELATIONS HISTORIQUES », t. II, p. 215-230. Leipsig, 1859).

(11) 1, 14.

mes, tandis que l'absence de distractions provoquait en lui de longues périodes de mélancolie.

Pour lutter contre l'ennui, le prince se mit à écrire. Il parlait fort mal : Sa langue embarrassée donnait à ses interlocuteurs l'impression qu'il pensait en allemand, et, à vrai dire, dans les lettres à M^{me} Cornu, d'ordinaire totalement dépourvues d'esprit, c'est en allemand qu'il trouve des calembours et des plaisanteries. Toutefois il faut reconnaître qu'il écrivait dans une langue très française, aisée, sans images, sans richesse de vocabulaire, mais claire et d'un tour parfaitement classique.

Le gouvernement s'inquiéta peu de cette activité écrivassière. Sa censure était peu sévère, non par libéralisme, mais par dédain. En 1845 le préfet de police s'avisa de saisir l'autorité judiciaire parce que le sieur Tremblaire, directeur de la « Revue de l'Empire », s'était constitué l'éditeur des œuvres complètes de Louis-Napoléon Bonaparte et que la première livraison, « Rêveries politiques » — qui cependant n'était pas une nouveauté ! — contenait une critique « injurieuse » des institutions de la France. Le procureur répondit au garde des Sceaux : « *Cet écrit est mauvais, sans contredit, mais il ne présente aucun danger, et peut-être serait-il fort difficile d'y reconnaître un délit bien caractérisé. C'est une de ces misérables élucubrations qui sortent d'un cerveau malade et qui ne peuvent exercer aucune influence sur l'opinion* » (12). Et l'éditeur ne fut pas inquiété !

Louis-Napoléon fut d'abord assez embarrassé pour choisir sa voie. Nature très influençable, il fut tiraillé par quatre influences.

Il pensa d'abord à se faire *écrivain politique*. Les préceptes qu'il avait reçus de sa mère, et que Montholon

(12) ARCHIVES NATIONALES. B. B. (18) 1432. (283) Rapports des 8 et 16 mai 1845.

devait souvent lui rappeler, l'obligeaient à jouer jusqu'au bout son rôle de souverain légitime de la France, la légitimité étant pour lui un compromis entre le droit de l'hérédité et le principe de la souveraineté populaire : le suffrage universel ayant désigné Napoléon comme empereur et ayant toujours sanctionné ses actes, le chef légitime des Français, en l'absence d'une consultation populaire, continue d'être l'Empereur, c'est-à-dire l'héritier de la couronne en vertu des Constitutions de l'Empire. Il soutient ces idées dans de nombreuses brochures et dans des articles accueillis par les journaux locaux : *Le Guetteur de Saint-Quentin* et le *Progrès du Pas-de-Calais*. Mais cette besogne de journaliste n'est pour lui qu'un passe-temps, et il déclare nettement à M^{me} Cornu qu'il ne veut pas devenir écrivain de brochures. Il sent que ses équipées malheureuses l'ont teinté de ridicule, qu'il lui faut lutter en France contre une réputation de légèreté, et fonder sa renommée sur des travaux austères et solides.

Conneau veut faire du prince un *physicien*. Il organise un petit laboratoire. Le pharmacien Accard, de Ham, fournit aux prisonniers les appareils et les produits chimiques qu'ils demandent. Ces physiciens improvisés croient découvrir le vrai principe de la pile électrique (13). Louis-Napoléon ose communiquer le résultat de ses recherches à l'illustre Arago (14). Sa lettre est insérée au Bulletin de l'Académie des Sciences, et il n'en est pas peu fier (15). Un Hamois, le savant Peltier, vient le voir. (*« Nous causons physique ; c'est un homme bien distingué. »*) (16). Le prince fait aussi de la galvanoplastie (17). Il essaye, en octobre 1843, de fabriquer une machine électrique, et

(13) I, 46, 48, 49, 50.

(14) I, 55.

(15) I, 59.

(16) I, 60.

(17) II, 37.

M. Cornu est chargé de lui procurer « deux poulies de 4 pouces de diamètre environ » mais très bien faites, afin que le frottement soit le plus faible possible » (18). Notons en passant que son frère, mort à Forlì, avait eu lui aussi la passion des machines.

Louis-Napoléon finit par se dégoûter de ces études pour lesquelles il était si mal préparé. Le fantaisiste Conneau hérita du laboratoire.

M. d'Hérouel conseillait au prince de s'occuper *d'économie politique*. M^{me} Cornu connaissait ce grand propriétaire picard, riche fabricant de sucre de betterave, homme politique à ses heures. (Il ne se vantait pas trop de ses liens de parenté avec le fameux accusateur public Fouquier-Tinville). Elle lui avait conseillé de faire la connaissance du prisonnier (19). Le prince fit une excellente impression et les deux hommes se lièrent d'amitié : Louis-Napoléon lui offre l'appui de ses partisans au cours de la prochaine campagne électorale ; ce qui, à vrai dire, n'enchantait pas outre mesure un candidat qui ne désire pas se poser en ennemi de la Monarchie de Juillet (20). Il lui écrit un livre pour défendre le sucre de betterave en lutte contre les privilèges des colonies françaises productrices de sucre de canne. M^{me} Cornu offre de procurer au prince les livres et les statistiques nécessaires. Il accepte ce concours, et Hortense, qui ne fait rien à moitié, lui envoie une masse considérable de documents. Un ouvrage en sort, qui pourrait être une bonne thèse de doctorat ès sciences économiques (21). Mis en goût, le prétendant dévore Say en Adam Smith (22) ; mais l'économie politique

(18) I, 71, 72.

(19) I, 13.

(20) I, 23.

(21) I, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 34, 38.

M^{me} Cornu revoit les épreuves (I, 38, 39, 40, 41, 44), et y ajoute des observations « justes et lumineuses ». I, 44.

(22) I, 51.

lui paraît une science dangereuse : de pareilles études peuvent faire sortir le futur empereur de l'impartialité qui doit être un règle absolue pour les chefs d'Etats.

M^{me} Cornu cependant pousse Louis-Napoléon à s'occuper de *questions sociales*. L'étude du sort des classes laborieuses pourra-t-elle convertir le prince aux idées républicaines ? Le prétendant a précisément dans la tête un projet de ce genre. Il a prié sa filleule de lui envoyer ou de lui indiquer les ouvrages qui ont déjà traité la même matière (23), de l'abonner à l' « Atelier » (24). Il cherche à séduire le principal chef des socialistes, Louis Blanc. En dépit de la méfiance de Godefroy Cavaignac, une des idoles de M^{me} Cornu, son ouvrage, « *L'extinction du paupérisme* », revu et corrigé par sa filleule, lui vaut des sympathies dans les milieux républicains et socialistes. Mais point ne faut pousser ces études trop loin, sous peine de briser l'équivoque qui permet à certains républicains, à Hortense Cornu elle-même, de considérer le prince « martyr » comme un des leurs.

Une dernière influence agit sur Louis-Napoléon : Celle-ci vient de loin. C'est, à mon avis, un souvenir de l'éducation reçue en Suisse, lorsque Philippe Le Bas, fils de l'ex-conventionnel, était son sévère et ombrageux précepteur. L'infatigable Le Bas passait ses nuits à étudier la philologie et l'*archéologie*. Depuis qu'il a quitté son préceptorat pour faire en France une brillante carrière d'érudit et de pédagogue, il n'a plus de relations avec son élève. Le Bas est un Jacobin, qui craint comme la peste les familles des anciens tyrans. Mais, sous sa férule, le prince Louis a acquis une connaissance suffisante du latin et la familiarité des vieilles choses. Il devient un chercheur scrupuleux, minutieux, semblable en cela à son

(23) I, 59.

(24) I, 51.

père, l'ex-roi de Hollande, devenu comte de Saint Leu, que Napoléon surnommait le « pouacre consciencieux ». Et ce pourrait être un argument pour ceux qui pensent que Napoléon III fut réellement le fils de Louis de Hollande. — Je le leur indique en passant, bien que je sois du nombre de ces « insensés », dont parle Frédéric Masson, qui, se fondant sur des textes troublants, ont l'impertinence de n'y point croire.

M^{me} Cornu aimait aussi l'archéologie et l'histoire, et elle a tout fait pour encourager son parrain à poursuivre ces études « sérieuses ». Il pensa d'abord à écrire une histoire de Charlemagne. Cet empereur, qu'il lui était loisible de comparer à César et à Napoléon, lui semblait incarner le principe de la souveraineté fondée sur le consentement populaire et sur les services rendus à la société par l'établissement de l'ordre public et par la création d'une administration autoritaire et paternelle. Il chargea M^{me} Cornu de prendre des informations en Allemagne sur les travaux antérieurs et de s'enquérir de l'état du Danube à l'époque carolingienne (25). Mais c'est encore là de l'histoire philosophique, et d'ailleurs le prince renoncera vite à ce projet.

Désireux se soigner sa réputation militaire, le prince mit en chantier une révision de son manuel d'artillerie qu'il avait écrit autrefois en Suisse et qui lui avait servi, avant l'affaire de Strasbourg, à entretenir des relations avec un certain nombre d'officiers français. Mais le procédé de propagande avait vieilli. De plus, en essayant d'écrire, à titre d'introduction, une brève histoire de l'artillerie, l'auteur s'aperçut des lacunes de l'information historique en la matière. Il entreprit de les combler, mais, pris dans l'engrenage, il se laissa absorber tout entier. Au

(25) I, 14, 15, 18. Il fit aussi rechercher par un érudit local, Léon PAULET, tout ce qui avait rapport à l'histoire de Ham. Les travaux de Paulet forment 22 volumes manuscrits déposés à la Bibliothèque de Ham.

lieu d'écrire une simple introduction, il se mit à composer un ouvrage énorme : « *Etudes sur le passé et l'avenir de l'artillerie* ». C'est pour la documentation de ce livre, surtout, que M^{me} Cornu se dépensa sans compter. La Bibliothèque Royale avait accepté de prêter tous les imprimés ou manuscrits qui seraient nécessaires. Mais la dévouée filleule ne se borna pas à relever des cotes et à clouer ou déclouer des caisses. Elle copia souvent les passages intéressants des manuscrits, pendant que son mari effectuait des dessins d'armes anciennes. Elle assiégeait les archivistes et les érudits spécialisés en matière d'histoire militaire ; elle sollicitait d'eux des renseignements qu'elle transmettait fidèlement au prince. Celui-ci appréciait cette collaboration à sa valeur. Il s'apercevait bien qu'isolé, captif, il lui serait impossible, s'il se bornait à demander certains livres et documents tirés de bibliographies plus ou moins précises et complètes, d'avoir tout ce qui lui était nécessaire pour renouveler une étude aussi ardue. Or M^{me} Cornu était heureuse de courir les bibliothèques, de compulser des catalogues, de rendre visite aux savants ou aux généraux, et pour rien au monde elle n'aurait voulu partager cette charge qui absorbait la plus grande partie de son temps. Lorsque le prince obtenait des renseignements d'une autre personne, elle était furieusement jalouse.

N'oublions pas que les services rendus par M^{me} Cornu s'échelonnent sur cinq années. Il est rare de trouver dans l'histoire l'exemple d'un dévouement si absolu, si prolongé, si désintéressé. Le prince en garda l'attendrissant souvenir toute sa vie.

Ce travail de bénédictin aboutit à une excellente étude d'histoire et d'archéologie, qui est généralement attribuée aujourd'hui au général Favé (26), bien que ce géné-

(26) « *Etudes sur le passé et l'avenir de l'artillerie* », par le prince NAPOLEON-LOUIS BONAPARTE, 6 vol. ; le t. I paru chez Dumaine, P.

ral ne soit que le continuateur des « études sur le passé et l'avenir de l'artillerie » dont la documentation a été presque entièrement réunie par Louis-Napoléon et dont le premier volume est entièrement de sa main.

M^{me} Cornu rendit d'autres services au fils de la reine Hortense : On en verra plus loin le détail. Elle essaya de lui procurer de l'argent par la vente de ses objets d'art, elle chercha à le rapprocher des autres membres de la famille des Napoléon, particulièrement du prince Jérôme-Napoléon, son cousin, et des Hohenzollern-Sigmaringen ou Eschingen, elle intervient enfin pour arranger au mieux des affaires intimes qui, livrées à la malignité publique, auraient pu nuire à la réputation du prétendant.

La bonne renommée de son prince est un joyau qu'elle protège avec un soin jaloux, parfois contre lui-même. Elle cherche à lui éviter tout faux pas. Elle ne ménage pas les avertissements lorsqu'elle devine une pente dangereuse, et son bon sens en impose tellement à Louis-Napoléon que, tout en affectant de n'en faire qu'à sa tête, il reçoit toujours avec considération les avis donnés par sa vigilante filleule.

Cette vie laborieuse contribue beaucoup à assagir le prince. Il s'instruit, il mûrit des idées, trempe son caractère. Il parlera plus tard avec une certaine fierté de sa formation à l' « Université de Ham ».

Pourtant, à la longue, la captivité lui pèse. En 1846 il devient nerveux, exalté. L'espoir d'une amnistie le berce un moment. Mais Conneau seul profite de la clémence royale ; ce qui ne change à peu près rien d'ailleurs puisque

1846, 4°, est seul de prince, mais son continuateur Favé a utilisé les matériaux réunis par lui. Il est donc injuste d'attribuer l'œuvre exclusivement à FAVE, comme le fait M. Coville dans l'Histoire de France de Lavisse, t. IV, (1), p. 217.

Les lettres à M^{me} Cornu de 1843 à 1846 sont d'interminables demandes de livres et manuscrits.

le dévoué docteur obtient, sur ses instances, de ne pas quitter le château.

Un jour le prince reçoit une lettre de son père qui se dit mourant et qui voudrait bien un fils « pour lui fermer les yeux » (27). Louis-Napoléon n'aime guère ce père maussade, dont les lettres grondeuses l'ont toujours fait souffrir ; mais il voit dans cette pathétique demande un moyen de quitter la prison. Certains historiens ont même prétendu que la lettre fut fabriquée par le fils pour les besoins de sa cause, car le père, paralytique général, n'aurait pu l'écrire lui-même. Je n'ai pas vu le document, dont la trace s'est perdue, mais il me paraît invraisemblable qu'il ne soit pas l'œuvre du roi Louis, qui l'a sinon écrit, du moins dicté. Nous savons en effet que le pauvre malade a gardé jusqu'à ses derniers jours cette lucidité des demi-fous qui généralement ne s'altère jamais : La maladie atténuée leur sert de vaccin ! Or Louis ne se gênait pas pour démentir avec virulence les faux bruits qui couraient à l'étranger sur son état de santé ou sur ses projets. Si la lettre avait été fabriquée par son fils — pour lequel il n'avait qu'une estime de principe — il n'est pas douteux qu'il eût aussitôt dénoncé avec éclat cette pauvre supercherie. Louis-Napoléon, qui connaissait bien son père, n'eût pas osé courir un pareil risque.

Poggioli, ancien secrétaire du comte de Saint-Leu (c'était le nom que portait depuis son abdication l'ex-roi de Hollande) se chargea de faire des démarches à Paris auprès du duc Decazes et du comte de Montalivet. Au bout de quatre mois il n'avait obtenu aucun résultat. Alors le prisonnier se décida à écrire une lettre mesurée et digne au comte Duchâtel, ministre de l'Intérieur. Il y demandait l'autorisation d'aller voir son père, en s'engageant sur l'honneur à revenir se constituer prisonnier dès que le

(27) II, 72.

gouvernement lui en exprimerait le désir. Le conseil des ministres n'hésita pas à repousser la demande : Si, nouveau Régulus, le prince revenait dans sa prison, il ne pouvait qu'y gagner une énorme popularité, et le gouvernement aurait bien été obligé de le grâcier. Et l'on savait que la clémence n'assagit pas les prétendants.

Quand il eut connaissance de ce refus, Louis-Napoléon prit la résolution d'écrire au roi. Mais Louis-Philippe, quoique enclin à la clémence, transmit la lettre à ses ministres. Si bien que la seconde démarche n'eut pas plus de succès que la première. « Le conseil a pensé que la faculté demandée par le prince de se rendre en Italie équivalait à la grâce pleine et entière ; c'est la grâce par voie indirecte. Quand la clémence du roi s'exerce, elle doit être à la fois méritée et franchement avouée. Le Conseil a donc été d'avis que la demande ne pouvait être accordée... » (28).

Des députés de l'opposition, Odilon Barrot en tête, intercédèrent et demandèrent au prince d'écrire une nouvelle lettre où il demanderait franchement sa grâce. Mais c'était trop exiger du neveu de l'Empereur. Pour qu'il ne sacrifiât pas la moindre parcelle de son honneur d'homme, M^{me} Cornu d'ailleurs faisait vigilance (29). Il envoya à Odilon Barrot une lettre de refus, dont il transmit une copie à sa filleule, pour qu'elle n'eût aucun soupçon sur la dignité de son attitude (30).

Mais, dès lors, profondément ulcéré par l'intransigeance du gouvernement, il ne pensa plus qu'à s'évader.

Il choisira la première occasion. En attendant il travaille à force à son ouvrage ; car il ne veut pas laisser sa tâche inachevée.

(28) MIN. GUERRE, carton 527, reg. 28. Le ministre de l'Intérieur au commandant Demarle, Paris, le 22 janvier 1846.

(29) II, 74, 75.

(30) II, 80. v. aussi Odilon BARROT : *Mémoires posthumes*, Paris, 1876, t. II, p. 32-34.

La comique évasion de Louis-Napoléon Bonaparte a fait couler beaucoup d'encre. Il est nécessaire de faire un tri dans la foule de récits plus ou moins romancés qui relatent cet événement sensationnel. Le livre de Briffault, en majeure partie dicté par le prince lui-même (31), est riche en détails, mais il laisse dans l'ombre certains faits susceptibles de compromettre les personnes qui ont aidé à l'évasion. Les récits d'Orsi sont intéressants surtout pour les préliminaires (32) ; celui de Drummond-Wolff est fantaisiste : Il rapporte une visite de lord Malmesbury à Louis-Napoléon, au cours de laquelle celui-ci aurait prouvé à son interlocuteur que les soldats connaissaient ses projets de fuite et s'étaient fait ses complices. Une vive polémique s'est élevée dans les journaux au sujet de ce récit (33). Hachet-Souplet croit que la visite de lord Malmesbury eut lieu en 1840, et non en 1846 comme l'affirme Drummond-Wolff (34). Les dossiers du Ministère de la Guerre nous prouvent qu'elle est du milieu de 1845. Il n'y a donc pas de relation directe entre l'évasion de juin 1846 et la visite du lord. Pour plus de sûreté il est préférable de se guider sur l'enquête faite par le procureur du roi à Amiens, dont les rapports sont conservés aux Archives Nationales (35). Les débats du procès de Péronne, où ont comparu Conneau, Montholon, Demarle, les gardiens, les sentinelles et

(31) BRIFFAULT (Frédéric T.) : *The prisoner of Ham — authentic details of the captivity and escape of prince Napoléon-Louis*, London, 1846, in-12. Réédité plus tard en français sous le titre : « *Le prisonnier de Ham* ». Paris, Plon, 1849, in-18.

(32) ORSI : *Evasion du Prince Louis Napoléon du fort de Ham*, « Figaro » du 2 février 1881.

(33) Ce livre a été tiré à peu d'exemplaires et n'a pas été mis dans le commerce. Il se produisit à son sujet une polémique entre le « Standard » d'une part, l'« Eclair » et le « Paris » de l'autre. v. Montorgueil ; Chroniques de partout-Petit problème d'histoire, dans « Paris » du 10 novembre 1892. Cette polémique est résumée dans le livre de Hachet-Souplet, qui défend la mémoire de son grand-père, le journaliste républicain Souplet. v. part. p. 261 sq.

(34) ouv. cité, p. 72-73.

(35) ARCHIVES NATIONALES. B. B. 18/1442, doss. 2143.

quelques témoins n'ont guère donné de précisions supplémentaires.

Je n'entreprendrai pas le récit complet de l'évasion, et je n'en dirai que ce qui peut être utile pour la suite de cette étude.

Des réparations avaient lieu au château. Les ouvriers allaient et venaient librement. La surveillance s'était beaucoup relâchée dans les derniers temps. Les sentinelles laissaient entrer les visages connus ; les gardiens étaient d'une discrétion qui tournait à l'excès ; le commandant Demarle ne rédigeait plus le journal du fort que d'une façon sommaire et incomplète. On était loin de penser qu'une évasion fût possible.

Thélin dressa le plan de campagne. Il fit acheter par Bure des vêtements d'ouvrier (36), que Conneau passa une bonne journée à salir, à fatiguer, à couvrir de poussière. Il était nécessaire d'avoir un passeport : C'est une dame anglaise Mrs Crawford (ou Camford. Les deux noms se trouvent même dans les documents officiels) qui se chargea d'apporter celui de son mari, un colonel anglais (37). Nous savons que cette dame était âgée de 48 ans, et qu'elle était accompagnée par sa fille, Laure Crawford. La permission est du 14 mai. Elles firent au prisonnier deux visites, les 22 et 23 mai ; puis elles se rendirent à Valenciennes où elles arrivèrent le 24 à 5 heures du soir. Elles

(36) Certains auteurs croient encore à la légende du « maçon Badinguet », personnage absolument imaginaire. Le nom de Badinguet a été forgé par Gavarni, cf. dessin du « Charivari », 29 janvier 1840, puis popularisé par une opérette-bouffe de COGNIARD Frères : « l'île de Tohu-Bohu », représentée en 1848. Badinguet était dans cette pièce un hurluberlu qui allait fonder une société communiste en Icarie. Le prince-président, rêveur socialisant, reçut vite ce surnom.

La blouse a été achetée par Bure qui a soigneusement noté l'achat dans ses comptes.

(37) Il existe beaucoup de Crawford dans la noblesse britannique, et je ne sais à quelle branche pouvait appartenir ce colonel.

Un colonel Crawford a publié en 1843, à Londres, une brochure in-4° : « *Ireland's Ingratitude to the Parliament of England* ».

prirent une chambre à l'auberge du « Pot d'étain », et elles attendirent avec impatience le fugitif. Des témoins virent la jeune fille se mettre à la fenêtre à l'arrivée d'une voiture et l'entendirent qui disait : « Ce n'est pas cela ».

Le 25, à 6 heures du matin, le prince coupe sa barbe, abat ses moustaches, se couvre la tête d'une perruque mal peignée, se colore les joues au rouge et se noircit les sourcils avec un cosmétique. Ainsi il est méconnaissable. Tout en conservant au dessous ses vêtements ordinaires, il se couvre du pantalon de toile et de la blouse bleue, sale et poussiéreuse, apportée par Thélín. Il se coiffe d'une grossière casquette noire. Puis il enlève une planche de la bibliothèque qu'il place sur son épaule, et, la pipe à la bouche, le plus naturellement du monde, comme un ouvrier se rendant au travail, il se dirige vers l'escalier. Thélín attire dans une autre pièce les ouvriers qui sont dans les couloirs et leur offre à boire. Le prince passe devant les gardiens, traverse la cour et arrive à la porte extérieure. La pipe tombe et se casse. Il en ramasse soigneusement les morceaux, comme un ouvrier qui ne laisse rien perdre, et continue sa route.

Il est une difficulté que Thélín n'a pas prévue : Le chien du prince cherche à suivre son maître. Il faut que le valet de chambre, descendu dans la cour, l'amuse un moment, en attirant le plus possible de son côté l'attention des sentinelles. Ainsi le prince franchit toutes les portes sans que personne ne lui demande rien.

Thélín sort après lui. Il a retenu un cabriolet. A bride abattue les fugitifs se lancent sur la route de Saint-Quentin.

Pendant ce temps Conneau raconte au commandant Demarle que le prisonnier est souffrant, qu'il a pris médecine. Il a fabriqué une sorte de manequin qu'il a placé dans le lit du prince, avec un bonnet comme en portait celui-ci lorsqu'il était couché. Pour rendre le récit plus

vraisemblable le docteur déclare que le malade est pris parfois de vomissements ; lui-même absorbe un vomitif ; mais comme il ne réussit pas à obtenir l'effet désiré, il compose avec des produits chimiques un mélange malodorant qu'il présente au commandant. Enfin, vers 5 heures du soir, Demarle s'impatiente et entre dans la chambre. Il découvre la supercherie. Le pauvre homme se met dans une grande colère, et donne l'alarme. Mais il est trop tard.

Le tilbury à caisse verte qui transporte Louis-Napoléon et son valet est arrivé à deux heures et demie à Valenciennes. Le prince s'est rendu aussitôt au Piat d'Etain. Il a demandé à parler aux dames Crawford. Il est resté quelques instants chez les voyageuses, le temps probablement de recevoir le passeport. Puis il a pris le train pour la Belgique. Ses collaboratrices prennent la route avec leur voiture et le rejoignent le lendemain à Bruxelles.

Le prince dans les récits qu'ils a fait de son évasion a déclaré qu'il avait un passeport belge. Mais il est possible qu'il ait voulu mettre hors de cause les amies qui l'avaient aidé. L' « *Echo de la Frontière* », journal de Valenciennes, muni de renseignements pris à bonne source, affirme que le passeport était au nom du colonel Crawford. Un mystère subsiste : Qui étaient ces dames Crawford, qui prêtèrent plus tard, semble-t-il beaucoup d'argent au prince-président ? La jeune fille est elle la future marquise Campana, dont il sera question plus loin ? De longues recherches ne m'ont pas permis de résoudre le problème.

M^{me} Cornu a raconté plus tard à l'anglais Senior comment elle apprit l'évasion. Le prince lui disait dans une lettre du 24 mai : «...J'écris à Dumaine (38) de vous envoyer toutes les épreuves *avec la copie* et de ne plus rien m'envoyer directement. Je vous prierai alors pour quelques

(38) L'éditeur militaire qui s'était chargé de publier le livre.

jours de ne m'envoyer que la seconde épreuve imprimée... » (39). Il prétextait un mal au yeux qui lui interdisait toute lecture. M^{me} Cornu, en lisant cette lettre, dit à son mari : « Il va essayer de se sauver ; il me fait sa légataire littéraire ». Mon mari, ajoute-t-elle, se moqua de moi. Le lendemain matin, je lus les journaux : *Hier Louis-Napoléon s'est sauvé de Ham* — « Bast, dit mon mari, vous voilà revenue à vos sottises d'hier ». Je répétai la nouvelle. — « Ne dites pas de balivernes ! » — « lisez vous-même ! » (40).

M^{me} Cornu n'a donc été pour rien dans l'évasion (41). Elle en fut même assez mécontente, car elle espérait toujours qu'une amnistie mettrait une fin légale aux souffrances de son parrain, et, sans qu'elle se l'avouât à elle-même, il lui déplaisait qu'il eût la possibilité de se passer d'elle (41). La collaboration continue par force, puisque le premier volume de l'ouvrage sur l'artillerie n'est pas encore sorti des presses ; mais les lettres perdent bientôt leur ton de tendresse exubérante. M^{me} Cornu reproche au prince, puisqu'il s'est évadé soi-disant pour aller retrouver son père, de tarder un peu trop à prendre le chemin de Florence. Le prince objecte qu'il risque d'être fait prisonnier en route. « Dans ce cas il eût été cent fois préférable de rester à Ham » (42) puisqu'il n'aurait même pas la satisfaction de respirer dans sa nouvelle prison l'air de France. Il préfère donc négocier avec Metternich pour obtenir préalablement un laisser-passer. Mais le chancelier d'Autriche ne répond pas ; et d'ailleurs Louis-Napoléon, semble-t-il, ne fait pas trop de démarches pour obte-

(39) II, 99, Lettre du 24 mai 1866.

(40) Nassau W. SENIOR, trad. d'EICHTHAL, *Revue de Paris*, 1^{er} juill. 1897, p. 195.

(41) Le ton des lettres II, 100 et 101 montre que le prince est sûr que son évasion n'est pas approuvée par sa filleule.

(42) II, 104.

nir une solution rapide. La maladie de son père ne lui crée pas tant d'angoisses qu'elle l'empêche de goûter le plaisir des promenades dans la campagne anglaise et le charme de la comédienne Rachel (43). C'est ainsi que le comte de Saint-Leu meurt sans avoir revu son héritier (44).

M^{me} Cornu offre d'aller à Florence pour arranger les affaires de la succession, mais le prince préfère y envoyer Poggioli, et obtenir de sa filleule qu'elle vienne plutôt le voir en Angleterre (45). Elle en profite pour plaider les intérêts de son frère, l'architecte Eugène Lacroix, que Louis-Napoléon accepte d'imposer comme collaborateur à Petitot pour la construction du tombeau du défunt roi de Hollande (46).

Cette combinaison est la cause d'une nouvelle brouille. M. Petitot n'en veut pas entendre parler, et le duc de Parme, exécuteur testamentaire du roi Louis, lui donne raison. C'est l'occasion pour l'irascible Hortense d'accuser le prince de manque de parole, d'hypocrisie et d'ingratitude (47). Sur de mauvaises raisons, qui dissimulent de la jalousie et un dépit accumulé dans son cœur depuis que l'aigle peut se servir de ses ailes, Hortense Cornu, en novembre 1846, signifie la rupture. Nouvelle brouille qui durera jusqu'aux sanglantes journées de juin 1848.

(43) II, 105, 106 et A. FILON : Souvenirs sur l'impératrice Eugénie, P. 1920, p. 15.

(44) II, 107.

(45) Elle y vint en septembre, II, 110.

(46) II, 111.

(47) II, 113.

C. L'opposante

La Révolution de 1848 comble les vœux de l'ardente républicaine. La France, toute la France, va maintenant voter librement, faire triompher les principes de liberté et de fraternité, soutenir à l'étranger les adversaires des tyrans. Sa joie est telle qu'elle se décide à écrire une lettre au prince exilé. Revenu en France le 25 février, il a été poliment éconduit, et il a repris la route de l'exil. Il est victime de son nom. N'obtiendra-t-il jamais la permission d'être français ? La République de Lamartine ne doit pas laisser se prolonger une telle injustice. Le prince « persécuté » renouvelle son droit à l'affectation de sa filleule (1).

Elu dans quatre départements, il refuse un mandat de député : Il doit obéir aux lois de sa patrie quelles qu'elles soient. Il peut ainsi rentrer en France tout blanc, tout neuf, après les journées sanglantes de juin. Le sang versé lui inspire peu de pitié, et il est bien satisfait de la certitude qu'il n'a encouru aucune responsabilité dans cette sombre affaire. « Quelle terrible lutte que celle qui vient d'avoir lieu ; et combien je me félicite d'avoir donné ma démission, car sans cela j'aurais été sans aucun doute le prétexte de cette épouvantable bataille » (2).

Réélu en septembre, il rentre en France et accepte enfin de siéger à l'assemblée. C'est un bon républicain, un carbonaro de 1831, un ancien proscrit, qui saura faire triompher dans la France déchirée par les luttes politiques et sociales, la justice et la tolérance. M^{me} Cornu voit en lui le chef d'Etat idéal. Elle lui apporte le concours de ses mazziniens, de ses intellectuels démocrates, voir même

(1) II, 414.

(2) *Ibid.*

de Proudhon (3). Mais Louis-Napoléon a besoin surtout de l'appui des catholiques pour être sûr d'être désigné par le suffrage universel comme président de la République. Qu'à cela ne tienne ! M^{me} Cornu va trouver Veuillot, sous prétexte de lui parler d'une question d'art religieux relative aux travaux de son mari ; elle en profite pour plaider si bien la cause de son prince qu'elle emporte l'adhésion du grand écrivain de l'« Univers » (4).

Elle collabore apparemment à la rédaction de la lettre-programme imprimée et répandue dans toute la France sous le titre « *Louis-Napoléon à ses concitoyens* ». Elle a gardé dans ses papiers l'épreuve imprimée du document, corrigée et légèrement modifiée par la main même du prince. Le candidat l'a-t-il rédigé seul et s'est-il avisé en lisant l'épreuve, que certaines phrases pouvaient choquer certaines catégories d'électeurs ? Ou bien le programme est-il d'une autre main et a-t-il été communiqué au prince pour qu'il effectue les retouches qui lui semblaient nécessaires ? On ne pourrait répondre à cette question avec certitude que si l'on possédait le brouillon du document. En tout cas la collaboration de M^{me} Cornu ne fait aucun doute puisque l'épreuve se trouvait chez elle.

Le prince est élu à une écrasante majorité. M^{me} Cornu se voit déjà l'Egérie du chef de l'Etat. « *N'oubliez pas, lui écrit-elle, que vous m'avez promis de vous voir de tems en tems. Je m'engage à vous apporter fidèlement le thermomètre* [de l'opinion, probablement]. *Quand vous irez visiter les établissements publics, que vous recevrez les corps scientifiques et littéraires, si vous avez besoin de renseignements, je vous écrirai en deux mots les titres et les individus. Toujours heureuse de vous être utile comme autrefois* » (5).

(3) D'après POPINOT, art. du « Gaulois », 9 nov. 1883.

(4) Ibid.

(5) II, 119.

Quelques mois après vient la grande déception : Le prince s'appuie sur les catholiques, soutient le pape contre les révolutionnaires italiens, persécute les démocrates. M^{me} Cornu, à la fin de 1849, s'abstient de fréquenter l'Elysée, et résiste aux avances du renégat (6). Elle se borne à user de son influence pour arracher aux griffes de la police ses amis mazziniens : Cernuschi passe devant le conseil de guerre. M^{me} Cornu à ce moment là se trouve à Rome. Une lettre d'elle permet à ce révolutionnaire de s'en tirer par quelques mois de réclusion à Poitiers. Sa protectrice, de retour de Paris, le fait libérer, et, à plusieurs reprises encore, détourne de lui les foudres de Maupas (7). Les révolutionnaires Trabalza (8), Lugo, Montanelli (9), Pianciani (10) sont sauvés de la même façon. A l'occasion elle ne se gêne pas pour reprocher au prince l'oubli du passé. « J'ai beau me souvenir sans rougir que j'ai été conspirateur et prisonnier, lui répond-il, je n'en reconnais pas moins que les gouvernements d'alors avaient complètement le droit de me combattre et de me retenir captif. Aujourd'hui, tout en compatissant avec des souffrances que j'ai supportées comme citoyen et comme homme de parti, je ne puis me soustraire aux exigences et aux devoirs de ma position actuelle » (11).

En matière de politique étrangère, M^{me} Cornu n'arrive pas à comprendre que les chefs d'Etat ne peuvent disposer de leur pays en faveur d'une cause juste si l'opération doit procurer de sanglantes difficultés au peuple qui leur a donné le mandat de les protéger et de les conduire dans une voie meilleure. Elle s'indigne de voir le président de

(6) II, 121.

(7) Popinot et II, 122.

(8) II, 124.

(9) II, 123, 125.

(10) II, 125 et non Pianori. Les documents Cornu qui sont entre mes mains confirment cette lecture.

(11) II, 125.

la République française soutenir avec mollesse la cause de la Pologne et abandonner celle des patriotes italiens : Décidément le parti prêtre gouverne la France (12).

Mais à qui la responsabilité ? A la chambre orléaniste et cléricale surtout ! Le prince-président n'a-t-il pas le devoir de respecter la volonté du pouvoir législatif, issu lui aussi du suffrage universel ? Que le peuple français, aux prochaines élections, balaye les ultramontains et le prince changera de politique !

C'est d'une autre manière, en violant son serment, que le Président terminera son conflit avec la chambre. Nous avons quelques échos de l'attitude de M^{me} Cornu pendant le coup d'Etat.

La princesse Mathilde avait envoyé sa nièce Caroline Murat à l'Elysée : Elle y passerait la nuit et la renseignerait sur les événements. Le matin du 3, Caroline ne revenant pas, Mathilde fut prise d'inquiétude et elle eut l'idée de se rendre chez M^{me} Cornu pour savoir ce qui se passait dans le camp des « rouges ».

M^{me} Cornu avait donné l'ordre à sa servante de ne laisser entrer personne. En entendant la voix de la cousine du prince-président, elle alla au devant d'elle : « Pourquoi êtes-vous venue, princesse ? lui cria-t-elle. Etes-vous venue pour voir mon épouvante et mon désespoir ? — Non, non, je suis venue te dire que nous sommes tous hors de nous ! — Vous ! mais vous saviez déjà il y a huit jours ce qui allait arriver ; vous avez été sur le point de me le dire. — Non, je t'assure que le prince en est lui-même au désespoir. — Ah ! ne me parlez pas de lui ! Il a semé le sang et récoltera du sang ! Il a trahi et sera trahi ! Nous verrons cela ! — Mais, mon Dieu, Hortense, s'écria la princesse, c'est toi qui est hors de toi ; tu me fais peur !

(12) N. W. SENIOR : *Conversations...* II, 263 et F. A. SIMPSON : « *Louis-Napoléon and the recovery of France* », London, 1923, 8^o, p. 61-62.

Comment faut-il te parler, puisque nous tous nous ne nous sentons pas en sûreté ici ? — Pas en sûreté, vous ? pas en sûreté à présent ? je croyais que le prince avait fait ce qu'il fallait pour cela. — Mais que pouvait-il faire ? Comment pouvait-il agir autrement ? Que serait-il arrivé sans cela ? — Je ne sais pas, mais j'ai entendu le massacre de cette nuit et je ne puis m'empêcher de penser qu'il a creusé son tombeau et qu'il mourra misérablement assassiné ! ». La princesse s'emportait. « Quelle idée t'étais-tu donc faite ? Est-ce là ta fidélité ? Que réclames-tu donc ? — Moi, je ne réclame rien, sinon que vous ne vous repaissiez pas de mon horreur et de mon désespoir ! ». La princesse coupa court à ce pénible entretien en disant : « Accompagne-moi jusqu'à ma voiture ; je n'ai personne près de moi, et je ne me sens pas en sûreté dans ta maison ! » M^{me} Cornu s'exécuta, puis, gonflée de colère, elle ajouta : « Allez à l'Elysée, vous pouvez tout raconter au prince, car je sais bien que vous le ferez » (13).

Quand le prince-président eut connaissance de cette scène orageuse, il dit à Thélin qu'Hortense avait toujours eu la tête dure, qu'elle pouvait penser ce qu'elle voulait, mais qu'il était excessif qu'elle se posât en Charlotte Corday en présence de la princesse Mathilde.

M^{me} Cornu, en signe de rupture, renvoya à la princesse un bracelet et un autre bijou que celle-ci lui avait donné. On verra plus loin que la rivalité entre les deux femmes a subsisté pendant tout l'Empire.

Quant au parrain « parjure » et « assassin » Hortense Cornu se déclara son irréductible ennemie.

Pendant douze ans elle alimentera en déclarations fleureuses les enquêteurs internationaux désireux d'avoir des

(13) J'emprunte ce passage à l'intéressant livre de Joachim KUHN : *La princesse Mathilde*, traduit de l'allemand par J.-G. Guidea, P. Plon, 1935, 80, p. 140-141.

informations précises sur l'homme du 2 décembre auprès de la femme qui « le connaît le mieux » : Le prince, affirme-t-elle, est un égoïste, un ingrat, un homme totalement dépourvu de scrupules, un médiocre qui n'a ni sens artistique, ni originalité, ni esprit d'invention, un indécis et un têtù, un illuminé, tantôt nonchalant, tantôt féroce. Un économiste, Nassau William Senior, qui inventa l'interview et qui eut en Angleterre une grande réputation de journaliste, a recueilli les abondantes déclarations de M^{me} Cornu, et les a publiées dans diverses revues et dans ses intéressants volumes de « Conversations » (14). M^{me} Cornu aurait pu faire ses confidences à d'autres qu'à cet anglais, avide collectionneur de médisances ; mais elle était femme, et femme bavarde, et le rôle de grande « connaisseuse » de son impérial parrain n'était pas pour lui déplaire.

Il faut savoir gré à Napoléon III de ne pas s'en être froissé pour toujours. C'est lui, au contraire qui saisisait la moindre occasion pour essayer de renouer avec sa filleule. En 1853 M^{me} Cornu ayant envoyé un cadeau à l'impératrice, il répondit par un mot très aimable (15). Mais la farouche républicaine était loin d'être calmée. Elle alla jusqu'à participer, en 1858, à la souscription en faveur de la famille d'Orsini (15).

(14) Nassau W. SENIOR : *Conversations* (la première publiée dans « Cornhill Magazine », mai 1873). 8 volumes réédités par sa fille Mrs Simpson. L'ouvrage ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale ; je l'ai consulté au Ministère des Affaires étrangères. On peut utiliser les passages traduits par Eugène d'EICHTHAL, dans la « Revue de Paris », 1^{er} juillet 1897, p. 189-206, « Napoléon III et M^{me} Cornu ».

Quelques extraits de Senior ont été publiés aussi par A. BARINE, « *Le caractère de Napoléon III* », Revue politique et littéraire, 14 juillet 1883 (c'est un compte rendu d'un des volumes de Senior).

(15) E. OLLIVER : *L'Empire libéral*, t. V, p. 69-71.

D. La conseillère

Il faut attendre jusqu'en 1860 pour que les relations reprennent.

Napoléon III s'est mis en tête d'écrire une vie de Jules César. Il n'est pas très bon latiniste, et les soucis du gouvernement l'obligent à chercher des aides. En qui pourrait-il avoir plus de confiance qu'en sa dévouée collaboratrice de Ham ? Il lui fait de nouvelles avances.

M^{me} Cornu a réfléchi. L'Empire semble solide. Il ne faut pas laisser écraser ce qui reste en France d'esprits libres. Peut-être son devoir est-il d'utiliser son ascendant sur l'esprit de l'Empereur pour protéger les persécutés et pour amener le régime à évoluer dans un sens libéral. Elle accepte de servir d'intermédiaire entre l'historien de César et les épigraphistes ou archéologues qui lui cherchent des matériaux. Comme elle fait de fréquents voyages en Allemagne, il lui sera facile d'apporter à l'empereur le concours des solides érudits de ce pays (1).

Elle ne ménage pas ses forces. « *L'Empereur, lit-on dans une lettre dictée à Mocquard, remercie Madame Cornu de toute la peine qu'elle se donne. Cela lui rappelle son empressement obligeant pour le prisonnier de Ham ; et d'ailleurs les extrêmes se touchent, et les Tuileries sont aussi une prison* » (2).

Les deux grands ennemis ne se voient pas ; mais ils collaborent étroitement ; et M^{me} Cornu n'hésite pas à glisser dans ses lettres des recommandations pour ses amis :

(1) Senior, *Rev. de Paris*, 1897, p. 194.

(2) II, 139.

M. de Laborde (3), le Général Desvaux (4), Mariette (5), Renan (6), et bien d'autres.

C'est en 1862 que M^{me} Cornu se décide enfin à une réconciliation complète. Le 25 mars (7) un billet de l'empereur la remercie d'avoir pensé à lui présenter ses vœux à l'occasion du VII^e anniversaire de son fils : « *Les témoignages de votre amitié me sont toujours bien précieux et je désirerais que vous puissiez voir ce cher enfants...* » (8). Le même jour Mme Walewska emmène Hortense Cornu aux Tuileries.

L'entrevue se déroule dans la plus parfaite intimité, portes fermées. L'impératrice est là. Elle connaît de réputation la dévouée filleule, et elle lui prend les mains avec bonté. Napoléon III dissimule mal son trouble : Trop de souvenirs se croisent dans son esprit, les uns très doux, les autres très amers. Mais, après un moment d'hésitation, il s'élançe, la prend par le bras, se jette à son cou, l'embrasse : « Méchante femme, lui dit-il ; voilà douze ans que tu me tiens rigueur » (9). M^{me} Cornu est gagnée par cet élan. Elle embrasse elle aussi l'empereur et l'impératrice. Tout le monde pleure. On envoie chercher l'enfant. Son père lui demande de réciter une fable. Le petit prince ne sait plus... mais son gentil minois est adorable. Il a rompu la glace. La conversation continue dans cette atmosphère familiale. Par instants l'empereur ne résiste pas au besoin de faire quelques reproches. « Qu'as-tu fait en souscrivant pour Orsini ? S'il n'y avait eu que moi,

(3) II, 133.

(4) II, 134.

(5) II, 136.

(6) II, 137.

(7) D'après Senior (art. cité, p. 201), la réconciliation serait du 5 avril 1863. Mais la lettre du 25 mars 1862 (II, 138), ne peut laisser aucun doute sur la date. M^{me} Cornu brode un peu dans ces conversations avec ce rédacteur d'interviews ; à moins que ce ne soit lui qui, en bon journaliste, tire à la ligne.

(8) II, 138.

(9) Senior, *R. de Paris*, 1907, p. 202.

« passe ! mais il en a tué bien d'autres ! » (10). Par bonheur il revient vite à ses sentiments de tendresse. En se séparant de sa filleule, il lui dit en riant : « J'espère que tu ne me quittes pas encore pour douze ans ! ».

La réconciliation était faite. « Il en coûta à mon auguste parrain, disait plus tard M^{me} Cornu, le pardon et le rappel de quelques douzaines de proscrits » (10 bis).

On revit souvent aux Tuileries la petite bossue dans sa modeste robe de laine. Les réceptions d'apparat ne lui plaisaient guère, mais elle allait souvent voir l'Empereur le soir, quand il était seul dans son cabinet de travail où après dix heures, il rédigeait son Jules César. Elle vint parfois deux ou trois fois par semaine avec ses documents, ses notes, et ses petites suppliques en faveur de savants ou d'artistes, qui n'étaient généralement pas les meilleurs amis du régime impérial (11).

Un jour elle trouve l'empereur en train de lire Hernani de Victor Hugo. « Que c'est donc beau ! » dit-il. « Je sais, répartit M^{me} Cornu, ce que vous admirez là-dedans. C'est le portrait d'un homme entraîné par une destinée irrésistible. Vous pensez à cet Hernani qui n'est pas un homme *comme les autres* » — « Ah, dit-il ; que vous m'avez deviné ! » (12).

M^{me} Cornu ne cache pas qu'elle préfère le sort de Brutus et d'Hernani à celui des tyrans. « J'oublie quelquefois, dit-elle à Senior, tout ce qui s'est passé... depuis 1851, alors qu'il était innocent ; mais de temps à autre la destruction de nos libertés, les massacres de 1851, les déportations de 1852, les représailles de l'attentat (d'Orsini) se dressent devant mon esprit, et j'ai horreur des embras-

(10) Emile OLLIVIER : *L'Empire libéral*, t. V, p. 71.

(10 bis) D'après René de Camors, art. du « Figaro », 25 mai 1875.

(11) Cf. II, 143.

(12) A. BARINE : *Le caractère de Napoléon III* (d'après Senior). Revue pol. et litt., 14 juill. 1883.

sements d'un homme couvert du sang de tant de mes amis » (13).

L'Impératrice, qui cependant ne peut pas ignorer ses idées voltairiennes, estime cette humanitaire et la reçoit souvent. Elle la charge même d'étudier en Allemagne les améliorations introduites dans les hôpitaux (14), de visiter en France les salles d'asile et de lui présenter des rapports sur leur gestion (15).

C'est une fonction gratuite. M^{me} Cornu n'en accepte pas de rémunérées. Un jour l'empereur lui offrit quatre millions pour lui permettre de tenir un salon littéraire, son rêve ! Elle répondit à celui qu'elle ne voulait nommer que « son auguste parrain » : « Je veux être libre et conserver le droit que seule je possède de vous dire la vérité ». Elle refuse aussi pour son mari les offres les plus avantageuses. Si elle s'est ralliée en apparence à l'Empire, c'est pour mieux soutenir ses amis, les républicains, les libre penseurs. Elle entretient la flamme révolutionnaire. Peut-être ne désespère-t-elle pas de faire de son empereur, en fait tout au moins, un président de la République.

Hélas, l'empire parlementaire eut à peine le temps de naître ; et la République, en qui Hortense Cornu n'a jamais cessé d'avoir une foi mystique, ne put se fonder que sur les ruines de la Patrie.

(13) Senior, R. de Paris, 1897, p. 202.

(14) Si j'en crois Georges Claretie, dans sa préface aux lettres intimes de l'Impératrice Eugénie à Mme Cornu « *Le Correspondant* », 1920, p. 579.

(15) Doc. Cornu, copie d'une lettre de l'Impératrice. S. d.

E. L'amie des mauvais jours

En 1870 une terrible catastrophe met fin à l'Empire.

Napoléon III va connaître une dernière fois le chagrin de la captivité, puis des années d'exil sur la terre anglaise. Ces malheurs resserrent encore les liens d'affection qui unissent la famille impériale avec M^{me} Cornu, amie des faibles et des victimes du destin. Les exilés sont très sensibles à l'attachement de la vieille dame, dont cependant les opinions politiques et les idées religieuses n'ont pas changé.

Elle aussi est malheureuse : Son mari est mort en octobre 1870. A Longpont, où elle s'est retirée, elle a vu des allemands bien différents de ceux qu'elle fréquentait jadis. Que de misères a causées la guerre ! Elle souffre de n'avoir pour les secourir que de bien faibles moyens. En septembre, la ville de Paris avait fait évacuer les aliénés de Ville-Evrard sur Vaucluse, en Seine-et-Oise, dont l'établissement donna ainsi asile à près de 1.200 malades. Les armées allemandes occupèrent bientôt le pays ; comment faire vivre cette agglomération de pensionnaires ? Comment faire respecter cet hospice qui pouvait offrir aux hommes et aux chevaux un magnifique casernement ? Le docteur Billod, directeur de l'asile, s'adressa à sa voisine, M^{me} Cornu. Elle sut le conduire, à travers les lignes prussiennes, jusqu'au prince Léopold de Hohenzollern, et elle obtint, au nom de l'humanité et de l'amitié, que les troupes allemandes respecteraient l'asile des pauvres fous, qu'elles s'abstiendraient même de traverser leur parc (1). A peine la guerre finie, un malheur personnel vient encore frapper la vieille dame : Son frère, Eugène Lacroix, meurt écrasé par un train en gare du Vésinet.

(1) « Le Gaulois », 23 mai 1875.

Ces peines la rapprochent de l'autre grand malheureux, Napoléon III. D'Allemagne l'empereur vaincu lui a écrit à l'occasion de la mort de Cornu, une lettre de condoléances d'une infinie tristesse : « Je ne vous parlerai pas de mes malheurs : ce sont ceux de la France qui m'accablent le plus » (1 bis).

Les trois dernières lettres du Manuscrit de la Bibliothèque Nationale sont datées de Chislehurst, où l'empereur déchu a trouvé refuge. Ce sont des billets sans importance. C'est surtout avec l'impératrice que M^{me} Cornu correspond désormais. Cette série de lettres très affectueuses a été publiée en 1920 par Georges Claretie (2). Elle est interrompue par les visites de la fidèle amie aux exilés de Camden Place.

Napoléon III meurt le 9 janvier 1873. M^{me} Cornu est de plus en plus isolée. Elle effectue ses dernières démarches pour faire obtenir une pension à la veuve de son frère (3). C'est un an avant la chute de l'Empire qu'elle s'est retirée dans sa maison de campagne de Seine-et-Oise, à Longpont, près Montlhéry, mais en gardant un pied-à-terre à l'Institut, où son mari avait un atelier (4). Après 1870 elle ne vient plus que rarement à Paris. Cependant elle ne perd pas le goût des voyages ; les Hohenzollern et les Bonaparte lui témoignent toujours la même affection et la supplient de venir les voir ; c'est ainsi qu'elle passe l'hiver de 1872-73 à Rome (5).

(1 bis) II, 160.

(2) LETTRES INTIMES DE L'IMPERATRICE EUGENIE A M^{me} CORNU, publiées par Georges Claretie dans « Le Correspondant », 25 août 1920, (t. 980), p. 577-602. Ces lettres sont la propriété de M. Georges Claretie. Elles ont été achetées autrefois par son père. Deux seulement sont antérieures à 1871.

(3) Renan, *Correspondance*, II, 45.

(4) Ibid., I, 314. C'est Charton qui lui avait procuré cette faveur sans précédent.

(5) Ibid., II, 32, 45. En décembre 1873 elle va aussi à Chislehurst, d'où elle revient très contente du prince impérial, ibid., II, 51.

Sa petite cour d'artistes et de savants est dispersée pour toujours. Il lui reste un ami fidèle, Renan, qui vient parfois la voir. Il la trouve « toujours courageuse, ferme, désintéressée, supérieure à son temps, ne soutenant sa frêle santé que par sa volonté de vivre pour le bien et le vrai » (6). Il intervient pour sa famille auprès de M. Thiers, et donne régulièrement de ses nouvelles à la princesse Julie.

A partir de 1873 la santé de M^{me} Cornu devint de plus en plus mauvaise. Elle était torturée par des crises cardiaques. M^{me} Noémie Renan — une toute petite fille alors, qu'intéressaient surtout les arbres fruitiers du jardin — se rappelle encore la vieille dame de Longpont, au langage vif et spirituel, avec son bonnet noir rattaché autour du cou par un ruban qu'une grosse veine bleue, à chaque pulsation soulevait.

Elle s'éteignit le 14 mai 1875, saluée par Renan dans un article nécrologique où la fine ironie de certains passages n'enlève rien à la profondeur de l'émotion (7).

(6) Ibid., II, 56.

(7) Ernest RENAN : *M^{me} Hortense Cornu*, « Journal des Débats », 18 juin 1875, réimprimé dans « Feuilles détachées » P., C. Lévy, 1892, 80.

René de CAMORS, qui prétend avoir été un de ses amis intimes lui a aussi consacré une page élogieuse dans « Le Figaro » du 25 mai 1875, mais son article est un tissu d'erreurs.

II

SON INFLUENCE POLITIQUE

Son influence politique

A. Comment elle contribue à l'évolution du régime impérial

Pendant l'Empire M^{me} Cornu avait autour d'elle une petite cour. Princes, hommes politiques, académiciens, lui attribuaient une grande influence. Elle ne s'en défendait pas d'ailleurs. Après la réconciliation du 25 mars 1862, surtout, quand on sut que chaque semaine le parrain et la filleule tenaient de longs conciliabules, le salon de M^{me} Cornu fut assiégé par les solliciteurs.

Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte exactement de ce que fut son influence politique. L'apogée de cette influence correspond en effet avec une période où Hortense Cornu pouvait régler ses affaires verbalement ; les lettres de Napoléon à sa filleule, à partir de 1862, deviennent rares et d'un médiocre intérêt. Après 1870 la plupart des personnes à qui elle rendit service pendant l'Empire payèrent leur ancienne protectrice d'ingratitude et rougirent d'avoir eu recours à elle. D'aucuns allèrent jusqu'à l'accuser d'avoir profité moralement d'une imposture. « La grande influence dont elle aimait à se parer, écrit M^{me} Carette (1), ne dépassait pas la limite des affectueux souvenirs que l'Empereur gardait à tout ce qui avait approché la reine, sa mère ». Emile Ollivier dans

(1) M^{me} CARETTE, née Bouvet : *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries*, P. 1889, t. II, p. 286.

« L'Empire Libéral », nie complètement l'influence de la vieille dame, dont il fait un portrait peu flatteur, tout en reconnaissant son parfait désintéressement (2). A l'appui de son opinion il cite deux lettres qui, lorsqu'on les lit bien, ne sont guère en faveur de sa thèse (3). Ce sont d'ailleurs des lettres de Ham, qui ne pourraient servir à apprécier l'influence de la filleule de Napoléon III pendant l'Empire. Se doute-t-il de ses contradictions lorsqu'il cite dans son tome VIII les billets qui ont trait aux démarches de M^{me} Cornu en faveur du prince Charles, futur roi de Roumanie ? (4). Et, puisqu'il a lu les deux volumes de lettres conservées à la Bibliothèque Nationale, pourquoi évite-t-il de citer les autres, celle du 30 juin 1863 par exemple ? (5).

Hortense Cornu protégea tant qu'elle put les hommes du milieu libéral et libre-penseur. Quand le prince impérial eût atteint l'âge de huit ans, l'empereur songea à lui donner un précepteur. Il demanda l'avis de sa filleule. Celle-ci avait un candidat dont les sentiments républicains ne faisaient aucun doute : C'était Monnier, ancien normalien, très érudit, auteur d'une étude appréciée sur Alcuin.

Le choix ne pouvait déplaire à l'impératrice, qui connaissait déjà le personnage : En 1860 elle avait chargé Damas-Hinard, « *secrétaire de ses commandements* », de lui trouver un précepteur pour Carlos, fils du duc d'Albe. Damas-Hinard était un cousin du peintre Paul Balze, un des familiers de M^{me} Cornu. La bonne dame, par ce canal, avait trouvé moyen, pendant les premières années de l'empire, d'arracher à la police quelques condamnés du Deux Décembre. Elle avait donc profité des liens d'amitié

(2) E. OLLIVIER : *L'Empire libéral*, t. V, p. 69 à 72.

(3) Ibid., p. 616 à 621. Ce sont les lettres I, 17 (du 28 août 1841) et II, 53 (du 19 sept. 1845).

(4) T. VIII, p. 71 à 84.

(5) II, 141.

qu'elle avait su nouer avec le « secrétaire des commandements » pour caser son professeur « rouge » dans la famille d'un grand d'Espagne ; chargée de la négociation, elle avait offert au précepteur des émoluments royaux (5.000 francs pour la première année ; 6.000 pour les suivantes), en suggérant en outre de lui rembourser ses frais de voyage, le cas échéant ; et il fallait traiter vite, car l'oiseau rare risquait de s'envoler vers d'autres destinées aussi brillantes ! « *Le précepteur en vue, écrivait-elle, est propre de sa personne. Il a les manières d'un honnête et digne homme qu'il est, mais il n'a pas les manières élégantes, dégagées, du monde ; il ne sait pas tenir son chapeau sur la cuisse (excusez le mot ; nous ne sommes pas anglais) en arrondissant le bras. Il ne saluera pas en rejoignant ses deux talons et laissant tomber sa tête sur sa cravate, comme si un seul et même ressort traversait l'homme* » (6). Malgré ces petits défauts le candidat avait accepté.

Monnier ne devint jamais un homme de salon ; et l'entourage de l'empereur avait toujours la crainte qu'il ne commit quelque maladresse. Pour comble de malheur ce courtisan bourru fut pour le prince impérial un pédagogue ennuyeux, si bien qu'il finit par perdre sa place, que lui ravit un professeur spirituel et souple, Augustin Filon.

Dans le domaine de la politique intérieure, M^{me} Cornu a surtout assumé la lourde tâche de soutenir le premier en date et le plus important des ministres libéraux de Napoléon III, Victor Duruy.

D'après une tradition généralement admise, l'élévation de Duruy serait due au général Randon qui lui avait fait

(6) Le récit de M^{me} Carette, ouv. cité. T. I, p. 216, manque de précision. J'ai puisé à une source nouvelle, la CORRESPONDANCE DE DAMAS-HINARD, conservée à la BIBLIOTHEQUE THIERS, Ms N° 60, t. C. 171. Elle contient trois lettres de M^{me} Cornu, la première du 24 février 1858, la seconde du 4 mars 1859, et la troisième dont je cite ici un passage, sans date.

écrire un livre apologétique sur son gouvernement en Algérie. Le général l'aurait signalé un jour à l'empereur comme une bonne tête. Napoléon III demanda à l'historien de venir le voir pour discuter sur l'histoire romaine. On sait que cette conversation eut lieu en 1859. Duruy devint ensuite maître de conférences à l'Ecole normale, inspecteur général, puis attaché au secrétariat de l'empereur. Tout en exerçant ces dernières fonctions, il n'hésitait pas à contredire l'impérial historien à propos de son Jules César et particulièrement de sa théorie des hommes providentiels et des coups d'Etat légitimes.

Ce n'est que le 23 juin 1862 que Duruy fut appelé au ministère de l'Instruction publique. Est-ce le résultat d'une certaine intimité qui s'établit avec l'empereur au début de cette année là, comme le pense M. Lavissee ? Le choix parut à ce moment là un caprice de despote (7). Je penserais plutôt que M^{me} Cornu y fut pour quelque chose.

En tous cas elle soutint avec énergie le ministre quand il se lança dans une lutte sourde pour dégager l'enseignement de l'influence cléricale. Il me suffira, pour le démontrer de citer les textes suivants (8) :

Victor Duruy à M^{me} Cornu, 17 janvier 1865.

(7) Victor DURUY : *Notes et Souvenirs* (1811-1894), 2 vol, 8°, P. 1901.

Sur Duruy le seul ouvrage complet est le petit livre de Lavissee qui fut son collaborateur et son ami. LAVISSEE : *Un ministre : Victor Duruy*, P. Colin, 1895, in-12, publié d'abord sous forme d'articles dans « La Revue de Paris » du 15 janvier et du 1^{er} mars 1895.

BESSOU (Aug.) : *Le centenaire de Victor Duruy* (1811-1911), Cahors et Alençon, 1911, in-16, n'ajoute rien de nouveau.

On peut lire avec profit un intéressant article paru dans l'« Enseignement secondaire » en mars-mai 1914, de DEJOB (Ch.) : *Le réveil de l'opinion dans l'université sous le second Empire. — La revue de l'Instruction publique et Victor Duruy*. Saint-Cloud, 80, 48 p.

(8) Ces lettres ont été publiées par fragments dans la « Dépêche de Toulouse », et sont la propriété de son directeur. Le N° du 5 mai 1904 contient des fragments de lettres de Duruy à M^{me} Cornu, datées du 17 janvier 1865, du 26 septembre 1865, du 9 février 1866, du 21 août 1866 ; le N° du 5 mai des lettres du 4 nov. 1869, des 10 et 12 janv. 1875 et du 13 mai 1870 ; le N° du 7 mai enfin, la lettre, que je publie plus loin, du 14 octobre 1869.

« Victoire et fanfare ! ! !

Quel magnifique texte pour un discours de paix ! (9).

1° L'école publique gratuite.

2° Un traitement minimum de 500 francs assuré à toutes les institutrices publiques.

3° Une école publique de filles dans toute commune de 500 âmes.

Etes-vous contente, madame ?

Et cela gagné sans combat, sans lutte. Ce qui paraissait, il y a quatre jours, extraordinaire, impossible, plein de périls, et impolitique au premier chef, avait perdu hier au soir tous ses défauts et gagné toutes les qualités. Pas une objection, un scrupule. Ah ! la belle chose que l'esprit de conduite. »

Duruy était un enthousiaste, qui ne savait pas encore ce qu'il y avait d'irrésolution, de faiblesse et d'hypocrisie dans l'esprit de l'Empereur. Après avoir laissé le ministre emplir quinze ou vingt colonnes du *Moniteur* avec l'éloge de l'enseignement gratuit et obligatoire, on inséra que ce rapport ne représentait que ses idées personnelles, et le *Courrier du Dimanche*, triomphant, s'écria que Duruy était de bonne composition pour ne pas donner sa démission sur ce soufflet. Beaucoup de libéraux ne voulaient encore ni de la gratuité absolue ni de l'obligation. Le conseil des ministres était dans l'ensemble hostile aux projets de Duruy, et le Corps législatif les rejeta par 223 voix contre 17.

Mais le ministre ne se décourage pas. Deux ans plus tard l'essentiel de son projet sera repris et voté. En attendant il part en guerre contre le cléricalisme dans l'enseignement secondaire, avec le concours de la radicale M^{me} Cornu, à qui il écrit le 26 septembre 1865 :

« ...Le parti clérical sent que je le touche à la prune

(9) Prix ?

de l'œil avec l'enseignement spécial, qui va répandre dans le peuple ce qu'il avait jusqu'à présent ignoré, les *sciences appliquées*. Ils cherchent à en faire, mais jamais franchement ni sur une large échelle, parce que le principe de ces études, l'esprit qui les anime et qu'elles éveillent, les méthodes qui les conduisent, tout cela est absolument contraire aux principes, à l'esprit, aux méthodes qu'ils veulent faire triompher.

Le but qu'ils poursuivent c'est de faire ployer les genoux à l'humanité devant leur idole romaine qu'ils supposent divinement inspirée. Pour eux tout descend d'en haut : pour nous tout vient d'en bas, des profondeurs de la conscience et de la raison.

Voilà le drame grandiose qui s'agite au sein de la société moderne.

Tous mes efforts tendent au réveil de l'esprit laïque que je fouette par les cours d'adultes, les cours publics, les concours des académies et des départements, l'exposition morale, etc. et auquel l'enseignement spécial va donner une direction philosophique.

Je prépare en même temps la réorganisation de l'enseignement dans les écoles normales. Avant deux mois, je l'espère, ce sera fait, en tant que dispositions légales, car il faudra des armes et une persévérance qui ne se rebute jamais pour réparer le mal causé par la loi du 15 mars 1850, la loi Falloux, celle que nous appelons dans l'Université « *la terreur blanche* »...

L'une des grandes idées de Duruy consistait à intéresser l'armée à l'Instruction publique, et à « laïciser » le recrutement des officiers :

A M^{me} Cornu, le 9 février 1866.

« ...J'ai envoyé à l'Empereur :

« 1° Copie du rapport ci-joint en original ;

« 2° Les chiffres suivants :

« Promotion de 1865 :

« Ecole Polytechnique : laïques 121 ; jésuites : 12.

« Saint-Cyr : laïques 173 ; jésuites 76.

« D'où il suit qu'il n'y a rien à craindre pour les hautes études scientifiques, mais que nous sommes battus pour Saint-Cyr ou l'on entre quand on peut dire que 2 et 2 font 4.

« J'ai de plus prié l'Empereur de comparer deux listes de Saint-Cyriens et de polytechniciens, lui promettant qu'il verra autant de particules et de noblesse vraie ou fausse dans l'une que dans l'autre, ce qui veut dire que les légitimistes, qui ne veulent être ni industriels, ni employés du gouvernement, consentent cependant à porter l'épaulette ; de là le succès des jésuites, qui ont une clientèle tout assurée parmi les gentilhommes de race ou de la savonnette

« J'ai terminé en disant que je ne considérerais point la partie comme perdue ; qu'au contraire j'organisais à Saint-Louis, Douai, Nancy, Metz et Toulouse des écoles préparatoires dont j'espère faire de fortes machines de guerre contre les Bons Pères. Mais pour que ces machines aient tout leur effet, il me faut un peu de temps... »

Le ministre de Napoléon III qui a écrit ces lettres est bien, suivant l'expression de Rouher, le « cheval échappé dans un magasin de porcelaine » !

Et voici une dernière lettre très intéressante.

Duruy, depuis quelques mois, n'est plus ministre (10) ; mais il a eu tout le temps lorsqu'il était au pouvoir, d'apprécier la valeur des informations de M^{me} Cornu. Il voudrait qu'elle fit établir en France l'impôt sur le revenu :

(10) Il fut remplacé le 17 juillet 1869 par l'obscur Bourbeau.

Victor Duruy à M^{me} Cornu, 14 octobre 1869

« Chère Madame,

L'Empereur a réformé l'Instruction publique, mais pas encore les finances. Il semble pourtant à priori qu'il doive y avoir quelque chose à retoucher dans un mécanisme qui est resté à peu près le même depuis 70 ans.

« Voilà un beau sujet d'étude au moment où le ministère prépare les projets de loi à présenter aux chambres.

Il est par exemple une forme d'impôt, l'*Income tax* que Vauban voulait établir en France dès le règne de Louis XIV, à l'aide duquel R. Peel a fait sa grande réforme et l'Angleterre la guerre de Crimée, qui existe en Prusse, en Autriche, dans la plupart des Etats secondaires de l'Allemagne, qu'enfin cent millions d'européens payent sans murmurer, et dont nous ne voulons point en France, par des raisons de la force de celles qui font repousser, au corps législatif, par des notaires retirés, l'Instruction primaire gratuite et obligatoire.

Nous sommes un peuple de routiniers, ce qui nous fait un peuple de révolutionnaires ; surtout nous sommes d'une scandaleuse ignorance de ce qui se passe à l'étranger.

A la place de l'Empereur je ferais bien vite étudier par quelque habile homme les réformes financières opérées depuis 1815 dans les divers Etats européens.

M. Vandal vient de me laisser lire une note manuscrite qu'il rédigeait en 1861 sur l'*Income tax*. J'y remarque en particulier un chapitre où M. Vandal montre que l'*Income tax* essayé d'abord dans les villes permettait de supprimer les octrois et par conséquent de remplacer un impôt qui frappe surtout les pauvres par un autre qui frapperait surtout les riches, et, du même coup, tournerait à l'avantage des campagnes dont les produits trouveraient de plus larges débouchés.

Je ne crois pas que cette réforme rallie beaucoup d'ou-

vriers républicains tout en punissant les bourgeois frondeurs qui s'amusent à voter pour Bancel et Rochefort. Mais je dis que, si elle est praticable, il la faut exécuter, parce que, juste en principe, elle est, de plus, dans le sens du gouvernement impérial.

Quelque soit l'ingratitude des ouvriers, l'Empereur doit, pour lui-même, persévérer dans la caractéristique de son gouvernement : l'amélioration du sort des classes laborieuses ; j'ajoute la concession de toutes les libertés, ce qui est viril, et des canons chargés jusqu'à la gueule, c'est-à-dire la ferme résolution de réprimer toutes les violences qui sont alors des crimes, non plus contre le pouvoir, mais contre la liberté.

Je vous parle de tout cela, chère madame, parce que je ne veux pas en aviser directement l'Empereur.

D'abord je ne sais pas comment ma lettre serait reçue.

Ensuite ces sortes de lettres sont parfois communiquées au ministre intéressé, et ce sont alors des affaires de tous les diables : *experto credite*.

Cette fois le cas serait grave. M. Magne n'aime pas Vandal qui peut-être le lui rend.

Mais ce que je ne fais point, vous pouvez le faire en engageant l'Empereur à demander à M. Vandal, qu'il connaît et estime, son mémoire, ou mieux une rédaction nouvelle de cette note où les chiffres sont vieux de huit ans.

Mes plus respectueux hommages.

V. DURUY. »

Quelle valeur attribuer, après la lecture de ces lettres, au témoignage d'Emile Ollivier ?

B. Comment elle dispose d'un trône

Il était bien tentant pour l'amie intime de l'Empereur d'utiliser aussi son influence en matière de politique extérieure. Les relations qu'elle entretenait avec de hautes personnalités du monde diplomatique ajoutaient à ses possibilités d'action.

Pour les libéraux du second empire le monde est partagé en deux camps. Il y a d'un côté les nations souffrantes qui luttent pour leur indépendance, pour leur unité et pour un régime politique laïque et républicain : telles sont la « véritable » Italie (celle de Garibaldi), la Pologne, la Hongrie de Kossuth et de Klapka, le Mexique de Juarez ; de l'autre les oppresseurs, soutenus par l'Eglise, et organisés comme une bande internationale de malfaiteurs, à qui les Fialin et les Morny donnent le mot d'ordre : Le gouvernement autrichien, les « ratazzistes » qui ont étouffé le mouvement des chemises rouges, le tzar, les catholiques mexicains de Miramon et de l'empereur Maximilien, le prince Cuza « despote » de la Roumanie-unie.

Ne rions pas de cette division simpliste : les opinions des Français d'aujourd'hui en matière de politique étrangère sont aussi tranchées, suivant leur couleur politique et les journaux qu'ils lisent. Vers 1865 on était pour l'Impératrice et les « jésuites », ou pour la liberté des peuples défendue par le prince Napoléon ; car le cousin de l'Empereur, impatient de régner sur un peuple libre et de montrer les qualités de chef d'un vrai neveu de Napoléon I^{er} (qualités dont la pauvre Algérie, hélas ! n'avait pas découvert l'existence) avait su devenir l'idole des démocrates européens. Des aventuriers se taillaient une popularité d'un côté ou de l'autre de la barricade, en coquetant soit avec Napoléon III soit avec les proscrits.

M^{me} Marie Wyse, née Bonaparte, petite-fille de Lucien, en est un très beau type : proscrire professionnelle, puis exploiteuse de la faiblesse de l'Empereur qui craint l'effet des scandales dont sa cousine est l'intarissable source, épouse du ministre piémontais Ratazzi, écrivassière, intrigante, provocante, M^{me} Wyse est une politicienne qui coûte cher à la France. Il y en a bien d'autres de sa catégorie, et Napoléon III, qui lui-même aime les chemins tortueux, ne sait jamais s'en débarrasser.

M^{me} Cornu, âme droite et fière, et démocrate sincère, soutient tant qu'elle peut ses amis mazziniens, kossutiens et polonais. Elle guette une occasion de jouer un mauvais tour aux partis des « malfaiteurs internationaux ». La Révolution de palais qui chasse l'infortuné Cuza du trône de Roumanie, lui donne une vive satisfaction et un beau motif d'intervention.

Mais elle n'est pas seulement une libérale grisée par la mystique républicaine du temps, elle est aussi une amie fidèle et une solliciteuse désintéressée très tenace lorsqu'il s'agit de rendre service à ceux qu'elle considère comme de son clan.

Elle est très liée avec les Hohenzollern. Chez la princesse Stéphanie de Bade, qui l'invite souvent, elle a connu Charles, fils du prince Antoine de Hohenzollern-Sigmaringen. Elle a projeté d'abord de le marier avec une princesse de la famille impériale française : En 1864 elle proposa à Napoléon III d'unir Anna Murat au prince Charles, que la jeune fille trouvait « très bien ». Deux lettres de l'Empereur nous renseignent sur ce projet. Mais la famille Murat eut des exigences auxquelles les Hohenzollern refusèrent de souscrire (1).

(1) II, 142. Deux lettres déjà publiées par E. Ollivier, « L'Empire libéral », XIV, 79-80, et utilisées par LEHAUT-COURT : « *La candidature Hohenzollern* », p. 231 et par N. IORGA : « *Histoire des relations entre la France et les Roumains* », Iassy, 1917, p. 183. La maison Charavay m'a communiqué

Après la chute de Cuza, M^{me} Cornu pense que la couronne de Roumanie ira bien à cette jeune tête énergique et fière.

La question de l'accession du prince Charles au trône de Roumanie a fait l'objet d'importants travaux ; Une thèse récente de M. P. Henry discute avec une impartialité qui manquait aux récits antérieurs, les problèmes politiques soulevés par ces événements romanesques : l'arrestation nocturne du prince Cuza, la recherche parmi les familles régnantes d'un candidat au trône, l'odyssée du prince Charles de Hohenzollern, traversant sous un déguisement l'Allemagne et l'Autriche en armes, puis l'Olténie à bride abattue, pour aller se placer à la tête de ses futurs sujets et mettre les Puissances en présence d'un fait accompli. Il subsiste toutefois un problème historique qui n'a été complètement résolu par aucun des chercheurs qui se sont occupés de la question : quel fut exactement le rôle de Napoléon III dans cette affaire ? A-t-il désigné lui-même le candidat prussien, comme le prétendait I. C. Bratianu, ou l'a-t-il seulement accepté ?

Pour débrouiller les fils du problème, il faut d'abord que je rappelle en peu de mots quels sont les documents dont nous disposons.

Sans parler des factums des libéraux roumains, principaux artisans de la chute de Cuza et de l'accession du prince étranger, il existe :

1° Des mémoires : ceux de D. A. Sturdza (2), qui avait déjà utilisé les papiers du roi Charles ; ceux du roi Charles I^{er} de Roumanie lui-même, dont l'édition allemande,

l'analyse de la lettre du prince Charles à M^{me} Cornu, vendue autrefois, datée du 17 déc. 1863. Il semble en résulter que l'initiative vint du prince Charles, descendant lui-même des Murat.

(2) Dem A. STOURDZA : *Charles I^{er} de Roumanie*, Bucarest, 1899, 2 vol. in-4^o, T. I.

ainsi que l'a signalé depuis longtemps J. de Witte, est préférable à la française, parfois infidèle et expurgée (3).

2° Les ouvrages de Jean de Witte (« *Quinze ans d'histoire* ») (4), de P. Lindenberg (5), et de Zingeler (6).

3° Les souvenirs d'Emile Ollivier, dans « *l'Empire libéral* » ou dans la première version parue un an avant dans la *Revue des Deux Mondes* et intitulée « *La première candidature Hohenzollern* ». Le texte des deux récits diffère par quelques petits détails qui ont leur importance (7).

4° Les Archives du Ministère des affaires étrangères à Paris, fort décevantes, car le ministre Drouyn de Lhuys était en contradiction avec le « secret de l'Empereur ».

5° Les archives de la Ballplatz à Vienne, dont tous les documents intéressant la question roumaine en 1866 ont été publiés dans la volumineuse thèse de P. Henry. Par malheur l'Autriche, préoccupée par l'imminence d'une guerre contre la Prusse, n'a joué dans cette affaire qu'un rôle effacé, et ses informations n'étaient pas toujours suffisantes, si bien que cette dernière source nous donne des renseignements sans grand intérêt.

6° La correspondance de M^{me} Cornu avec Picot, conservée à la Bibliothèque Nationale et publiée par M. Georgescu-Tistu dans les *Mélanges de l'Ecole roumaine en France* (8).

(3) « Aus dem Leben Königs KARLS von Rumänien », Stuttgart, 1894-1900, 4 vol., 80.

(4) Baron Jehan de WITTE : « *Quinze ans d'histoire* » (1866-1881), P. Plon, 1905, 80, 460 p.

(5) LINDENBERG (Paul) : « *König Karl von Rumänien*, Berlin, 1906 ; trad. française « *Charles Ier, roi de Roumanie* », Paris, Le Soudier, 1913, 80, IV-331 p.

(6) ZINGELER (R. Th.) : « *Karl Anton, fürst von Hohenzollern* », Stuttgart und Leipzig, 1911, in-40, 303 p. Sur M^{me} Cornu, v. p. 101 et 128 ; sur l'accession du prince au trône de Roumanie, v. p. 209 à 233.

(7) Emile OLLIVIER : « *La première candidature Hohenzollern* », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1902, p. 787, sq.

Ibid. : *L'Empire libéral*, t. VIII, p. 71 sq.

(8) N. GEORGESCU-TISTU : « *Emile Picot et ses travaux relatifs aux Roumains* » ; *Mélanges de l'Ecole roumaine en France*, Paris, Gamber, 1925.

Ces sources n'ont pas toutes été utilisées par M. Henry, qui a négligé la correspondance d'Emile Picot, l'article d'Emile Ollivier et la correspondance diplomatique du Quai d'Orsay avec Berlin.

Pour résoudre définitivement le problème, il faudrait pouvoir utiliser en outre les sources suivantes :

1° Les Archives diplomatiques de Berlin, qui, si je ne me trompe, ne sont pas encore ouvertes au public pour cette période-là ;

2° Les papiers de I. C. Bratianu, qui, s'ils existent, doivent appartenir à son descendant, l'éminent historien roumain G. Bratianu. Mais comme ils contenaient de dangereux secrets, il est bien possible que I. C. Bratianu les ait détruits lui-même ;

3° Les archives de la famille royale de Roumanie. En ce qui concerne le rôle Napoléon III, on y trouverait, si elles étaient accessibles, des documents nouveaux.

D'après Nauroy (9) M^{me} Cornu aurait distrait du recueil des lettres de Napoléon III qu'elle a légué à la Bibliothèque Nationale, celles que l'empereur lui avait envoyées au sujet du prince Charles de Hohenzollern et elle les aurait confiées à son ami et collaborateur le professeur Ubicini. Plus tard la fille de cet historien, M^{lle} Marguerite Ubicini (de qui je tiens ce renseignement) a donné tous les papiers de son père à M. Grégoire Ghica, ministre de Roumanie à Paris. Il est probable qu'ils ont été transmis au roi. M^{lle} Ubicini avait négligé d'en prendre copie.

1^{re} partie). Les lettres de M^{me} Cornu à Picot sont publiées en appendice, p. 260 à 276, d'après le Ms de la Bibliothèque Nationale, avec, il est vrai, quelques erreurs de transcription (ex. p. 266, au lieu de « la question d'Orsini », lire « la question d'Orient »).

Du même : « *Correspondance d'un secrétaire princier en Roumanie : Emile Picot* » (1866-1868), même collection, 1926, 1^{re} partie, p. 101 à 215, quatre lettres très intéressantes de Picot à M^{me} Cornu.

(9) NAUROY (Charles) : « *Les secrets des Bonaparte* », Paris, Bouillon, 1889, in-16, p. 170. La Cour de Roumanie a racheté à M. Tardieu une importante lettre d'Antoine de Hohenzollern à M^{me} Cornu.

Les lettres de Napoléon III existaient-elles véritablement ? Je n'en suis pas certain. Comme M^{me} Cornu à ce moment-là accédait librement au cabinet de l'Empereur, il est bien possible que tout se soit traité verbalement. En tous cas Ubicini devait être bien informé, et ses notes, si elles étaient retrouvées, seraient une source de renseignements bien précieuse.

Mais, avec les éléments dont nous disposons dès maintenant, nous pouvons retracer avec assez de vraisemblance le rôle joué par M^{me} Cornu dans cette affaire.

Après l'arrestation de Cuza les Roumains avaient choisi comme prince le comte de Flandre, second fils du roi Léopold de Belgique. Mais ce prince refusa la couronne. Ion C. Bratiano fut envoyé à Paris pour chercher un autre candidat. Le chef libéral, jadis très lié avec les Mazziniens, se savait mal vu du gouvernement français, car il avait participé, en 1853, à un complot contre Napoléon III. Il y avait peu de chances que l'Empereur consentît à le recevoir. Il préféra aller voir la vieille mazzinienne M^{me} Cornu dont il connaissait l'influence. Il me paraît évident que c'est elle qui eut l'idée de la candidature Hohenzollern. Emile Ollivier, qui eut sous les yeux une correspondance de M^{me} Cornu, n'a aucun doute là-dessus.

Mais, avant tout, il fallait avoir l'assentiment de l'Empereur. « M^{me} Cornu s'en chargea et l'obtint », dit Emile Ollivier dans son article (10), en attribuant ce succès immédiat à la politique générale de Napoléon III, lequel, à ce moment-là, faisait de grands efforts pour se rapprocher de la Prusse. Mais, dans « *L'Empire libéral* », l'auteur, qui, dans l'intervalle, a peut-être consulté des documents nouveaux, donne une version différente : M^{me} Cornu aurait répondu qu'elle ne voulait pas interroger l'empereur, qui, étant membre de la Conférence, répondrait par un

(10) p. 787.

refus : « Mais allez de l'avant ; il s'efforcera, je n'en doute pas, d'empêcher que la résistance de la Conférence ne soit poussée à l'extrême » (11).

Bratiano, « sûr de l'appui de Napoléon III », d'après l'article, « sans parler à qui que ce fût à Paris », d'après l'« *Empire libéral* », se rendit à Dusseldorf, chez le prince Antoine, père de son candidat. Il lui annonça que, « suivant en cela l'avis de l'Empereur Napoléon », il avait l'intention de proposer au peuple roumain l'élection de son second fils. Il entra aussi en contact avec le jeune prince, alors officier prussien, lequel, par un hasard providentiel, se trouvait à ce moment-là en congé à Dusseldorf. Antoine de Hohenzollern ne voulut rien répondre avant d'avoir consulté de roi de Prusse, chef de la famille.

Nous touchons ici au grand problème historique : Est-il vrai que Napoléon III avait déjà donné à Bratiano « un avis favorable ». Emile Ollivier l'affirme dans son article et le nie dans son livre. Un fait doit être retenu : quelques jours avant le voyage de l'homme d'Etat roumain à Dusseldorf, Benedetti, notre ambassadeur à Berlin, reçoit l'ordre d'apprécier les dispositions de Bismarck au sujet de l'avènement au trône roumain d'un prince étranger : « En ce qui concerne le désir des populations de choisir leur prince dans les familles régnantes étrangères, M. de Bismarck ne m'a pas caché qu'il peut soulever des dissentiments regrettables entre les puissances représentées à la conférence. « Nous pensons, m'a-t-il dit, que cette solution offre des garanties qui devraient déterminer toutes les Puissances, sans en excepter la Porte, à l'agréer. Le gouvernement du Sultan cependant semble résolu à la décliner, et telle paraît être également l'intention du cabinet de St-Pétersbourg. Dans cet état de choses nous se-

(11) p. 72.

rions disposés à nous abstenir et à laisser aux autres cours plus intéressées que nous à intervenir dans ce débat, le soin de se mettre d'accord. Si cependant, a-t-il ajouté, votre gouvernement jugeait *indispensable* d'insister pour qu'il soit satisfait aux vœux des populations, nous nous unirions à lui pour faire triompher son opinion... ». M. de Bismarck au surplus incline à penser qu'aucune maison régnante en Europe ne consentira à accepter pour un membre de sa famille un pouvoir qui relèverait de la suzeraineté du Sultan, et il s'en est exprimé de manière à me laisser croire qu'il compte sur cette difficulté pour être dispensé de l'obligation de se prononcer » (12).

Bratiano revint à Paris. « M^{me} Cornu était plus ardente que jamais » (13). Un de ses amis, le Polonais Michel Czaykowski, très au courant des affaires d'Orient, où il servait avec honneur sous le nom de Sadyk pacha, lui faisait prévoir que ce pays, confié à un Hohenzollern deviendrait un jour ou l'autre un auxiliaire de l'Allemagne. M^{me} Cornu était une patriote sincère ; mais, aveuglée par l'esprit de clan, elle ne voulait pas croire que « son prince », petit-fils de Stéphanie de Beauharnais et cousin des Murat, restât inféodé à la maison de Prusse. « *Celle-ci (branche cadette) n'aime pas l'élévation de l'autre, et elle la sacrifiera toujours à ses calculs* » (14), et la branche aînée saura bien que son intérêt est de conserver des liens étroits avec la France qui seule peut défendre la Roumanie contre le tzar, grand ami du roi de Prusse.

Bratiano fut donc bien accueilli à Paris. Emile Ollivier dans son article affirme que, grâce à l'intervention de M^{me} Cornu, il fut reçu par l'empereur ; mais rien n'est moins

(12) Archives du Min. des Aff. Etrangères de Paris, CORR. POL. Prusse, N^o 355, f. 64-66, Benedetti à Drouyn de Lhuys, Berlin, 20 mars 1866.

(13) D'après « L'Empire libéral », t. VIII, p. 72 sq.

(14) Mme Cornu à Picot, 5 mars 67, lettre publiée par Georgescu-Tistu : Mélanges Ecole roum. 1925, p. 268.

sûr, et on ne trouve plus trace de cette affirmation dans *l'Empire libéral*.

M^{me} Cornu n'écrit pas à Charles. Elle attendra le résultat du plébiscite qui se fera dans quelques jours, et, quand le peuple aura parlé, l'ardente démocrate n'aura plus de scrupules et elle inspirera les actes d'audace. Le plébiscite aura lieu du 14 au 21 avril, et, avant d'en connaître le résultat complet, M^{me} Cornu écrit au prince : « ...maintenant que le suffrage universel est consulté en Roumanie et que jusqu'à présent il répond Charles de Hohenzollern, je puis vous dire toute ma joie. Vous désiriez tant un rôle actif, quelque chose qui vous sortît de votre vie monotone et peu utile. J'espère que vous êtes satisfait ; vous allez recevoir une belle mais bien difficile tâche. Vous n'y succomberez pas j'en suis sûre. Vous avez l'amour du bien, un jugement droit, et rien de cet enfantillage qui se contente des avantages extérieurs d'une grande position. Ces avantages vous les aviez, et vous n'étiez pas satisfait.

« Vous viendrez sans doute en France avant d'aller en Roumanie ; vous voudrez voir l'Empereur qui est le protecteur depuis 1856 de votre future Principauté et qui le sera encore et d'autant plus que vous allez en être le chef. Ne pas venir le voir serait peut-être mal pris...

« On désire que vous vous mariez ; la Roumanie a besoin d'avoir l'exemple d'un prince moral et d'un ménage princier uni... » (16 avril 1866) (15).

Drouyn de Lhuys, grand ami de l'Autriche, est hostile à cette aventure qui peut nuire à la cour de Vienne à la veille de l'inévitable conflit austro-prussien. Pourtant, sur l'ordre de Napoléon III, le 14 avril, il charge Benedetti d'exprimer « sa satisfaction de l'événement heureux qui

(15) STURDZA : Charles Ier, p. 110. Il faut lire 16 avril, et non 4 avril.

va s'accomplir dans la famille royale de Prusse » (16). Je n'ai pas retrouvé le texte officiel des instructions ; mais la réponse de Benedetti montre bien que le gouvernement français s'est décidé à patronner la candidature Hohenzollern. Berlin 16 avril :

« ...conformément à vos directions j'ai fait part à M. le comte de Bismarck de la manière dont le gouvernement de l'Empereur incline à envisager l'élection éventuelle du prince Charles de Hohenzollern dans les Principautés danubiennes.

« Le président du conseil m'a assuré que le roi serait particulièrement sensible aux sentiments que le gouvernement impérial est disposé à témoigner en cette occasion à un membre de la branche aînée de sa maison ; mais, comme il me l'avait fait pressentir dans le précédent entretien que nous avons eu à ce sujet et dont je vous ai rendu compte (17), il estime que la Prusse ne saurait prendre l'initiative d'aucune démarche officielle pour seconder le vœu des populations moldo-valaques en cette circonstance » (18).

Il est donc clair que Napoléon III est informé de tout et qu'il appuie la combinaison suggérée par sa filleule. Il assure à Metternich qu'il n'a pas poussé personnellement le prince Charles, mais que Bratiano a reçu des encouragements de « certaines personnes de son entourage » (19). Mais on ne peut nier qu'il ait été dès le début favorable à la candidature Hohenzollern. L'agent du gouvernement roumain à Paris, Bălăceanu, télégraphiait le

(16) « *L'Empire libéral* », p. 77.

(17) ARCH. des AFF. ETR. de Paris, dossier cité, Benedetti à Drouyn de Lhuys, Berlin, 15 avril 1866, f. 212. « ...La Prusse ne fera aucune démarche officielle pour seconder le succès de l'élection du prince de Hohenzollern dans les Principautés. »

(18) Ibid. Benedetti à Drouyn de Lhuys, Berlin, 16 avril 1866, f. 225.

(19) Lettre de Metternich à Mensdorf, citée par Paul HENRY : « *L'abdication du prince Cuza, et l'avènement de la dynastie de Hohenzollern au trône de Roumanie* », Paris, Alcan, 1930, p. 64.

26 mars : « Drouyn de Lhuys désirerait un candidat et voudrait connaître celui du gouvernement roumain. M'autorisez-vous à nommer Charles de Hohenzollern ? Cela nous présenterait sous un aspect très favorable aux yeux de Napoléon III » (20).

Nous trouvons d'ailleurs, dans une lettre de l'ambassadeur autrichien Metternich au comte Beust, un témoignage plus probant : L'ambassadeur rapporte une conversation qu'il eut, en 1870, avec l'impératrice, qui essayait de dégager la responsabilité de la France au sujet de l'affaire Charles de Hohenzollern. « *Nous eûmes à ce sujet une discussion rétrospective à la suite de laquelle j'obtins parfaitement raison. Je n'ai eu à rappeler à S. M. que les plaintes que je me suis permis dans le temps de lui adresser à la suite des intrigues de M^{me} Cornu* » (20 bis). Pourquoi cet important témoignage a-t-il été négligé jusqu'ici ?

Je crois que Napoléon III, circonvenu par M^{me} Cornu, a été du premier abord favorable à la candidature Hohenzollern, mais que, surpris par les réactions des puissances hostiles, il a été un peu effrayé par la responsabilité qui lui incombait en face de l'opinion européenne et qu'il a manifesté bientôt l'intention de se couvrir derrière les décisions de la Conférence des Puissances protectrices. Au milieu d'avril, M^{me} Cornu n'est plus sûre de l'approbation de l'empereur dont elle connaît le respect pour les décisions des congrès et aussi la faiblesse de caractère.

A partir de ce moment elle conseille l'audace : Il faut placer Napoléon et la Conférence en présence d'un fait accompli. Le prince lui ayant demandé quelle serait exactement l'attitude de l'Empereur au cas où la députation roumaine qui devait arriver à Dusseldorf recevrait une

(20) Lindenberg, ouv. cité (éd. française), p. 51-52).

(20 bis) Lettre du 8 juillet 1870, citée dans H. ONCKEN : « *Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III* ». (Berlin, u. Leipzig, 1926), t. III, p. 402.

réponse favorable, elle lui écrit, avec la violente franchise qui lui est coutumière :

« ...Je ne pensais pas que vous feriez dépendre votre acceptation d'autre chose que de votre conscience qui doit vous suffire d'accepter un grand et beau rôle que la Providence vous envoie par la voix de tout un peuple ! Ne donnez pas dans ce défaut si énervant des Allemands, les « Rücksichten ». C'est en les écoutant qu'on ne fait rien, et qu'on est rien.

Acceptez la couronne qu'on vous offre. Si la Conférence ne vous reconnaît pas, vous n'en serez pas moins pour votre vie Prince élu de Roumanie ; et plus tard quand l'hospodarage provisoire qu'on veut forcer les Roumains à subir sera ou repoussé ou fini, vous vous retrouverez là, vous, l'élu de la nation. Croyez-moi, ce que je vous dis là est l'opinion publique ici. Tous ceux que je vois, même les moins partisans de votre élection, et il y en a peu en dehors du ministère, me demandent si vous serez assez ferme pour accepter » (21).

Elle lui envoie un de ses familiers, Ubicini, vieux collaborateur des patriotes roumains de 1848, profond connaisseur des hommes et des choses dans la Roumanie moderne. Français d'origine italienne, Ubicini était un modeste professeur qui fréquentait les cercles libéraux de Paris. Le professeur voit le prince le 1^{er} mai, et, le lendemain, lui expose encore par écrit les raisons qui doivent décider le chef élu de la Roumanie à partir pour son nouveau pays (22). Il lui communique, le 3, le récit que lui a fait Bălăceanu d'une conversation avec Drouyn de Lhuys, d'où il ressort que le ministre français est fort irrité, mais qu'il s'opposera aux interventions des puissances étran-

(21) Lettre de M^{me} Cornu au prince Charles, 16 avril 1866, d'après D. A. Stourdza, Charles I^{er}, I, p. 138. La date semble encore inexacte ; je crois qu'il faut lire « 30 avril », au lieu de 16 avril.

(22) P. Henry, ouv. cité, p. 86.

gères. « Les Roumains sont maîtres de la situation, conclut Ubicini, mais les Roumains et Vous ne faites qu'un aujourd'hui » . L'organisateur du service de santé en Roumanie, un Français enthousiaste, on peut même dire bouillant, le docteur Davila, se rend à son tour à Dusseldorf et plaide dans le même sens. Bratiano enfin fait résonner aux oreilles de son candidat « la voix de tout un peuple ». Comment résister à de pareilles invites lorsqu'on est jeune, ambitieux, et assez tenté par une glorieuse aventure ? Les Sigmaringen consultent encore une fois le roi Guillaume, qui leur conseille d'abord la prudence, puis Bismarck. Le chancelier, près réflexion, ne dédaigne pas l'occasion qui lui est fournie, en de périlleuses circonstances, d'inquiéter l'Autriche et d'étendre son influence sur le Bas-Danube. Il conseille au prince de prendre un congé, de passer la frontière, d'envoyer aussitôt sa démission d'officier prussien (pour qu'il ne soit pas considéré comme déserteur à la veille d'une guerre) puis de tenter l'aventure. Le roi, consulté à nouveau, hésite encore : Il lui est pénible de penser qu'un Hohenzollern va devenir le vassal du sultan ! mais il finit lui aussi par se laisser convaincre.

Le prince se met en route, déguisé en bourgeois, traverse l'Autriche en armes, passe en bateau les Portes de Fer, galope à travers la Valachie, et arrive à Bucarest le 10/22 mai, salué par les acclamations des roumains.

Avant de partir il a expédié à M^{me} Cornu une lettre où il annonce sa détermination. Si l'on en croit E. Ollivier, sa correspondante eut soin de garder la lettre pendant trois jours avant de la communiquer à l'Empereur, ce qui permit au prince d'arriver au but sans que rien n'ait transpiré de ses projets.

« Napoléon III se réjouit du succès de son protégé », dit Emile Ollivier dans article ; mais, dans l'*Empire libéral*, il supprime cette phrase. Voici cependant un témoignage

de Bucarest : « On dit hautement ici, écrit le chef de la mission militaire française, que le prince Charles ne s'est décidé à cette démarche hardie que grâce aux encouragements venus de France, et *de haut lieu*. On ne se gêne même pas pour mettre en avant le nom de S. M. l'Empereur » (23).

A Paris M^{me} Cornu multiplie ses démarches. Son activité déborde même nos frontières : elle va jusqu'à écrire à Ali pacha une lettre où elle lui déclare que le prince Charles « est tout français », qu'il se serait fait naturaliser sans l'opposition de son roi, et qu'il se fera un honneur d'être le vassal de la Porte ! (24).

Les Turcs, les Autrichiens et les Russes ont beau protester, le prince est installé dans son pays en vertu d'un plébiscite qui lui a donné une majorité écrasante et avec l'assentiment de tous les partis. Les Puissances sont bien obligées de s'incliner devant le fait accompli, d'autant plus que la guerre austro-prussienne qui éclate à ce moment-là détourne l'attention de l'Europe vers un problème plus grave, celui de l'Unité allemande et du statut de l'Europe centrale.

La vieille amie du prince Charles a pensé bien faire en mettant sur le trône de Roumanie un jeune homme libéral et énergique, capable d'introduire dans ce pays des méthodes de gouvernement et une discipline germaniques qui en feront un Etat fort, une nation moderne. Elle a cru dresser une barrière nouvelle en face de l'impérialisme autrichien ou russe. Charles lui a exprimé si souvent son affection pour la France et surtout ses rancunes à l'égard de la branche cadette des Hohenzollern, celle qui règne à Berlin, qu'elle est persuadée aussi d'avoir tra-

(24) doc. publié par P. Henry, p. 377.

(23) MIN. de la GUERRE, ARCH. HIST. N° 1623, f. 72.

vaillé pour son pays. Enfin la bonne dame a toujours été une « conseillère » de vocation, et elle a l'espoir secret de devenir l'Egérie du prince de Roumanie, comme elle est devenue (elle le croit du moins, l'Egérie de l'Empereur français.

Pour remplir cette tâche il lui fallait à Bucarest un représentant permanent, un homme de confiance. Le prince sentit bientôt le besoin d'avoir un secrétaire français, et elle s'offrit à lui en procurer un. En août 1866 il écrivait à sa vieille amie : « Envoyez-moi le secrétaire, j'en ai bien besoin. Le secrétaire allemand ne peut m'être utile en français ; celui que vous proposez pourrait peut-être aussi travailler aux Affaires étrangères » (25). Il offrait à ce nouveau collaborateur le logement, la nourriture et une rémunération de 5.000 fr. la première année, et de 6.000 la seconde. M^{me} Cornu avait pensé à un homme de son clan, M. Picot, beau-frère de Desjardins. De Creuznach, où elle était en villégiature, elle arrangea l'affaire. Le jeune avocat Emile Picot n'avait que 22 ans ; mais ses solides études, son caractère pondéré, son extraordinaire faculté de labeur en faisaient un secrétaire idéal. On sait qu'il devint plus tard un des érudits les plus remarquables que la France ait eus, et que son activité s'est exercée dans bien des domaines : archéologie, ethnographie, linguistique, dialectologie, histoire politique, études diplomatiques, histoire de la littérature et en particulier du théâtre, histoire générale, histoire provinciale, biographie et surtout bibliographie. Dans ses fonctions bien délicates de secrétaire princier il fit preuve de beaucoup d'intelligence. M^{me} Cornu ne lui ménagea pas les conseils et les encouragements (26).

Emile Picot rend compte très fidèlement à sa protec-

(25) Georgescu-Tistu, « *Mélanges...* », 1925, p. 261.

(26) Georgescu-Tistu, « *Mélanges...* », 1926, p. 106.

trice de l'état du pays et des intentions du prince : Les difficultés de la politique extérieure, l'agitation électorale à l'intérieur, les intrigues menées par des ambitieux sans scrupules ne lui échappent pas. Ubicini,, qui revenait en octobre 1866 d'un voyage en Roumanie, en avait déjà brossé un tableau saisissant. M^{me} Cornu sait bien que le régime démocratique qu'elle souhaiterait voir s'établir en France, ne peut fonctionner aussi bien dans un pays neuf. Elle sait que la régénération de la Roumanie ne peut se faire que par un « despotisme éclairé ». « Je crains votre grande loyauté, écrit-elle au prince, qui peut vous empêcher de percer la fourberie, et l'absence d'un petit grain d'absolutisme qui vous est nécessaire pour faire prévaloir vos bonnes intentions » (27). Mais elle n'y veut voir qu'un régime de transition. « Ce qui est le plus urgent c'est que vous bâtissiez des routes et des écoles ; ce n'est que par ce moyen qu'on développe dans un pays l'aisance et la moralité ».

Mais ce qui inquiète le plus M^{me} Cornu c'est le progrès de l'influence allemande en Roumanie. Les sympathies du prince pour son pays d'origine, le prestige de la Prusse après Sadowa ne sont pas les seules causes du mouvement anti-français. La mission française appelée autrefois par Cuza sur les conseils de notre consul à Iassy, Victor Place, n'a guère réussi, et le prince Charles, soldat dans l'âme, veut une armée de métier équipée et disciplinée à la prussienne. La maison Godillot, chargée des fournitures pour l'armée et de grands travaux publics, ne fournit que des équipements et des matériaux de mauvaise qualité, ce qui n'empêche pas son directeur de parler aux Roumains avec beaucoup d'arrogance. Au point de vue politique, le prince, suivant les conseils de son père et de Bismarck, recherche une entente avec les Prussiens, alliés des Rus-

(27) Stourdza, ouv. cité, p. 337.

ses. M^{me} Cornu, française avant tout, cherche à conserver à son pays la place privilégiée qu'il a conquise en Roumanie pendant le règne précédent. Elle conseille vivement à Charles I^{er} de ne pas oublier qu'il doit son trône à la faveur de Napoléon III, dont il est indispensable d'entretenir les bonnes dispositions. « C'est ici que, malgré Sadowa, vous avez votre meilleur appui » (28). Que le prince se contente d'avoir une petite milice, bien suffisante pour maintenir l'ordre intérieur, car les frontières de la Roumanie ne peuvent, de toute évidence, être maintenues que par la protection des Puissances garantes. « Il ne faut pas croire qu'une armée saurait résister à la Russie ou à l'Autriche. La nation armée *comme en Suisse* voilà, il me semble, ce qui convient à la Roumanie. Le prince n'est plus soldat maintenant, il est chef d'une nation, ce qui implique le sacrifice non seulement de ses goûts, mais même de sa nationalité native » (29).

Elle note que la haine de la Prusse se développe à Paris de jour en jour et qu'une guerre franco-prussienne est inévitable (30). Il faut donc, pour ne pas mécontenter les dirigeants de la France, s'abstenir de tout acte qui pût faire penser que Charles I^{er} de Hohenzollern est complètement gagné à la cause prussienne. Elle a réussi à décider Forcade, le chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes*, à ménager le prince (31). Mais elle ne pourra le retenir longtemps si l'on apprend par exemple qu'une mission militaire germanique a remplacé la française.

A mesure que le temps s'écoule et que le trône de Roumanie se consolide, le prince Charles prête une oreille de plus en plus distraite aux conseils de son amie. Elle finit

(28) Ibid.

(29) M^{me} Cornu à Picot, 5 mars 67, Publ. par Georgescu-Tistu, « *Mélanges* », 1925, p. 270.

(30) Ibid, p. 266, M^{me} Cornu à Picot, 18 janv. 67.

(31) Ibid. p. 270 (M^{me} Cornu à Picot, 5 mars 67), et 271 (12 mars 67).

par ne plus lui écrire, et elle s'en remet à Picot du soin de sauvegarder le peu qui reste de l'influence française à la cour roumaine (32).

Mais Picot lui-même est moralement dans une situation de plus en plus délicate. Malgré sa souplesse, il subit parfois le contre-coup des intrigues du secrétaire allemand Friedlander, très jaloux de son collègue. Les conseils de M^{me} Cornu sont plus faciles à concevoir qu'à donner, et le secrétaire craint à juste titre la méfiance et la susceptibilité du prince. Il parle de donner sa démission. M^{me} Cornu l'en dissuade : « Patientez encore, si vous le pouvez, renfermez-vous dans vos fonctions de secrétaire simplement et purement. Continuez en attendant vos études qui produiront certainement un résultat scientifique intéressant... Si vous quittez, il n'y aura plus de français : on cherchera en Suisse. Et ici on désire en secret cet événement. Tenez donc encore bon, à moins que votre dignité ne s'y oppose. Auquel cas je n'ai plus rien à vous dire » (33).

C'est maintenant Bratiano qui soutient de toutes ses forces l'idée d'une alliance étroite avec la Prusse. Aussi Bratiano est-il devenu la bête noire de M^{me} Cornu. Elle le présente maintenant au prince comme un vil intrigant et un traître.

Picot partage ce ressentiment avec une ardeur juvénile qui lui fait commettre bien des imprudences. Un jour il écrit à son ami Cretzulesco, agent de Roumanie à Paris, en l'engageant à ne pas se compromettre pour le parti qui est à ce moment-là au pouvoir : il lui annonce la chute prochaine de Bratiano et de Rosetti, et lui recommande de ne pas travailler pour eux (34). Mais son bon

(32) Ibid. « *Mélanges...* » 1926, p. 124, et 1925, p. 272 sq.

(33) Ibid. « *Mélanges...* » 1925, p. 272.

(34) D'après le rapport du cl Lamy, chef de la Mission militaire française, 17-29 janvier 1868, MINISTERE DE LA GUERRE, Archives historiques, N° 1623, f. 105.

ami Cretzulesco transmet la lettre aux intéressés et Bratiano la remet aussitôt au Prince en lui demandant l'éloignement immédiat du secrétaire. Quelques jours après (au début de janvier 1868) Picot est obligé de prendre le chemin de Paris.

M^{me} Cornu a perdu la partie : Les Prussiens prennent peu à peu la place de la mission française et la Roumanie se laisse entraîner dans le sillage de Bismarck.

Cependant rien du côté français ne justifie une telle orientation de la politique roumaine. M^{me} Cornu, dans ses lettres à Charles I^{er}, insiste sur ce point avec vigueur. On a parlé d'un rapprochement franco-russe ; pure calomnie ! Le prince ne doit pas prêter l'oreille à toutes les « inventions intéressées » qui ont pour but de l'éloigner de plus en plus de la France. N'a-t-on pas dit que Napoléon III aurait promis la Roumanie à l'Autriche ? « Un pareil cancan, écrit-elle dans une lettre du 14 février 1868, est aussi sot que faux... Il ne faut pas non plus croire que l'Empereur soit ébranlé. Il n'est ni plus ni moins solide qu'il y a quelques années. On lui reproche d'avoir laissé faire la Prusse en 1866, on lui reproche le Mexique, le peu de liberté de la presse, etc., mais tout cela ne le fera pas tomber, croyez-le bien ; et si on vous dit le contraire, on se trompe ou on vous trompe ! ». Elle ne croit pas que le prince Charles, « perspicace comme un Français et solide comme un Allemand », puisse avoir été changé par la Roumanie. « Qu'il réunisse tous les partis et les fasse contribuer au bien du pays ; c'est chose facile aux gouvernements nouveaux qui ont l'expérience des anciens pour eux... Le bien n'est difficile à faire que quand on n'a pas le pouvoir en mains, et le pouvoir n'a aucune excuse s'il ne le fait pas » (35).

La Cour de Roumanie n'ayant pas encore ouvert ses

(35) Stourdza, ouv. cité, lettre du 14 fév. 1868, p. 416.

archives, nous ne connaissons pas la suite de la correspondance de M^{me} Cornu et du prince Charles (36). Elle ne nous apporterait sans doute que de nouvelles traces d'amertume. La Roumanie avait fait, c'est incontestable, une excellente opération en mettant à sa tête ce prince qui devait se révéler par la suite énergique, habile, sérieux et méthodique. Mais il était insensé de croire qu'un Hohenzollern fraîchement roumanisé répudierait toute affection à l'égard de son ancienne patrie. A l'approche de la funeste guerre de 1870 la grande victoire diplomatique de M^{me} Cornu devait causer bien des tourments à son âme de Française.

(36) Je n'ai trouvé trace que d'une lettre de la reine Elisabeth (Carmen Sylva), datée du 12 avril 1870, dont l'analyse m'a été communiquée par la maison Charavay. La reine exprime le désir de faire la connaissance de M^{me} Cornu.

Je lis, dans le « Progrès de Lyon » du 28 mai 1875 : « Plus tard, quand le maréchal Prim, après avoir cherché dans toute l'Europe un souverain pour l'Espagne, sans consulter ce noble et malheureux pays, imagina la candidature du second des Hohenzollern, il put croire qu'il ne trouverait encore que de la bienveillance aux Tuileries et ne se trompa point. M^{me} Cornu, aïe et conseillère de l'Empereur, ne sut pas mieux voir que Napoléon III l'action de la diplomatie prussienne. » Cette affirmation ne repose sur rien. Déçue par une première expérience, dégoûtée de son rôle de conseillère et blottie dans le calme de sa propriété de Longpont, M^{me} Cornu n'est certainement pas intervenue en faveur de ce second fils du prince Antoine, dont la candidature intempestive provoqua la guerre de 1870.

III

SON INFLUENCE INTELLECTUELLE

Son influence intellectuelle

A. La protection des artistes

L'Egérie de l'Empereur a exercé une influence notable sur l'érudition et sur l'art à son époque. Mais en art ses idées dataient du XVIII^e siècle, et elle ne réussit pas à les imposer. C'est pourquoi je n'en dirai que quelques mots.

M^{me} Cornu rêvait d'un art d'Etat classique et grave. Ses familiers, Gleyre, Lehmann, les frères Balze, l'architecte Hittorff représentaient pour elle une tradition saine dont on ne s'écartait pas sans danger.

En architecture M^{me} Cornu essaye d'imposer le goût contestable de son frère. Eugène Lacroix, élève de Constantin-Dupeux, est un architecte sans génie. Il décroche péniblement une médaille de 3^e classe au Salon de 1849, et Napoléon III lui-même n'approuve guère ses conceptions (1) : Pour plaire à sa filleule, il essaye, mais en vain, de l'imposer comme collaborateur à Petitot chargé par le duc de Padoue de faire le monument funéraire du roi Louis dans l'église de Saint Leu. En 1850, E. Lacroix ne peut encore montrer comme œuvres notables que la mairie du 6^e arrondissement, qu'il a été chargé de terminer

(1) II, 112.

après que Louis-Napoléon a bien voulu le recommander au conseiller municipal Thayer, gendre du duc de Padoue (2), l'agrandissement de l'Hôtel de Ville de St-Quentin (3) et la restauration de l'église de Vitry-sur-Seine (1846) ; ce qui ne l'empêche pas d'être nommé sous la II^e République architecte de l'Elysée. A partir de 1861 il travaille à l'église de Rueil, où se trouvent les tombeaux de Joséphine et d'Hortense. On lui doit en outre les asiles de Vincennes et du Vésinet, ainsi que le marché de la rue de Sèvres.

Désintéressé comme sa sœur, il est mort pauvre en 1873, après avoir contribué, hélas, à la formation de l'ennuyeux et prétentieux style « Second Empire ».

Le peintre Sébastien Melchior Cornu était un bon disciple d'Ingres. Pour la filleule de Napoléon III, Ingres était le dieu qui aurait dû être appelé à régenter les arts en France. Elle essaya d'en faire un Directeur général des Musées (4). Mais le vieux peintre fut victime de son mauvais caractère, et, il faut le dire aussi, de ses tendances artistiques qui formaient un vif contraste avec l'esprit de 1848. Séb. Cornu se borna à marcher sur ses brisées. Son dessin était correct et froid, sa couleur conventionnelle, et ses sujets de Salon pompeux à souhait. Il se rattache au style académique du temps beaucoup plus que son maître par son désir, encouragé d'ailleurs par sa femme, de se rapprocher le plus possible de la Renaissance italienne. C'est un artiste érudit, honnête, soigneux, qui accomplit lentement le « cursus honorum » des peintres : médailles du Salon en 1837 (3^e classe), 1841 (2^e), 1845 (1^{re} cl.), croix de la Légion d'honneur en 1859. Il peint des sujets religieux, des sujets de genre, des tableaux de batailles. A

(2) I, 25, 36, 39, 43, 45.

(3) II, 38.

(4) II, 119.

Paris il décore une des chapelles de St Merri et termine les travaux de Flandrin à St Germain des Prés. Surtout il produit en abondance les portraits d'apparat que les relations de sa femme lui procurent : Portraits de Joséphine de Bade, du Maréchal Valée, du Maréchal Maison, et de diverses personnalités du faubourg St-Germain. Timide et scrupuleux il ne recherche pas la commande officielle. Si l'on met à part la décoration extérieure en faïence émaillée de l'église de Saint-Leu et un portrait, il est à noter qu'il n'a pas travaillé pour le gouvernement impérial.

En 1862 une mission délicate le mit au premier plan.

A ce moment-là le scandale du Mont de Piété de Rome permit à la France d'acquérir un trésor artistique d'une extraordinaire valeur.

Le marquis Campana était un seigneur romain d'importance. Il possédait et exploitait une fabrique de « *marmorichee* » qui fournissait des marbres de différentes couleurs en plaquettes, ou des imitations de ces marbres destinées à la décoration des murs ou des meubles. Cette industrie ne lui suffisait pas. Il réussit à se faire nommer, en 1835, directeur du Mont de Piété pontifical (5).

Campana était un collectionneur enragé. En outre il avait la prétention d'être un bon archéologue, et il aimait à jouer le mécène. Il recevait beaucoup, entretenait de magnifiques équipages, et sa générosité faisait des heureux dans le monde des artistes, des savants, et aussi des humbles ouvriers : A ces derniers il donnait du travail, et leurs enfants profitaient d'une maison de refuge fondée par la marquise. Mais surtout Campana achetait et revendait des œuvres d'art ...ou des imitations d'œuvres an-

(5) S. REINACH : *Esquisse d'une histoire du Musée Campana*, P. 1905, extr. de la « *Revue Archéologique* » 1905. Cet article, très copieux, nous a fourni la majeure partie des renseignements que nous utilisons pour ce chapitre.

ciennes que ses ateliers exécutaient avec maîtrise. Il ne vendait pas tout : Les meilleures pièces garnissaient les galeries de sa collection personnelle. Ses fouilleurs lui procuraient des sarcophages étrusques, des statues romaines, des mosaïques latines ou byzantines ; les nobles romains ruinés lui apportaient, à travers les guichets du Mont de Piété, leurs majoliques et leurs tableaux de la Renaissance. Le marquis aimait à montrer sa collection, la plus belle du monde, installée dans une somptueuse villa de San Giovanni in Laterano.

Cependant les prodigalités du directeur du Mont de Piété ne laissaient pas d'inquiéter ses créanciers. Un beau jour il prit le parti de déposer dans son établissement ses objets d'or et ses gemmes, et il se fit prêter des sommes très importantes sur la foi d'estimations hasardeuses. Les experts n'avaient rien à lui refuser, et Campana prit goût au procédé. Il finit par engager toute sa collection. Que fit-il des sommes empruntées ? Au lieu d'assainir ses finances, il assouvit sa passion de collectionneur. Il arriva que tout l'actif du Mont de Piété se trouva consolidé en bronzes, en bijoux, en statues et en tableaux. Mais les gages ne quittaient pas pour cela les galeries du directeur.

Sentant un jour le danger qui le menaçait, Campana chercha à se défaire à l'étranger d'une partie des bijoux, qui cependant ne lui appartenaient plus puisqu'il les avait mis en gage. Mais la Providence voulut que l'émissaire du marquis n'arrivât pas à les vendre en temps utile, et les bijoux furent retrouvés plus tard à Paris... chez le nonce !

Le gouvernement pontifical n'ignorait pas la nature des opérations du marquis, dont l'entreprise, qui était en même temps une espèce de caisse des dépôts et consignations, était officiellement soumise à la surveillance de l'Etat. Il est certain que pendant plus d'une année les

ministres du Saint Père ont fermé les yeux sur une situation dont ils ne méconnaissaient pas la gravité. Ils craignaient d'ébranler le crédit ; et ils pensaient qu'en donnant au directeur le temps d'acquérir une certaine aisance dans sa trésorerie, ils parviendraient à éviter un scandale. Et puis, une police maladroite trouve parfois, au cours de ses perquisitions, des papiers qu'il n'est point bon de livrer à la malignité publique ! Un exemple : D'après les règlements constitutifs du Mont de Piété romain, le ministre des finances pouvait autoriser pour le service journalier les prélèvements qui n'excédaient pas 1.000 piastres, mais au-delà de cette somme il fallait que l'autorisation émanât du Saint Père lui-même. Or, parmi les papiers de la comptabilité, on a trouvé plus tard une lettre de l'ancien ministre Galli prenant sur lui d'autoriser le directeur à prélever 20.000 piastres, soit 107.000 fr. sur la caisse des dépôts (6).

Les délais ne rendirent pas le directeur plus sage, et, le 14 novembre 1857, le gouvernement réuni en conseil décida une enquête. Une vérification fut faite à l'improviste. Il manquait à la caisse plus de 600.000 piastres, soit 3.200.000 fr. Campana fut arrêté.

Mais le financier-collectionneur avait aussi de hautes relations à l'étranger ; et c'est ici que notre histoire se conjugue d'une façon bien inattendue avec celle de Louis-Napoléon prétendant au trône de France.

Salomon Reinach nous dit que, lorsque le prince Louis-Napoléon s'évada de sa prison, il le fit avec l'aide de Mrs Crawford et de sa fille ; or celle-ci, qui s'appelait miss Emily Rowles, « sans doute parce qu'elle était issue d'un premier mariage », aurait épousé le marquis Campana.

(6) AFF. ETR. de Paris, CORR. POL. ROME, 1857, N° 1007, f. 315 sq. Rapport de notre ambassadeur le duc de Gramont au ministre Walewski, Rome, 1^{er} déc. 1857.

Mais je crois que l'éminent archéologue (qui évite de nous dire à quelle source il a puisé ce renseignement) a été induit en erreur.

Les deux femmes qui aidèrent Louis-Napoléon à sortir de prison étaient, comme nous l'avons vu Mrs Crawford (la forme Cramford, ou Cromford, qu'on trouve dans certains textes me semble une erreur d'écriture) et sa fille prénommée Laure (et non Emily). Auraient-elles déguisé leurs noms ? C'est peu probable, car le ministère de l'Intérieur, comme nous l'avons déjà dit, n'accordait pas de « permissions » aux personnes désireuses d'entrer dans la forteresse de Ham sans une minutieuse enquête. L'identité des deux dames, qui étaient descendues à l'hôtel Bristol, place Vendôme, avait dû être vérifiée par la police. Nous savons d'autre part que Mrs Crawford était la femme d'un colonel anglais (6 *bis*), et qu'un colonel de ce nom a publié à Londres en 1843 une brochure *Ireland's Ingratitude to the Parliament of England* ».

W. Fraser nous donne des renseignements sur les Rowles (6 *ter*), que Louis-Napoléon n'a connus qu'après 1846. Pendant son second séjour en Angleterre il fréquentait souvent cette famille, qui possédait alors le château de Camden Place, où l'empereur déchu devait terminer sa vie. Le prince se serait sérieusement épris de miss Emily et aurait formé le projet de l'épouser. Les

(6 *bis*) Je tire ce renseignement des documents déjà cités du ministère de la Guerre.

Salomon Reinach décrit d'une manière très inexacte l'évasion de Ham. Il croit que Mrs Crawford se « fixa » à Ham (alors qu'elle ne fit qu'y passer les journées des 22 et 23 mai), et qu'elle prêta sa voiture aux évadés.

(6 *ter*) N'ayant pu trouver l'ouvrage anglais de Fraser, j'utilise FLEISCHMAN : « *Napoléon III et les femmes* », P. 1913, p. 31. Même renseignement dans les « Mémoires du Dr Thomas W. EVANS, trad. Philippi, P. Plon, 1910, 80, p. 334.

LAURENTIE, dans ses « *Souvenirs* », p. 137, nous dit que la marquise Campana était la fille de Louis-Napoléon et de M^{me} Gordon. Le renseignement ne mérite aucun crédit.

comptes des Tuileries nous laissent supposer que les Rowles lui prêtèrent beaucoup d'argent lorsqu'il était candidat à la présidence de la République (7).

La mère d'Emily était italienne. Sans doute avait-elle conservé des relations avec son pays d'origine, car miss Rowles épousa un beau jour le marquis Campana.

Si telle est la vérité, il est évident que Napoléon III ne pouvait abandonner à son triste sort la gracieuse et obligeante Emily.

Le gouvernement français essaya d'apaiser les foudres pontificales. Campana n'en fut pas moins condamné en 1858 à vingt ans de galères ; mais la sentence fut commuée en celle du bannissement perpétuel. Depuis lors il traîna sa misère à Plainpalais, à Genève ou à Florence, tandis que la marquise vivait à Paris d'une pension sur la cassette impériale (8).

Les collections Campana furent séquestrées. Le gouvernement pontifical n'était pas assez riche pour en faire l'acquisition. Il va sans dire que les administrateurs des grands musées d'occidents jetèrent les yeux sur ces richesses. Le Musée britannique envoya deux fonctionnaires à Rome pour négocier ; mais leurs offres furent jugées insuffisantes. Le peintre Schnertz, directeur de l'Académie de France à Rome, signalait, dès 1858, l'importance de la collection et conseillait lui aussi de faire des offres au Saint-Père.

A Paris l'Administration des Beaux-Arts ne daigna même pas prendre des informations sur la question du

(7) Les comptes de Bure à cet égard sont loin d'être clairs. Le 29 juillet 1851 la comtesse Campana a prêté 33.000 frs, mais il est certain qu'elle avait fait d'autres versements puisque en 1852 Napoléon III lui rembourse 50.000 frs et en 1853, 100.000 frs. La marquise Campana a reçu 40.000 frs en 4 versements. La marquise et la comtesse sont-elles la même personne ? les documents ne permettent pas de l'affirmer. Papiers et corr. de la fam. imp., éd. Garnier, 1871, t. I, p. 74, 75, t. II, p. 119.

(8) Ibid. II, 119, et t. I, 79-81.

musée Campana. Jamais cette administration ne fut plus inerte que sous Napoléon III. Cependant, en 1860, les Anglais faisaient des offres nouvelles et réussissaient à acheter quelques pièces. Enfin le pape offrit l'ensemble de la collection à la Russie, et Alexandre II, au début de 1861, fit acheter 767 pièces pour le Musée de l'Ermitage. Il est heureux pour nous que ses envoyés n'aient choisi ni les plus authentiques ni les meilleures.

Dans le monde des arts en France on entendait vaguement parler des trésors séquestrés dans la ville des papes. En février 1861, Léon Heuzey, chargé d'une mission archéologique en Macédoine, passa quelques jours à Rome. M^{me} Cornu lui avait parlé, avant son départ, de la collection Campana et l'avait prié de lui faire savoir ce qu'il en advenait. Heuzey apprit que la Russie venait d'en acquérir une partie. Il télégraphia aussitôt (le 3 mars) à M^{me} Cornu pour lui signaler le fait. Les jours suivants il compléta son information et expédia à sa correspondante deux lettres détaillées qui furent mises sous les yeux de Napoléon III.

M^{me} Cornu persuada à l'Empereur qu'il ne fallait pas manquer l'occasion d'acquérir l'ensemble d'une collection encore mal cataloguée, mais dont la richesse était certainement merveilleuse. Mais, pour conclure un marché avantageux, l'affaire devait se traiter dans le plus grand secret. C'est pourquoi elle suggérait de mettre à l'écart l'Administration des Beaux-Arts et de charger de la mission un homme de confiance qui partirait immédiatement à Rome et qui parlerait au nom de l'Empereur lui-même. Elle désigna Léon Renier. L'empereur connaissait déjà et estimait ce professeur d'épigraphie latine qu'il avait chargé l'année précédente d'une mission en Italie. La compétence de Renier en matière d'art était douteuse. Lui-même demanda qu'on lui adjoignît un artiste et lança le nom de Sebastien Cornu. Le choix n'était

pas si mauvais que le dit M. Salomon Reinach ; car ces deux hommes étaient intègres, et leur connaissance du milieu romain devait leur être utile. L'empereur leur donna tout pouvoir, le prix maximum d'achat étant fixé à 4.800.000 fr. Ils traitèrent pour 812.000 écus romains, soit 4.364.000 fr. Quelque temps après ils proposèrent, par l'intermédiaire de M^{me} Cornu, d'utiliser l'argent qui leur restait en achetant d'autres objets d'art dont certains nobles romains désiraient se défaire (9). Napoléon III le leur permit, et ils passèrent encore plusieurs mois à conclure de nouveaux marchés. M^{me} Cornu leur fit adjoindre un spécialiste, M. Clément, pour inventorier, classer, emballer et expédier les 860 grandes caisses qui contenaient les acquisitions. A la même époque — car l'Empereur s'intéressait plus aux palais des Césars qu'aux richesses artistiques du musée Campana — Renier, muni des pouvoirs nécessaires, achetait le Palatin.

Le déballage se fit à Paris, au palais de l'Industrie, sous la direction de Saglio. Lié avec le directeur du « Magasin Pittoresque », Edouard Charton, dont il devait devenir le gendre, le jeune antiquaire avait été recommandé par lui à M^{me} Cornu.

On chercha ensuite un local pour contenir la collection.

A partir de ce moment commence une lutte épique : M^{me} Cornu n'a pas l'intention de confier « son musée » à la Direction du Louvre, et elle n'est pas femme à lâcher si facilement sa proie.

Le surintendant des Beaux-Arts est le comte *Nieuwerkerke*. Belle prestance, beaux cheveux blonds, barbe imposante et soignée, et des yeux câlins et dominateurs. Un bel homme, et un homme du monde. Il prétend avoir été sculpteur ; mais il est surtout un pétrisseur de cœurs. Le

(9) II, 135.

titre unique qui l'a fait désigner pour la direction des Arts est celui d'amant officiel de la princesse Mathilde (10).

Nieuwerkerke s'est entouré de conservateurs de musées dans son genre. Ils mènent une vie oisive et carnavalesque (11). Bien rétribués, couverts de décorations, et très entourés dans les salons, particulièrement chez la cousine de l'Empereur, ils jouissent sans vergogne d'une situation où ils sont sûrs que personne ne les inquiètera jamais. Ils n'ont même pas été capables de dresser le catalogue général du Musée du Louvre.

M^{me} Cornu, travailleuse acharnée, organisatrice et entreprenante, méprise ces parasites de l'Art. Elle ne veut pas que la collection Campana vienne se perdre dans leurs froides galeries fréquentées seulement par des troupeaux de touristes que meut la houlette d'un guide ignorant. Elle rêve d'un musée vivant, utile, qui fera honte aux mandarins du Louvre, et qui peut être la source d'une noble émulation. C'est pourquoi M^{me} Cornu a fait en sorte que la direction des Musées impériaux ne fût même pas informée de la mission envoyée à Rome. Peut-être craignait-elle aussi que Nieuwerkerke ne dévoilât à la princesse Mathilde, amie du tzar, le secret de la négociation, et que la France n'entrât ainsi en concurrence avec la Russie, à qui, semble-t-il, le Vatican n'avait pas communiqué la liste complète des objets séquestrés.

Quoiqu'il en soit le procédé était blessant pour Nieuwerkerke. Si celui-ci finit par obtenir d'aller en Italie, il n'arriva que deux jours après la conclusion du marché, et il revint aussitôt, en laissant à Rome son collaborateur

(10) Joachim KUHN : *La princesse Mathilde* (traduit de l'allemand par J.-G. Guideau). P. Plon, s. d. (1935), p. 109 et 120, portrait de Nieuwerkerke hors texte.

(11) CHENNEVIERES : *Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts*, II, p. 111, sur Longpérier, conservateur des Antiques.

Cf. aussi S. Reinach, *ouv. cit.* p. 37 n.

Longpérier. Craignant un « coup de main », Séb. Cornu avait télégraphié aussitôt à sa femme, et le Ministère s'était empressé de l'instituer seul « administrateur provisoire » du nouveau musée. Nouvelle gifle à l'adresse de Nieuwerkerke.

A Paris, M^{me} Cornu exploita à fond son succès. Elle fit décider que la collection porterait le nom de « Musée Napoléon III », et serait installée au Palais de l'Industrie. Afin d'éviter que le Louvre ne s'en empare, elle ne fut pas embarrassée pour trouver au nouveau musée une raison d'être : Ce serait un musée destiné spécialement à inspirer l'art industriel, à fournir des motifs décoratifs aux ingénieurs et aux ouvriers, à servir de source d'inspiration pour les artisans désireux de renouveler les arts appliqués. Le 1^{er} mai le « Musée Napoléon III » était inauguré, et le *Moniteur* annonçait : « L'administration provisoire du Musée délivre, sur demande écrite, des cartes d'étude pour le mardi aux savants, aux artistes, aux chefs d'atelier, ainsi qu'aux ouvriers recommandés par leurs patrons » (12). Nul doute que Napoléon III, toujours désireux de montrer sa sollicitude à l'égard de la classe ouvrière, n'ait adopté ces idées avec beaucoup d'enthousiasme. Pour faire du musée autre chose que l'exposition d'une galerie particulière, M^{me} Cornu y fit ajouter des moulages de Syrie rapportés par Renan, de Galatie rapportés par Perrot, Guillaume et Delbet, et les dernières découvertes de L. Heuzey et Daumet en Macédoine. En quelques jours les catalogues furent prêts. Sébastien Cornu se chargea du principal : Il y décrivait hâtivement, et non sans erreurs, les 600 peintures, les terres cuites et statues de la Renaissance, les majoliques ou faïences italiennes (13). J. de Witte s'était chargé du catalogue des

(12) *Moniteur* du 29 mai 1862.

(13) CATALOGUE DES TABLEAUX, DES SCULPTURES DE LA RENAISSANCE ET DES MAJOLIQUES DU MUSÉE NAPOLEON III, P. 1862, 248 p.

vases peints et à reliefs (4.500 vases étrusques et grecs). Un catalogue spécial était réservé aux 1.200 antiques, aux œuvres de sculpture gréco-romaines, aux verres, bronzes et peintures, aux inscriptions anciennes, etc., E. Desjardins publia, sous forme d'articles, d'abord dans le *Moniteur*, puis en brochure, une notice sur le nouveau musée (14).

Il y avait dans ces notices la trace d'une hâte excessive : La tentation de Joseph, majolique italienne qui comportait un Pan cornu et ithyphallique, fut présentée par Desjardins comme « une jolie composition de la chasteté de Joseph, avec la variante de Putiphar apparaissant au fond de l'alcôve ». Le Pan (à cause des cornes, peut-être) était devenu dans le catalogue un mari trompé assistant à la tentative « désordonnée » de sa femme ! Quant au catalogue de S. Cornu, il contenait des attributions bien discutables, voire même de grosses erreurs. Mais, en dépit de confusions regrettables, ces notices, par leur existence même, étaient un reproche à l'égard des conservateurs du Louvre.

La riposte ne se fit pas attendre. L'indolent Nieuwerkerke se réveilla. Il entama une campagne contre ce nouveau musée qui faisait double emploi avec le Louvre, et qui n'était qu'un « assemblage hétérogène » réuni par un collectionneur sans principes historiques ni artistiques. Un tel fatras d'œuvres d'une valeur inégale et dont, au demeurant, l'authenticité est parfois discutable, peut-elle servir à l'éducation artistique du public français ? Elle ne peut que le dérouter et lui nuire (15). Le salon de

(14) E. DESJARDINS : *Notice sur le musée Napoléon III*, Paris, M. Lévy, 1862, in-12, 69 p. Noël des Vergers (*Notice sur le musée Napoléon III*) présente les antiquités étrusques dans la « *Revue Contemporaine* », du 31 mai 1862.

(15) Art. de Vitet dans la « *Revue des Deux Mondes* », 1^{er} septembre 1862. E. CHESNEAU : *La vérité sur le Louvre, le Musée Napoléon III, et les artistes industriels*, Paris 1862.

M^{me} Cornu et celui de la princesse Mathilde entrèrent en guerre ouverte.

Le conflit se déroula en trois phases.

M^{me} Cornu et ses amis se hâtèrent d'équiper leur musée pour l'élever à la hauteur du rôle officiel que ses directeurs voulaient lui faire jouer. Ils affirmèrent que Campana s'était préoccupé de créer des séries historiques vraies et qu'il avait voulu présenter une suite ininterrompue de spécimens servant à l'histoire des procédés artistiques, de l'emploi des pâtes, des vernis, de l'art du dessin et de la couleur. Quelques modifications de détail leur permirent de soutenir que le musée était parfaitement adapté à sa fonction qui était d'unir l'art et la science. Les anglais ont le Musée Kensington, qui a beaucoup contribué aux progrès de l'art industriel outre-manche ; pourquoi la France n'aurait-elle pas un établissement analogue, école en même temps que musée, qui lui permettrait de se mettre au niveau de ses voisins dans le domaine de la décoration ? Desjardins, qui a une mentalité de polémiste, soutient à fond cette thèse. Le musée ne gagnerait rien à être rattaché au Louvre, « car la place manque déjà pour étaler les anciennes richesses, comme le temps pour les cataloguer ». Attrape, Nieuwerkerke !

Mais peu importe que le zèle des organisateurs du Musée Napoléon III fasse contraste avec la majestueuse immobilité de ces messieurs du Louvre ; la princesse Mathilde est là pour faire comprendre à l'Empereur qu'un chef d'Etat se doit de ne pas bousculer la hiérarchie officielle. « L'âme de tout ce mouvement, écrit E. Chesneau (16), n'est peut-être pas même M. Sébastien Cornu... mais, auprès de lui, dit-on, une personne très allante, très remuante, très répandue, entourée des anciennes sympathies d'amis qui ont çà et là quelques publicité (?) surtout

(16) Ouv. cit. p. 33.

à l'étranger. Cette personne ajoute-t-on, porte la robe, non la robe cléricale, mais dans l'association la robe virile. Dans la campagne qu'elle a menée sans merci contre l'homme de goût qui assume la lourde responsabilité d'un musée comme le Louvre, elle a été merveilleusement servie par la mollesse et la complaisance indifférente des grands journaux pour tout ce qui n'est pas purement la politique. »

L'« homme de goût » a de vigoureux moyens d'action.

En vain M^{me} Cornu, qui sent que le sol se dérobe sous ses pas, essaye-t-elle de se rattacher à la Ville de Paris ; en vain gagne-t-elle à la cause de son « Anti-Louvre » les sociétés d'industriels. Napoléon III finit par céder aux instances des Nieuwerkerkistes.

Il est bien entendu que l'Empereur ne change jamais d'avis ; qu'il a toujours projeté la dispersion des galeries Campana, et que l'exposition du Palais de l'Industrie n'était que provisoire (17). Un décret du 12 juillet réunit le musée Napoléon III aux collections de la Couronne. Cornu, quelques jours avant, avait démissionné.

M^{me} Cornu n'est pas femme à endurer en silence une si pénible défaite. Il est impossible de faire réformer le décret de dissolution, mais elle ne manquera pas une occasion de lancer quelques flèches empoisonnées à l'armée des incapables blottis sous le manteau de la cousine de l'empereur. En attendant elle envoie à Napoléon III une missive pleine d'aigreur. « Je remercie Votre Majesté de la lettre qu'elle a bien voulu m'écrire. L'opposition qui a été faite à la translation des collections du musée Campana au Louvre était surtout basée sur la certitude, qui est celle de tout le monde sérieux et compétent, que l'accumulation des richesses au Louvre ne sert qu'à la curio-

(17) II, 139.

sité du public, et que les études, sauf quelques études de peinture, n'en profitent pas.

« Or le Musée Napoléon, dans la pensée des acheteurs, devait justement servir à régénérer le goût par des moyens d'études et un enseignement entendus. L'administration du Louvre, telle qu'elle est constituée, qui n'a rien su faire pour empêcher la décadence du goût depuis une douzaine d'années, décadence que Votre Majesté elle-même reconnaît, cette administration ne peut y porter remède.

« ...Non, sire, ce qu'il fallait à l'intrigue, à la jalousie, et à la routine, c'était faire fermer le plus vite possible une exposition qui a un grand succès, qui est utile et différemment dirigée. Ce qu'il fallait faire, c'était dégoûter ceux qui seraient tentés de servir activement et utilement Votre Majesté et le pays. Le ministre s'est laissé tromper, et voilà tout... » (18).

L'Empereur est bien ennuyé. Il n'a pas prévu que sa décision froisserait à tel point sa filleule. Sincèrement il offre à Seb. Cornu un poste à son choix (19). Mais M^{me} Cornu refuse tout. « Pour le moment il a besoin de repos ; il vient de faire un triste apprentissage des douceurs administratives ; sa santé chancelante en est vraiment affectée » (20).

Très ému, Napoléon III écrit en marge de la lettre, à l'adresse probablement de son ministre des Beaux-Arts : « Je vous communique confidentiellement cette lettre. Tâchez de calmer la blessure ».

M^{me} Cornu ne calmera sa blessure que par une nouvelle campagne.

(18) Henri de ROTHSCHILD : *Un document inédit sur l'histoire du musée Campana*, « Revue Archéologique », 1913, II, p. 115-118 ; ce document historique est la lettre de M^{me} Cornu à Napoléon III datée du 6 juillet 1862.

(19) II, 139.

(20) Lettre citée plus haut (publiée par Rothschild).

Le décret a institué une commission chargée d'opérer la répartition des objets entre le musée du Louvre et les musées de province à qui seront envoyés les doubles et les objets de médiocre valeur. Cornu, Renier et Clément refusent de faire partie de cette « *commission du démembrement* ». Et la polémique continue dans la presse. Vitet expose dans la *Revue des Deux Mondes* l'ensemble de la question et conclut en faveur du Louvre. Desjardins riposte par une brochure vengeresse où il porte la question sur le terrain national, et qu'il intitule « *Du patriotisme dans les Arts* ». Poussant le ton jusqu'à l'insolence, il reproche à Vitet de s'être fait l'écho d'une campagne de dénigrement venue de l'étranger. Les bons français sont ceux qui croient à l'utilité du Musée des arts appliqués, à sa parfaite homogénéité, à l'authenticité de ses richesses. Il en appelle du Napoléon III trompé par Nieuwerkerke, au Napoléon III éclairé par sa brochure (21).

De pareils procédés de discussion étaient plutôt faits pour mettre le ménage Cornu en fâcheuse posture. La filleule de Napoléon III fut plus habile : Elle joua sur la corde sentimentale et réussit à persuader à l'Empereur qu'il ne fallait pas laisser à l'Administration des Beaux-Arts seule le soin de faire la répartition des œuvres. Les hommes sont faillibles ! en matière d'art surtout ; et leur vanité froissée peut les entraîner à détruire sottement un trésor dont la découverte est venue troubler leur repos. Il faut multiplier les organes de contrôle et associer les compétences. Napoléon III, trop heureux d'avoir quelque peu calmé son irascible filleule, décida en effet que la répartition des pièces du musée supprimé serait faite par la Commission, sous le contrôle de l'*Académie des Beaux-Arts et de l'Académie des Inscriptions et Belles-*

(21) E. DESJARDINS : *Du patriotisme dans les arts, réponse à M. Vitet sur le musée Napoléon III*, P. Dentu, 1862, 80, 55 p.

Lettres. Par surcroît il nomma Cornu officier de la Légion d'honneur et Clément chevalier.

M^{me} Cornu a gagné la seconde « manche ».

Le résultat est même tellement encourageant qu'elle n'hésite pas à tenter de retourner complètement la situation. Elle lance une nouvelle vague d'assaut.

Ingres, le maître de son mari, envoie une lettre violente au président de l'Académie des Beaux-Arts pour protester contre la dispersion du musée Campana (22). Les journaux publient la lettre. L'autorité du vieux peintre est encore grande. On sait qu'il a connu Napoléon I^{er}. On respecte ses 82 ans, son titre de sénateur. Un archéologue ambitieux Ch.-Ernest Beulé, secrétaire de l'Académie des Inscriptions, qui rêve secrètement de faire donner la Direction des Beaux-Arts, excite tant qu'il peut ses collègues. Après Vilet, Nieuwerkerke riposte par une lettre très vive que publie l'*Opinion Nationale* du 26 octobre. Il dénonce la cabale Cornu, dont Ingres s'est fait l'instrument inconscient. Sur ce, Cornu, Clément et Saglio envoient un huissier à l'*Opinion Nationale* pour obliger ce journal à publier leur réponse, véritable historique de la question Campana. Nieuwerkerke enrage. Il retire de la galerie du Luxembourg tous les tableaux d'Ingres, et les place dans le salon le plus sombre, à la grande indignation du vieux peintre qui se plaint à l'empereur. Il destitue le conservateur du « Musée des Souverains », son cousin de Viel Castel, un familier de Mathilde, dont l'esprit caustique et les méchants commérages ont irrité sans doute le clan de la princesse (23).

(22) Henry LAPAUZE : *Ingres*, P. 1911, in-40, p. 542 sq. lettre du 8 septembre 1862.

(23) Sur ce renvoi cf. KUHN, ouv. cit. p. 222. Le renvoi fut obtenu à la suite d'un article que Viel-Castel fit paraître dans « la France », et où il attaquait une mesure administrative prise par Nieuwerkerke ; mais les deux hommes étaient déjà en froid. On s'en aperçoit en lisant les « MEMOIRES SUR LE REGNE DE NAPOLEON III », P. 1883-84, 6 vol., tissu de médisances.

De son côté M^{me} Cornu n'a pas brûlé ses dernières cartouches. Elle lance Delacroix dans la bataille. Ingres, soutenu par son grand adversaire Delacroix ! Cette femme fait vraiment des prodiges ! En novembre elle leur amène encore du renfort : le grand architecte Hittorff (24).

Devant cette formidable offensive le beau Nieuwerkerke est obligé de plier : La collection Campana conservera le nom de « Musée Napoléon III », et gardera au Louvre son intégrité théorique. Le surintendant espère encore, en se débarrassant du plus grand nombre des pièces, la réduire à des proportions ridicules. Sa « *commission du démembrement* » décide l'envoi en province de la majeure partie des tableaux et des antiques. Il n'a pu toutefois éliminer les partisans des Cornu : Ingres, Delacroix, Hittorff, Flandrin, Coyviet, Gatteaux et Le Bas font partie de la commission et avertissent leur amie. Nieuwerkerke demande à l'empereur de venir examiner le travail de répartition un samedi à 3 heures. Ce jour-là et à cette heure il est sûr que l'Académie des Beaux Arts tiendra séance. Napoléon III ne s'apercevra pas de la supercherie et ordonnera l'exécution du projet de dispersion. On escamotera ainsi, en fait, sa décision antérieure. Le Louvre jouit d'avance de la rage des académiciens mis en présence d'un fait accompli. Jamais la docte assemblée ne sera victime d'un plus parfait escamotage !

Le samedi suivant l'empereur se rend au Palais de l'Industrie. Un grand cercle se forme autour du surintendant et du souverain. Il y a là les membres de la commission, les employés du musée, les aides de camp et bon nombre de curieux. « Sire, dit solennellement Nieuwerkerke, Votre Majesté approuve-t-elle le travail de la com-

(24) Les lettres d'Ingres (8 sept.), de Delacroix (28 sept.) et de Hittorff (9 nov.) sont conservées à la Bibliothèque de l'Institut, dans le dossier Campana.

mission ? ». Mais aussitôt une voix s'élève. C'est celle de Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux Arts, qui, prévenu par M^{me} Cornu, a quitté à 3 h. 1/2 l'Institut et vient d'arriver, tout essoufflé.

Beulé s'avance. élève une protestation contre les procédés de la Commission, et rappelle que l'empereur a décidé de soumettre l'affaire en dernier ressort à l'Académie des Beaux Arts. « Mais l'Académie n'a aucune compétence en pareille matière ! » s'écrie Nieuwerkerke, tout rouge de colère. « Monsieur, répond Beulé, l'Académie est le premier de tous les juges en matière d'art : Moins que personne vous devriez le contester, vous qui avez l'honneur de lui appartenir ». L'empereur dissimulait mal un certain embarras. « Il est impossible en effet de ne pas consulter l'Académie, dit-il. M. de Nieuwerkerke, vous prendrez son avis » (25).

La rage au cœur, le surintendant est bien obligé quelques jours plus tard d'écrire une lettre à l'Académie des Beaux Arts pour solliciter son examen. Et cette docte compagnie repêche 39 statues antiques et 206 tableaux.

Petite revanche ! Et puis le temps apaise les passions ; et la III^e République mettra fin plus tard à l'autonomie du musée Campana et opérera une nouvelle répartition, plus arbitraire que celle de 1862 (26).

Pourtant il ne faut pas nier les résultats de cette guerre furieuse. Napoléon III n'avait pas fait une mauvaise affaire en achetant pour quelque 4 millions une collection dont les vendeurs espéraient d'abord en tirer 7, et qui, en dépit de la campagne de dénigrement qu'elle a subie, valait sans doute beaucoup plus. D'autre part, la Direction

(25) D'après le récit de Beulé dans une lettre à M^{me} Cornu, du 14 décembre 1862. (BIBL. INSTITUT - dossier Campana).

(26) M. BERNIER : « La collection Campana et les musées de province », Rev. arch., 1906.

des Beaux Arts, qui dormait depuis longtemps sur un mol oreiller, violemment secouée par la redoutable guerrière qu'était M^{me} Cornu, s'est enfin réveillée. Elle a hâté la rédaction de son catalogue et introduit au musée du Louvre d'appréciables améliorations matérielles.

Le Musée Campana n'a-t-il été qu'une machine de guerre contre l'administration du Louvre ? Je n'en suis pas très sûr.

Il est possible qu'il ait eu une certaine part dans la renaissance de la *céramique* française et particulièrement de la faïence architecturale.

Les travaux ne manquent pas en France sur l'histoire de la céramique ancienne. Quant à la céramique moderne, elle est parfaitement connue. Mais le passage de l'une à l'autre est fort obscur. Vers 1856, Théodore Dek, qui avait étudié de très près les œuvres persanes, renouvela l'art de la faïence fine. Avisseau essaya de retrouver les procédés de Bernard Palissy. Ziegler prit au contraire ses modèles en Allemagne, et essaya, sans grand succès, de répandre en France ses poteries brunes, à reliefs, simplement vernies au sel (27). Essais intéressants, mais isolés.

A partir de 1862, il y a des progrès considérables accomplis dans l'art de la faïence stannifère. Déjà, vers 1860, le prince Adalbert de Beaumont, de retour d'un voyage en Orient, avait établi en France une fabrique importante de faïences d'art ; mais on lui reprochait de ne faire que des pastiches d'art persan. Bien différents sont les faïenciers qui, de 1862 à 1865, installent leurs ateliers à Paris, à Blois ou à Nevers. Ceux-ci s'inspirent de la Renaissance, tout en sauvegardant leur originalité. Citons à Paris : Longuet, Laurain, Genlis et Rhudart, Soupireau et Fournier Jean, etc. ; à Blois, Ulysse ; à Nevers, Bouveault. On a

(27) Cf. Marcel VALOTAIRE : « *La céramique française moderne* », Paris et Bruxelles, 1930, 80, 50 p. et XXXII pl.

parlé de l'influence d'un italien émigré en France, Joseph Devers, et d'une influence italienne ramenée de Rome par Bouveault vers 1860 ; mais je croirais surtout à l'influence de la magnifique collection de majoliques exposée en 1862 au Musée Campana (28).

En ce qui concerne la faïence architecturale, l'évolution se fait plus nettement encore sous l'influence des amis de M^{me} Cornu. En architecture Hittorff était un partisan très ardent de la polychromie. Mais, au milieu du siècle, beaucoup de problèmes techniques restaient à résoudre. Le miroitement de l'émail, la forme irrégulière des carreaux, l'interruption des lignes occasionnée par les raccordements empêchaient la céramique de concurrencer sérieusement la fresque. Vers 1825 Mortelègue avait essayé de remédier à quelques-uns de ces inconvénients en donnant à ses carreaux une forme appropriée, comme pour les vitraux, mais il avait dû y renoncer et il s'était mis à préconiser la peinture sur lave. Vers 1852, les frères Balze firent quelques belles peintures sur lave de Volvic. D'autres eurent l'idée d'appliquer sur la lave des couleurs au feu de moufle. C'est le procédé qui fut employé par Devers pour exécuter les peintures de Seb. Cornu qui décorent la facade de l'église de Saint Leu. On s'aperçut plus tard qu'elles se détérioraient rapidement. Seule la mosaïque peut vivre aussi longtemps que le monument qu'elle décore. Mais la mosaïque ne peut être que la reproduction grossière d'un tableau ; c'est surtout une œuvre de patience manuelle. D'autre part elle est très onéreuse.

Les artistes étaient donc à la recherche d'un procédé qui donnerait à leurs œuvres la durée de la mosaïque, tout en étant moins coûteux, et qui permettrait au peintre de

(28) Cf. Camille LEYMARIE : « *La renaissance de la faïence architecturale en France au XIX^e siècle* ». (Réunion des sociétés des Beaux-Arts, t. XXVI, 1902, p. 88-111.

faire une œuvre souple et originale, qu'il exécuterait lui-même, sans avoir recours à des ouvriers pour la reproduire matériellement. Est-ce une simple coïncidence ? C'est aussitôt après l'exposition, au Palais de l'Industrie, des faïences, des grès, des émaux de toutes sortes que renfermait le Musée Campana, que les artistes trouvèrent les procédés nouveaux qu'ils cherchaient depuis longtemps.

En 1862, Michel Bouquet fit d'intéressants essais de peinture sur émail cru. Mais c'est surtout Paul Balze, neveu par alliance de M^{me} Cornu, qui trouva le moyen de résoudre cet important problème artistique et technique.

Paul Balze eut l'idée de peindre, avec des couleurs spéciales sur la plus vulgaire des matières premières, les briques de Pouchon, petits carreaux de faïence qui servent de revêtement aux fourneaux de cuisine : Toutes ces plaques égales sont numérotées et assemblées pour former le champ du tableau, et juxtaposées sur le chevalet. Le dessin se fait sur cette surface, qui n'a encore que le vernis du potier. L'artiste exécute ensuite la peinture, et il met son œuvre au four. Il la remet encore une fois sur le chevalet, pour effectuer les retouches. Enfin il le fait placer sur le mur. Il obtint ainsi de belles peintures lavables et inaltérables. Balze faisait en trois mois ce que les mosaïstes auraient mis trois ans à faire, et il réalisait de véritables tableaux aussi délicats et plus durables que des fresques (29).

Il exécuta par ce procédé, avec 500 carreaux de faïence, la copie d'une fresque de Raphaël. M^{me} Cornu la fit acheter par l'empereur et elle fut placée dans la cour de l'école des Beaux Arts de Paris. Une pièce plus grande encore, « La Madone adorée par les Anges », fut exécutée

(29) Il n'existe pas, à ma connaissance de travail récent sur Paul Balze. Il faut donc se borner à recourir à un vieil article d'Amédée PICHOT : « Paul Balze et la peinture d'émail », « Revue Britannique », t. III, 1863.

par lui, avec 11.000 carreaux pour la façade de N.-D. de Puyseau. Son vieux maître Ingres fut enthousiasmé par cette réussite. Les frères Balze, qui voyaient grand, comme leur amie Hortense Cornu, projetaient de faire de Paris le centre mondial de la peinture émaillée, et de supplanter complètement les mosaïstes de Venise et de Rome. Mais la guerre de 1870 les empêcha de réaliser ce beau rêve.

Je me garderai bien de conclure. Pour résoudre complètement le problème de l'origine de la renaissance de l'émaillerie en France il faudrait qu'un spécialiste en fit l'étude approfondie. Je ne m'attribue aucune compétence en la matière. Mais j'ai voulu signaler aux chercheurs de curieuses coïncidences qui feraient penser que le projet de M^{me} Cornu tendant à renouveler l'art français et les techniques des industries d'art par la création d'un musée-école n'était peut-être pas une chimère.

B. La protection des savants

Napoléon III n'entendait rien à la littérature. Il ne lisait que des livres d'archéologie ou des ouvrages techniques. A Ham il avouait qu'il ne connaissait d'autre livre intéressant, capable de former le cœur et l'esprit, que « *Picciola* », un fade roman de Saintine, histoire naïve d'une fleur et d'un prisonnier (1). Il s'en remettait donc d'ordinaire à M^{me} Cornu chaque fois qu'il avait besoin d'être renseigné sur les écrivains de son temps, soit pour les recevoir à Compiègne, soit pour les complimenter au cours de cérémonies officielles, soit pour discuter les propositions de ses ministres sur les distributions d'encouragements. Il lui écrivait le 30 juin 1863 : « ...Je vous prie de m'envoyer les noms des écrivains de mérite, avec une notice sur leurs écrits et leurs antécédents » (2).

Les écrivains savent l'influence de l'amie d'enfance de l'Empereur et ils fréquentent en foule le salon qu'elle leur ouvre quelquefois, bien qu'elle ne soit point riche, dans sa modeste maison, au 22 de la rue Rousselet. Rien de comparable par l'éclat des réceptions avec le salon de la princesse Mathilde. La cousine de l'Empereur a peut-être moins d'esprit et de savoir que son ancienne amie Hortense ; mais elle a pour elle le rang, la richesse et la beauté. On sait que la pauvre M^{me} Cornu était fort laide. « Il n'y avait plus de séduisant en elle, dit Emile Ollivier, que sa conversation animée, nourrie de savoir. Elle était bossue, avec des yeux hors de la tête, la voix aigre, la langue enfiellée, en tout semblable à une des sorcières de Macbeth » (3).

(1) I, 64, et II, 47.

(2) II, 141.

(3) Emile OLLIVIER : « *L'Empire libéral* », t. V, p. 69.

Mathilde se pique aussi le libéralisme et attire chez elle beaucoup d'esprits forts. Certains, comme Renan, fréquentent à la fois les deux salons. Mais celui d'Hortense est plus « rouge » au point de vue politique. Je crois pouvoir affirmer aussi qu'il a exercé une influence beaucoup plus grande sur la vie intellectuelle de l'époque. La cousine de l'empereur ne recevait que les talents consacrés. Jamais elle n'a découvert un artiste ignoré ou un génie en formation. L'ambition d'être considérée aux yeux de la postérité comme la bonne fée du Second Empire, jointe à une pointe de « snobisme », explique la générosité et les théâtrales flatteries de la princesse à l'égard des grands maîtres de la pensée française. D'autres, Hortense Cornu en particulier, faisaient les découvertes, et Mathilde, quelques années après, s'en emparait... Et son charme continue d'hypnotiser les historiens qui lui attribuent encore une importance considérable.

Sur les relations de M^{me} Cornu avant l'Empire nous n'avons guère d'informations. Nous savons seulement qu'elle fréquentait beaucoup Gustave Planche, de la *Revue des Deux Mondes*. Planche, critique d'art et critique littéraire, renommé pour son esprit mordant autant que pour sa sincérité et sa droiture, était un champion du classicisme. Les frères Goncourt ont écrit dans leurs mémoires que M^{me} Cornu confiait jadis à Planche les manuscrits du prisonnier de Ham, et qu'il les remaniait avec beaucoup de détail et de soin. Lorsque le prince devint Président de la République, il lui aurait proposé, en signe de reconnaissance, la direction des Beaux-Arts ; mais Planche aurait refusé, préférant une vie indépendante (4). Il resta en bons termes avec M^{me} Cornu, mais il ne sollicita pas les honneurs officiels. Il mourut d'ailleurs en

(4) E. et J. de GONCOURT : « *Journal* », édition de l'Ac. Goncourt, P. Flammarion et Fasquelle, t. I, p. 163.

1857, avant la réconciliation officielle entre l'empereur et sa filleule.

Sous l'empire (et bien avant la fameuse réconciliation) la modeste maison de M^{me} Cornu est fréquentée par des hôtes de premier ordre. On y voit des romanciers et des poètes : George Sand (5), Ponson du Terrail, Alexandre Dumas père, Maxime du Camp, Flaubert et Bouihet quand ils consentent à quitter leur Normandie (6), Théophile Gautier, et peut-être Leconte de Lisle. Scribe est très empressé, surtout lorsqu'il veut caser son gendre, Paul Biollay, comme conseiller-référendaire à la cour des comptes, faveur que M^{me} Cornu saura lui obtenir (7). On y voit des journalistes et des critiques : Auguste Vitu ; le bibliothécaire de l'Ecole des Beaux Arts, Ernest Vinet (8) ; Char-ton, ancien fondateur du *Magasin pittoresque*, puis de l'*Illustration*, et, à partir de 1860, directeur de la grande revue de voyage *Le Tour du Monde* ; Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, animateur de premier ordre. Un juriste : Boissonnade, le futur rédacteur des codes du Japon,, qui doit à M^{me} Cornu le poste qu'il occupe à la Faculté de Droit de Paris (9). Le docteur Lorain, de la Faculté de Médecine de Paris, le premier qui ait appliqué la méthode graphique à l'étude des phénomènes morbides, lance de cruelles boutades à l'adresse des « rati-chons » et de leurs complices. Jules Favre y péroré, en caressant ses favoris. Renan et Duruy, la mort dans l'âme, échangent des politesses : Renan, après sa révocation, estime que Duruy n'est qu'un historien déclamatoire et

(5) Les lettres de G. Sand à M^{me} Cornu (1867-1868) ont été vendues en 1904. Leur résumé m'a été communiqué par la maison Charavay.

(6) G. FLAUBERT : *Lettres à sa nièce Caroline*, P. Charpentier, 1922, 80, p. 20, P. mai 1862 : « Je dîne demain chez M^{me} Cornu... ».

(7) Coll. vendue par Charavay en 1904, s. d.

(8) Correspondance d'E. Vinet, BIBL. NLE, Ms Fr, N. A., N° 12256. 3 lettres de M^{me} Cornu.

(9) 2 Lettres s. d. COLL. BERARD. id. lettres de Lorain, de Jules Favre et du prince Napoléon.

sans critique, un bon auteur de manuels incapable d'élever sa pensée, un fonctionnaire zélé, mais hypocrite, un libre-penseur asservi aux prêtres ; Duruy ne peut pardonner à Renan de lui avoir procuré la plus grosse difficulté de sa carrière de ministre, lorsque l'auteur de la « Vie de Jésus », chargé d'enseigner l'hébreu au collège de France, a cru devoir faire de sa chaire une tribune anti-chrétienne ; il ne comprend pas l'admiration de M^{me} Cornu pour le « *grand charmeur de ce temps* », qui n'a fait que « *transformer la lourde érudition de Strauss en une charmante pastorale* » (10).

Le prince Napoléon vient quelquefois confier à sa vieille amie Hortense la piètre opinion qu'il a de son impérial cousin et de sa jésuitique épouse. Hortense modère ses colères et ses impatiences : Un jour les prêtres seront vaincus et l'intelligence ne sera plus proscrite. En attendant pas de querelles stériles ! La France d'abord !

Au lieu de récriminer Hortense Cornu contribue à mettre chaque homme de valeur à la place où il doit être. Elle signale à l'Empereur le jeune savant Berthelot (11). Elle lui fait donner la croix de la Légion d'honneur, puis une chaire au collège de France (12). Elle n'a aucune compétence en chimie, mais elle aime le positivisme de Berthelot, assez différent des formules d'Auguste Comte, sa métaphysique fondée sur la Science expérimentale qui se crée et se transforme chaque jour.

Beaucoup de penseurs en difficulté avec l'Eglise doivent à M^{me} Cornu de n'avoir pas été complètement écartés des fonctions conférées par l'autorité impériale. Elle suggéra un jour d'introduire Littré à la commission de la Biblio-

(10) DURUY : « *Notes et souvenirs* », I, 372.

(11) Lettre en ma possession.

(12) La lettre où Berthelot demande à M^{me} Cornu de lui faire créer une chaire de chimie organique (22 nov. 1863) a été vendue en 1904. Analyse communiquée par Charavay.

thèque impériale ; Napoléon III accepta, dit-on ; mais l'austère savant refusa (13). Lorsque l'Empereur eut besoin pour ses travaux sur Jules César d'un collaborateur permanent, elle lui persuada de prendre Albert Maury, membre de l'Académie des Inscriptions et secrétaire de la Commission de la Carte des Gaules. C'était un savant de premier ordre, qui avait aussi l'avantage, aux yeux de sa protectrice, d'être un républicain éprouvé. Maury finit par se prendre d'une certaine sympathie personnelle pour Napoléon III, mais il conserva beaucoup de défiance, et son caractère intransigeant ne lui permit pas d'avoir auprès de l'Empereur, qui l'avait nommé bibliothécaire des Tuileries, l'influence qu'il ne tenait qu'à lui d'acquiescer (14). Nous saurons peut-être beaucoup de choses sur M^{me} Cornu et ses amis quand les « *Souvenirs d'un homme de Lettres* », déposés à l'Institut avec les autres papiers de Maury, pourront être communiqués au public (15).

Taine avait essayé en vain de se faire nommer professeur à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole des Beaux-Arts, quand Renan, qu'il eut l'occasion de connaître assez intimement au début de 1863, se chargea de le faire agréer comme examinateur à l'Ecole de Saint-Cyr. Le ministre de la guerre, le maréchal Randon, n'était pas sans méfiance, mais M^{me} Cornu en parla personnellement à l'Empereur. C'est à elle que Taine doit sa nomination (bien qu'il n'y fasse pas la moindre allusion dans ses mémoires) et non à la princesse Mathilde, à qui Sainte Beuve l'avait présenté et dont il fréquentait le salon (16). L'année suivante, grâce à Duruy, il fut nommé professeur d'his-

(13) E. OLLIVIER, ouv. cité, V, p. 71.

(14) Ibid.

(15) BIBL. de l'INSTITUT, Ms No 2647-2656, 7 vol.

(16) Je tiens le renseignement de M^{me} Noémie Renan. Sur les déboires de Taine, on peut consulter : H. TAINÉ, « *Sa vie et sa correspondance* », P. Hachette, 1904, 80, t. II, p. 193, 266, 268 sq.

toire à l'école des Beaux-Arts. Cette nomination fit scandale. Mgneur Dupanloup, dans son « Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille », avait déjà signalé avec véhémence les doctrines pernicieuses des Littré, des Maury, des Renan et des Taine. Un an après, le maréchal Randon, cédant à la pression cléricale, fit révoquer le professeur. Taine fut cependant maintenu à son poste par ordre de l'Empereur lui-même (17) ; et il n'est difficile de ne pas voir dans cette intervention extraordinaire la conséquence d'une nouvelle démarche de M^{me} Cornu.

Mais ce sont surtout les archéologues et les philologues qui trouvent chez elle un foyer où ils aiment venir discuter, exposer leurs projets, solliciter l'indispensable appui des pouvoirs publics. Dübner, Miller et Bréal veulent une réforme des études grecques. Baudouin veut créer en France l'enseignement technique. Sur les conseils de M^{me} Cornu, Duruy l'envoie en Belgique, en Suisse et en Allemagne pour étudier les méthodes appliquées dans les écoles professionnelles de ces pays. A son retour on le nomme inspecteur général de l'enseignement primaire. Il rêve aussi d'enlever aux jésuites le monopole de l'enseignement français dans les pays d'Orient ; et il réussit, en 1866, à se faire envoyer en mission à Constantinople où il fonde des écoles spéciales sous le patronage direct du gouvernement français.

M^{me} Cornu ne manque pas une séance de l'Académie des Inscriptions, et c'est là qu'elle fait la connaissance des meilleurs érudits du temps. Elle écoute avec soin leurs exposés, dont elle rédige un compte rendu pour une revue allemande. Après la séance elle leur parle et recueille leurs vœux (18).

(17) « *Mémoires* » du maréchal RANDON, t. II, p. 87 (lettre de Napoléon III à Randon, 20 mai 1865) et Taine, ouv. cité, II, p. 277.

(18) E. DESJARDINS : « *Léon Renier* » (*Mélanges Renier*) P. 1887 : p. XIV.

Lorsqu'il s'agit à proprement parler d'archéologie, on sait que l'intervention de la filleule de l'Empereur a bien des chances de porter des fruits, car Napoléon III est un amoureux passionné des vieilles pierres. Mais il s'intéresse surtout à celles qui lui permettent de reconstituer la vie et l'œuvre de son « prédécesseur » Jules César. Il n'est pas inutile de déployer une certaine éloquence quand on veut tirer de lui une subvention pour des fouilles lointaines. S'il s'agit d'envoyer *Léon Renier* à Rome, c'est l'enfance de l'art. La réputation de Renier était faite avant l'empire. Issu d'une famille modeste, ancien correcteur d'imprimerie, ancien clerc d'avoué, ancien surveillant de collège, Renier avait été révélé par Ph. Le Bas, qui l'avait choisi comme collaborateur pour la rédaction de son dictionnaire encyclopédique de la France. Avec Dübner il avait fondé la première « Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes ». Il avait traduit et commenté la partie de la géographie de Ptolémée qui concerne la Gaule. Ce travail le désignait d'avance pour collaborer avec le chef d'Etat qui allait oser entreprendre une « Vie de César ». En 1850, Renier avait été chargé de relever les textes épigraphiques de l'Afrique du Nord. M^{me} Cornu semble l'avoir connu à l'Institut, où il fut admis en 1856. Quelques années plus tard, elle obtenait pour lui une mission à Rome. L'Empereur fait dire au savant qu'il « lui rendra grand service en faisant copier tout ce qui peut indiquer la formation des troupes, la construction des trirèmes, etc... ». Renier répond en envoyant un matériel abondant (19). A son retour on lui donne la fonction de bibliothécaire de l'Université, rendue vacante par la mort de Le Bas, et, l'année suivante M^{me} Cornu fait créer pour lui une chaire d'épigraphie et d'antiquités romaines au Collège de France.

(19) II, 128, 129, 130, 131.

Ernest Desjardins peut être considéré comme un élève de Renier. Modeste professeur de province, il s'acquitta en 1852 d'une mission en Italie qui lui permit d'étudier Parme et les ruines de Veleia. Ce fut surtout dans la géographie historique qu'il voulut se spécialiser. Ses deux thèses, parues en 1855, « *Essai sur la topographie du Latium* », et « *de tabulis alimentariis* », lui firent une belle réputation. M^{me} Cornu le prit sous sa protection, et, de 1856 à 1871, il ne reçut pas moins de 10 missions archéologiques, en Italie, en Egypte, en Provence, en Valachie et en Dobrogea, à Vienne et à Pesth. Il publia la « géographie de la Gaule romaine », et, lorsque Napoléon III, sur les conseils de sa filleule, fit l'acquisition des précieux papiers du grand érudit Borghesi, c'est lui qui fut chargé de conclure le marché et de publier ces papiers, en les enrichissant par les observations des savants français, italiens, et allemands à qui des épreuves de la publication furent envoyées (20). En 1861, il fut nommé professeur à l'école normale supérieure. C'était un conférencier spirituel et clair. « Il n'y a guère aujourd'hui en France un seul archéologue de 30 à 40 ans, écrivait Salomon Reinach en 1888, qui n'ait été l'élève de Desjardins et qui ne lui doive soit le sentiment de sa vocation, soit les éléments de ses premiers travaux personnels ».

M^{me} Cornu proposa de même à l'Empereur la collaboration de l'épigraphiste *Michelant* (21) et celle du jeune archéologue Heuzey. Léon Heuzey, ancien normalien, ancien membre de l'Ecole d'Athènes, fut recommandé par elle pour réunir en Orient, en compagnie de l'architecte Dauterive, des matériaux pour l'histoire des campagnes de César. Il explora la Thessalie, étudia le champ de bataille

(20) Salomon REINACH : « *Antoine-Émile-Ernest DESJARDINS* », Berlin, 1888, 80, p. 3-7 et II, 132.

(21) II, 129.

de Pharsale, et commença ses grandes études d'archéologie figurée (22).

M^{me} Cornu servit aussi d'intermédiaire entre l'illustre égyptologue Mariette et l'Empereur, soit qu'il s'agit des relations diplomatiques avec le sultan d'Egypte, soit de ses importantes découvertes (23). Par malheur je n'ai trouvé aucune trace de leur correspondance dans les papiers de Mariette conservés à la Bibliothèque Nationale, et je ne puis rien préciser sur leurs rapports.

Ernest Renan fut son protégé le plus illustre, et, il faut le dire, le plus reconnaissant (24).

Nous ne savons pas dans quelle circonstance elle fit la connaissance du jeune savant. La première lettre qu'elle lui adressa est datée du 7 décembre 1856. Les idées philosophiques de l'ancien élève du séminaire de Saint Sulpice, ses connaissances philologiques puisées aux meilleures sources allemandes étaient faites pour plaire à la germaniste antichrétienne. Un jour, à l'Institut, elle lui entendit lire un mémoire où incidemment il exprimait le vœu de voir explorer scientifiquement la côte syrienne, si riche probablement en monuments de la plus haute antiquité. M^{me} Cornu n'oubliait rien.

L'expédition de Syrie en 1860 lui parut l'occasion rêvée pour exécuter le vœu du spécialiste des langues et des antiquités sémitiques. Elle demanda aussitôt à Napoléon III de confier une mission à son protégé. L'Empereur accepta en principe ; mais les ministres présentèrent des objections : Les crédits, disaient-ils manquaient pour subven-

(22) Discours nécrologique de Paul Monceaux, lu dans la séance de l'Académie des Inscr. le 17 fév. 1922.

(23) II, 136.

(24) Les lettres de Renan à M^{me} Cornu, vendues autrefois à Louis Barthou, ne figurent pas aux catalogues des ventes Barthou et je n'ai pu les retrouver. Les lettres de M^{me} Cornu à Renan sont conservées par M^{me} Noémie Renan. Sur la mission de Phénicie, lire : André LE BRETON : « *Lettres de Renan au Dr Gaillardot* », « R. des Deux Mondes », 1 et 15 juin 1927, 15 juillet 1927.

tionner cette expédition scientifique. M^{me} Cornu dut insister encore une fois auprès de l'Empereur pour que l'argent fût pris sur la liste civile. Enfin le 7 juillet, elle reçut une réponse favorable : « *Priez M. Renan d'aller chez le Ministre des Affaires Etrangères pour s'entendre avec lui sur son voyage. La Syrie se trouve dans le plus pitoyable état. Je lui envoie néanmoins 5.000 francs pour ses préparatifs...* » (25).

Renan partit. L'armée fut mise à sa disposition pour les fouilles, qui s'effectuèrent avec rapidité, sinon avec bonheur. La marine mit beaucoup plus de mauvaise volonté quand il fallut embarquer les objets découverts. M^{me} Cornu, qui s'intéressait à tous les détails, multiplia les démarches. Au ministère de la marine elle réussit à décider l'amiral de la Roncière à mettre une frégate, « *la Moselle* », à la disposition de son protégé. Elle fit intervenir Thélin pour obtenir un renouvellement de délégation pour l'architecte qui avait été adjoint à la mission.

A son retour Renan fut invité à Compiègne et l'Empereur le félicita vivement du succès de ses recherches.

M^{me} Cornu ne se contenta pas des honneurs officiels qui furent accordés à son protégé. Pendant deux ans elle harcela l'Empereur pour qu'il le fit nommer au Collège de France. L'affaire était déjà amorcée au moment de la Mission de Phénicie. « *La nomination de M. Renan au moment où il part me semble bien difficile, lui écrivait à ce moment-là l'Empereur. Je n'en ai pas encore parlé au ministre* » (26). Ce fut bien plus difficile encore quand on connut un peu mieux les idées religieuses du savant. Il déclara bien haut qu'il n'accepterait pas d'autre chaire que celle d'hébreu, et, Napoléon III lui ayant offert de le nommer de sa seule autorité, il déclara refuser cette

(25) II, 137.

(26) Ibid.

solution illégale (27). Il obtint enfin ce qu'il désirait ; mais on sait que, la leçon d'ouverture ayant été tumultueuse, le cours fut suspendu aussitôt.

M^{me} Cornu, en dépit de la pression qu'elle exerça sur Duruy et sur l'Empereur, ne réussit pas à empêcher la révocation de Renan ; mais elle continua de le protéger de toutes manières, ainsi que son ami et collaborateur le docteur Gaillardot (28).

Les lettres de Renan à ce dernier, récemment publiées, prouvent l'importance qu'il attribuait à la protection de la filleule de l'Empereur : 27 août 1866. « J'ai écrit à M^{me} Cornu : Elle est, je crois maintenant en Allemagne ou en Suisse. Hélas; cette pauvre dame ne pourra plus nous rendre beaucoup de services. Sa santé est atteinte de la façon la plus grave. Je crains beaucoup que nous ne la conservions pas longtemps ; c'est là pour moi un vif chagrin » (30). Il ajoute qu'il a déjà posé des jalons pour remplacer cette protection par celle de la princesse Julie. Ce n'est pas dureté de cœur, car il restera l'ami fidèle, dévoué et reconnaissant de la vieille dame ; cette précaution montre seulement qu'un archéologue sous le second empire ne pouvait jamais se passer de « marraine » (31).

(27) Renan à Gaillardot, ouv. cité, p. 878, 879.

(28) Ibid, p. 880, 889, 895. Elle demande à l'Empereur de réunir les deux places de médecin sanitaire du Caire et d'Alexandrie et de les confier au Dr Gaillardot.

(30) 27 août 1866, ibid, p. 899.

(31) Ibid, p. 337, 381, (c'est elle qui leur a procuré Thobois), 383 (lettre sur la mort de M^{me} Cornu où l'on trouve presque les mêmes phrases que dans son article).

C. La Fondation de l'Ecole des Hautes Etudes

L'enseignement supérieur en France pendant le second empire était dans une détresse qu'on imagine mal aujourd'hui (1). Duruy ayant ordonné en 1865 de faire une enquête sur les besoins de nos facultés, les renseignements qui lui arrivèrent lui démontrèrent que la situation était plus grave encore qu'il ne se l'imaginait, car le ministre, ancien inspecteur général de l'enseignement secondaire, connaissait mieux la situation des lycées et collèges que celle de nos universités. Les physiciens n'avaient pas de laboratoires à proprement parler. Ils travaillaient seuls, sans préparateurs, sans garçons de laboratoires, dans des greniers ou dans des caves, avec des moyens de fortune. Il leur était impossible d'organiser des travaux pratiques à l'usage des étudiants. Les naturalistes n'avaient que des collections pauvres, vieilles, dépareillées ; ils faisaient des cours sans échantillons et sans planches. Les professeurs de littérature ou d'histoire manquaient de livres. Pas une faculté de province n'avait de bibliothèque. La Sorbonne en avait une ; mais dans quel état ! En 1867 elle jouissait d'un crédit de 1000 frs pour l'achat de livres ; elle ne recevait que 20 périodiques français et pas un seul des périodiques étrangers. Maîtres et élèves ignoraient généralement les progrès scientifiques accomplis hors de nos frontières.

L'enseignement ne pouvait être que rudimentaire, car le nombre des chaires était extrêmement réduit. La faculté des Lettres de Paris n'en avait que onze. M. Mézières était « professeur de littérature étrangère » ; on se demande ce

(1) Louis LIARD : *Université et facultés*. P. Colin, s. d., in-16. Louis HALHEN, « *L'histoire en France depuis 100 ans* », P. Colin, 1914, 80, donne aussi un bon résumé de la question, avec une bibliographie.

qu'il pouvait bien enseigner ! Il n'existait pas en France de chaire pour l'histoire et la littérature du Moyen-âge. Dans les facultés de province un seul professeur enseignait « l'histoire » ; il se bornait à faire des cours généraux sur les grandes lignes de l'évolution des Etats, suite de phrases à effet, destinées à charmer le grand public épris d'éloquence, car les facultés n'avaient pas d'étudiants. Les futurs professeurs de lycée étaient à peu près tous formés par l'Ecole Normale, et l'enseignement de la Sorbonne ou des Facultés de province n'était suivi que par quelques répétiteurs ou surveillants d'internat désireux de conquérir un grade de licencié pour se faire nommer professeurs de collèges. Maîtres et élèves ne pensaient qu'aux examens. L'étude désintéressée, le travail de première main, n'étaient ni enseignés ni encouragés. Une Faculté n'était en somme, suivant l'expression de M. Louis Havet, « qu'un lycée supérieur pour grandes personnes ».

Il est vrai que le Collège de France et le Muséum avaient pour mission de s'occuper des sciences en formation. Mais dans ces établissements aussi les chaires étaient peu nombreuses. Les professeurs perdaient leur temps à faire des cours publics où ils cherchaient à attirer la société élégante ; ils ne formaient pas d'étudiants, et d'ailleurs ce n'était pas leur rôle.

Quelle différence avec les universités allemandes où les chaires étaient nombreuses et spécialisées, où professeurs et étudiants vivaient en relations continuelles, discutant, collaborant dans les « séminaires », où la science du maître et surtout sa direction et ses conseils, faisaient naître des travaux solides, capables de rénover ou de perfectionner les sciences expérimentales ou historiques ! Rompus à la pratique des sciences auxiliaires, les jeunes savants allemands avaient créé la philologie, rénové l'histoire ancienne, fondé sur la recherche et la critique sérieuse des textes l'histoire du Moyen-âge, multiplié les

éditions des textes littéraires anciens et modernes en les accompagnant de critiques et de solides commentaires.

On fut long en France à s'apercevoir de la supériorité de nos voisins. M^{me} Cornu, qui faisait de fréquents voyages en Allemagne, et qui y fréquentait les érudits, s'indignait de la médiocrité des études dans notre pays et la signalait à Duruy et à l'Empereur. Würtz, envoyé en mission aux universités d'Outre-Rhin, écrivait un rapport où il dévoilait les résultats éclatants obtenus par les méthodes des maîtres allemands et l'abondant matériel dont ils disposaient. Renan, très au courant des travaux philosophiques et philologiques issus des écoles germaniques, lançait un vibrant signal d'alarme dans ses « Questions contemporaines ». Gaston Boissier, dans la « Revue des Deux Mondes », faisait une campagne dans le même sens.

La « Revue du Nord » à laquelle M^{me} Cornu avait collaboré, puis la « Revue Germanique » avaient entrepris de mettre les français au courant du mouvement intellectuel en Allemagne. La terrible « Revue critique » fit pendant quelques années la guerre aux historiens ignorants, sans méthode, sans critique, qui foisonnaient dans notre pays, et leur recommandait de limiter leurs ambitions, d'étudier des sujets restreints, mais de faire du nouveau.

La faiblesse de nos historiens et de nos philologues, surtout, était si bien reconnue que l'on attirait le plus possible de savants étrangers chez nous. Quand l'éditeur Firmin Didot voulut préparer la publication du « Thesaurus » d'Henri Estienne, il appela le philologue allemand Dübner. Dübner s'était déjà fait connaître Outre-Rhin par des éditions savantes de Justin et de Perse. En France il travailla à la « Bibliothèque des auteurs grecs », où il publia les *Moralia* et les fragments de Plutarque, les œuvres d'Arrien, de Maxime de Tyr, d'Himerius, les fragments de quelques épiques, le *Christus patiens* et d'autres drames chrétiens, les Scolies d'Aristophane et de Théo-

crite. Il édita ensuite Saint Chrysostome, St Augustin, etc. et ajouta à cette œuvre scientifique de nombreuses éditions de classiques à l'usage de la jeunesse. Avec l'aide de sa grande amie, M^{me} Cornu, il lutta pour la réforme des études grecques (2). Guillaume Depping fut chargé à la Bibliothèque Impériale de l'achat de livres étrangers. L'érudit J. Hunziker, de la Suisse allemande, vint faire carrière en France. M^{me} Cornu fit connaître à l'Empereur un autre Suisse, l'excellent romaniste Charles Morel (2 *bis*). L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres se peupla de savants allemands, admis comme membres titulaires, c'est-à-dire comme Français ; ce furent les philologues J. Mohl, de Stuttgart ; S. Munk, de Glogau ; J. Derenburg, de Mayence ; J. Oppert, de Hambourg ; H. Weil, de Francfort. Et Block, de Berlin, entra à l'Académie des sciences morales. C'était reconnaître que nos académies étaient dans la situation de celle de Berlin à l'époque de Frédéric II, lorsque notre pays, alors à la tête de la civilisation, était capable de fournir des écrivains et des savants aux jeunes académies d'une Europe renouvelée. Lorsqu'on arriva à la 17^e année du second empire, pour l'honneur de la France, il était temps de réagir

« Vous prêchez une convertie, écrivait M^{me} Cornu à Miller, au sujet de notre infériorité d'enseignement. J'en ai écrit à M. Beaulé d'Allemagne où notre décadence se montre par la comparaison au grand jour. Si jamais j'y peux quelque chose, je m'y emploierai de toute mon âme. (3) »

Si la France n'entra pas plus tôt dans la voie où voulaient la lancer les Berthelot, les Renan, les Boissier et

(2) BIBL. NATIONALE, N. A., Fr, N^o 6141, f. 212 ; lettre de M^{me} Cornu à Dübner, St-Gervais les Bains, 3 août 1863.

(2 *bis*) II, 141.

(3) Ibid. f. 214 ; lettre de M^{me} Cornu à Miller, conservé dans la corr. de Fred Dübner, s. d.

leur protectrice M^{me} Cornu, la cause n'en fut pas seulement à la médiocrité du budget de l'Instruction publique et à l'inertie des pouvoirs publics. Une réforme de l'enseignement supérieur se heurtait au mauvais vouloir de l'Université, dont les maîtres pour la plupart s'accommodaient fort bien de la quiétude, agrémentée d'honneurs appréciables, dont ils avaient joui jusque là. M^{me} Cornu s'indignait de cette torpeur, et elle entra en guerre avec les Universités comme elle était entrée en guerre en 1861 contre le Musée du Louvre, Nieuwerkerke et les mandarins des Beaux-Arts.

M^{me} Cornu suggéra à Duruy de créer une école nouvelle, sans programmes, sans conditions d'admission, sans examens, où les professeurs ne seraient que des directeurs d'études, chargés de former des spécialistes pour toutes les branches de la science et de l'érudition littéraire. L'école serait créée en marge des universités, à qui elle emprunterait éventuellement des maîtres, dont elle attirerait les étudiants désireux de consacrer leurs moments de liberté à des études désintéressées, mais elle n'aurait aucun lien avec elles, autre que le lien moral qui pourrait s'établir par une sympathie naturelle.

L'idée était assez hardie, et beaucoup de bons esprits la trouvèrent chimérique. Renan lui-même n'y était guère favorable (4). Il disait à M^{me} Cornu que cette école existait déjà ; c'était le Collège de France. Mais elle répliquait que ce vénérable établissement, comme allourdi par trois siècles de gloire, s'avérait incapable de renouveler la forme de son enseignement. Maury lui-aussi voyait d'un mauvais œil la fondation nouvelle, et il fallut les vives instances de sa protectrice pour qu'il acceptât de diriger le nouvel établissement et d'y enseigner, théoriquement du moins, l'histoire et la morale.

(4) « Madame Cornu » FEUILLES DETACHEES, p. 310.

Il y avait heureusement au Collège de France des maîtres plus enthousiastes qui ne marchandèrent pas leur peine ; c'étaient Renier, Bréal et Boissier. Pour réussir ils organisèrent une véritable conspiration : M^{me} Cornu se chargea de circonvenir l'Empereur et de stimuler l'ardeur du ministre Duruy. Léon Renier sut gagner la complicité du chef de la 1^{re} Division au Ministère, Armand du Mesnil. Gabriel Monod, très au courant des méthodes employées dans les séminaires allemands, puisque, à sa sortie de l'Ecole des Chartes, il était allé parfaire son instruction à Goettingen, fut chargé de convaincre son vieux maître Maury, de l'utilité du travail en commun. Bréal rédigea le Règlement de l'Ecole, qu'il réussit à faire signer par Maury et Quicherat. Enfin Berthelot n'eut pas trop de peine à entraîner les savants français, car c'étaient eux surtout qui allaient profiter de la nouvelle fondation : trois sections, sur les quatre prévues, s'occuperaient des sciences mathématiques et expérimentales.

C'est ainsi que fut créée, par un décret du 27 juillet 1868, l'« Ecole pratique des Hautes Etudes » (5).

Le manque d'argent et le manque de locaux n'empêchèrent pas les organisateurs de mettre immédiatement leur école sur pied. Duruy était d'ailleurs un homme de ressource. Il fut décidé que l'école n'aurait pas de frontières : elle siégerait partout où ses « directeurs d'études » réussiraient à se procurer des locaux. Comme ils savaient qu'ils ne pouvaient trop compter sur la bonne volonté des pou-

(5) Les rapports de Duruy à l'Empereur sont publiés dans : Duruy, « NOTES ET SOUVENIRS » (1811-1894), P. Hachette, 1901, 2 vol., t. I, p. 304 sq lettre à l'Empereur, janvier 1868, id. 9 av. 1868 (p. 309-315), et dans : « L'ADMINISTRATION DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE 1863 A 1869 », P. Delalain, s. d., 8^o, p. 644 sq. sur la fondation de l'école des Hautes Etudes, il est nécessaire aussi de lire : CINQUANTENAIRE DE L'ECOLE PRATIQUE DES HAUTES ETUDES (Bibl. de l'Ecole des Htes études, fasc. 231) P. 1922, discours de Louis Havet, de Meillet et de Ferdinand Lot.

voirs publics et comme ils étaient bien décidés à n'abandonner à aucun prix les résultats péniblement acquis, ils s'arrangèrent, chacun de son côté, pour trouver un gîte. L'école siégea partout : au Museum, au Collège de France, à l'Ecole normale, à la Faculté des Sciences, à la Faculté de médecine, à la bibliothèque de l'Université (où le conservateur Léon Renier trouva un petit coin pour abriter la section des « Sciences historiques et philologie »), voire même en province, à Nancy, à Marseille et peut-être à Montpellier.

Désormais les savants auront leurs laboratoires de recherches et orienteront leurs élèves sur la voie des travaux minutieux et patients, générateurs de découvertes ; les philologues sauront en quelques années former des érudits capables de renouveler l'histoire et les sciences de la parole. Pour être admis dans la section de philologie comparée, il faut justifier de la connaissance de la langue allemande : c'est dire d'avance à quelle école se mettra la jeune science française. Elle ne sera pas longue à égaler ses modèles.

M^{me} Cornu ne vivra pas assez pour connaître les magnifiques résultats qu'obtiendront ses amis, les Renier, les Bréal, les Boissier, les Gaston Paris, les G. Morel, etc., mais c'est bien à elle que nous devons, suivant l'expression de E. Desjardins (6) « cette sorte de transfusion du sang qui a rajeuni l'Université de la science française. »

(6) E. DESJARDINS : Léon Renier, dans « *Mélanges Renier* », Paris, 1887, p. XX.

D. Un salon réaliste et parnassien

La science, la vie réelle, l'étude objective, voilà ce qui passionne Hortense Cornu. Elle déteste le débraillé, l'idéologie fumeuse des romantiques. Une forme rigoureuse lui paraît être indispensable à la clarté des idées. Et surtout l'écrivain doit sortir des nues et nous entretenir d'autre chose que des mouvements de son âme qui souvent n'intéressent que lui et sur quoi cependant il a la folie de vouloir fonder une règle de vie applicable à tous. M^{me} Cornu a traduit Goethe, et ce sont les principes du grand poète allemand qu'elle communique à son entourage. Or Goethe a toujours affiché son « réalisme ». Il faut sortir des brumes inconsistantes et travailler dans le vrai. Sainte Beuve est la bête noire d'Hortense Cornu, car ce critique n'a jamais compris la littérature qui se soucie seulement d'être vraie et d'être belle et il lui préfère irrésistiblement celle qui donne des conseils et des leçons. Certes elle comprend et admire les romantiques ; elle se garde bien de mépriser Hugo, Lamartine et George Sand : Cette dernière est son amie, et cette amitié sera bien utile lorsqu'il faudra calmer la grande fureur de l'Impératrice qui se croira décrite avec malveillance dans un écrit de la grande romancière publié en 1870 dans la « Revue des Deux Mondes » (1). Mais ce que la filleule de l'Empereur apprécie chez George Sand, c'est son aptitude à tout com-

(1) Flaubert fut chargé par M^{me} Cornu de demander à George Sand de lui envoyer une lettre où elle affirmerait que l'impératrice n'était pas visée. La lettre fut envoyée et mise sous les yeux de « la dame » (lisez : l'impératrice) pour « lui apprendre un peu d'esthétique » ! Flaubert rendit compte à George Sand du résultat de l'opération : « La belle dame m'a fait à votre endroit les excuses les plus convenables, m'affirmant qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'insulter le génie ». Cf. 3 lettres de Flaubert, CORRESP. t. IV, p. 12-13, 14 et 15.

prendre, à tout aimer, et aussi de sérieuses facultés d'observation.

Hortense Cornu aime surtout les écrivains qui savent réfréner leur imagination et noter avec impartialité ce que leur œil découvre autour d'eux, quelle que soit la médiocrité apparente de l'objet observé. Elle est la patronne des « réalistes ».

Son amour du passé la pousse spécialement à s'intéresser aux écrivains qui tentent de le reconstituer.

Le roman historique avait eu à l'époque romantique une très grande vogue. C'est surtout le moyen-âge et les débuts de l'histoire moderne que les romantiques, lecteurs passionnés de Walter Scott, avaient voulu remettre en honneur. Peu soucieux de faire concurrence aux mémoires vrais ou faux qu'un public curieux, vers 1820, s'arrachait avec frénésie ou aux œuvres d'histoire proprement dite qui, ne s'embarrassant pas de critique et d'érudition, étaient encore à la portée du grand public, les auteurs de romans historiques écrivirent des œuvres subjectives dont ils voulaient faire des instruments d'éducation philosophique ou morale : Vigny, dans *Cinq Mars*, sacrifiait délibérément à l'idée, l'exactitude du fait, recréait les personnages et les événements pour les rendre « significatifs » ; Victor Hugo, dans « *Notre Dame de Paris* », utilisait une conception poétisée de l'art gothique pour écrire une étrange épopée en prose ; enfin dans sa « *Chronique du règne de Charles IX* », Mérimée, dont l'érudition était plus solide, et qui contenait son imagination par sa volonté dure et son ironique défiance, cherchait à rester positif, précis, sobre et équilibré, mais ne s'intéressait guère au décor — l'archéologie des mœurs lui suffisait. En somme le roman historique du milieu du xix^e siècle avait des bases trop fragiles et dépendait trop de l'imagination ou de la verve poétique de chaque auteur pour pouvoir supporter l'épreuve du temps. Il allait s'évanouir avec les

sentiments de l'époque qui l'avait vu naître. D'habiles ouvriers de lettres, qui n'avaient ni l'élévation d'esprit, ni le talent poétique de leurs devanciers, exploitèrent la formule à fond, sans se soucier d'autre chose que d'amuser leurs lecteurs. Le roman historique devint avec Alexandre Dumas, Ponson du Terrail et leurs imitateurs, le roman de « cape et d'épée ».

Hortense Cornu ne méprisait pas les feuilletonistes : Elle obtint la croix de la Légion d'honneur pour Ponson du Terrail ; elle encouragea Alexandre Dumas père, dont le caractère lui plaisait et qu'elle espérait entraîner peut-être à tenter une résurrection plus sérieuse du passé : Un jour l'auteur des *Trois Mousquetaires*, qui ne quittait plus la chambre, se plaignit de n'avoir pas sous la main de curieux volumes, appartenant à la Bibliothèque impériale, et dont il avait besoin pour les *Blancs et les Bleus*. — « Demandez-les à l'empereur », lui dit-elle. — « Y pensez-vous ! » — « Parfaitement. Voyons, rédigez-moi tout de suite une lettre *bien bonhomme*, que je lui remettrai demain à l'heure de la barbe. C'est le meilleur moment pour se faire écouter. Je vous réponds que vous aurez vos livres ». Dumas prit une feuille de son grand papier azuré, déjà légendaire, et écrivit la lettre *bien bonhomme* en commençant par ces mots : « Mon cher confrère ». Et le lendemain le romancier recevait les volumes désirés (2).

Toutefois la dégénérescence du roman historique n'échappait pas à M^{me} Cornu et elle en comprenait parfaitement les causes. Sa cour d'archéologues, de fouilleurs scrupuleux du passé, de collectionneurs de faits précis, de positivistes goguenards, lui montrait les faiblesses de ces

(2) FIGARO, 20 mai 1875.

J'ai retrouvé, chez M^{me} Bérard la lettre obséquieuse de Ponson du Terrail demandant la croix... « On m'a dit encore que trois lignes de M^{me} Cornu à l'Empereur feraient plus qu'une recommandation du Père Eternel ».

prétendus reconstructeurs qui, au nom d'une philosophie primaire et d'une morale fondée sur la passion, s'obstinaient à travailler dans le superficiel et le factice. Elle eut l'idée d'encourager une renaissance sérieuse du roman historique en le fondant aussi solidement que possible sur l'archéologie et la philologie.

L'histoire ancienne avait déjà inspiré en France quelques romanciers. Mais le « Voyage du jeune Anacharsis », farci d'érudition livresque, n'était qu'une œuvre d'une valeur littéraire contestable et d'une valeur historique plus mince encore. « Les Martyrs » de Chateaubriand étaient une espèce de roman-poème où l'idéalisme chrétien d'un écrivain de génie était bien mal étayé par une science du passé romain encore dans l'enfance.

Le roman archéologique avait eu de plus brillantes destinées dans d'autres pays que le nôtre. Il ne faut pas oublier que « Les derniers jours de Pompei », de Bulwer-Lytton, datent de 1834. Ce roman ne présentait, il est vrai, qu'une antiquité déjà bien connue par les textes littéraires et par les ruines des cités jadis ensevelies sous les cendres du Vésuve. La description de la ville antique, quoique superficielle, était exacte dans l'ensemble, mais la connaissance de la société romaine était insuffisante à tous les points de vue : Par exemple aucune allusion n'était faite au sort des esclaves, si nombreux, si maltraités au 1^{er} siècle de notre ère. Les sentiments des personnages, décrits d'ailleurs d'une façon bien sommaire, n'étaient pas moins anachroniques que ceux des tragédies de Racine. La reconstitution de Bulwer-Lytton, si brillante qu'elle fût, ne pouvait pas satisfaire les savants de l'entourage d'Hortense Cornu. Ils ne devaient pas être plus enthousiasmés par la « Fabiola », du cardinal Wiseman, auteur pourvu d'une solide information sur les mœurs de la décadence romaine, fin connaisseur de l'âme humaine, mais dont l'idéalisme chrétien paraissait aux

sectateurs du « dieu Voltaire » (3) une écœurante convention.

Théophile Gautier (une des vieilles connaissances de M^{me} Cornu) en cette matière comme en beaucoup d'autres, donna le signal de l'attaque. Il se lança avec rage dans l'antiquité égyptienne. Après avoir dévoré les livres des fouilleurs de tombes, après avoir passé bien des journées dans les salles égyptiennes du Musée du Louvre où il nota les moindres détails des statues, des bas-reliefs, des peintures murales, du mobilier, il écrivit son *Roman de la Momie*. Il n'eut qu'un succès d'estime : Ses inventaires interminables, son style prolix, émaillé de banalités apprêtées, ne convenaient ni au grand public, amateur de récits faciles, ni à l'élite qui aurait voulu des images moins minutieuses, mais plus évocatrices, plus « explosives ».

A ces derniers, Flaubert, rendu célèbre par la publication de « Madame Bovary », va fournir une pâture léonine.

Où le grand réaliste a-t-il conçu l'idée, au moins hardie, de reconstituer dans un roman l'antique Carthage, dont il ne reste à peu près rien ? Nous savons qu'il avait eu l'intention en 1850, à la suite d'un voyage qu'il fit en Egypte en compagnie de Maxime du Camp, de composer un roman égyptien intitulé « Anubis ». L'année précédente il avait déjà écrit la première version de son Saint Antoine. L'Orient monstrueux le fascinait. Cet imaginaire ennemi par principe de la littérature personnelle cherchait dans quelque coin secret de l'histoire antique un sujet digne de recevoir des prodigalités inouïes d'énergie, de patience et de talent.

Qui lui a inspiré le sujet de « Salâmbô », dont nous

(3) C'est l'expression employée par le Dr Lorain dans ses lettres à M^{me} Cornu, conservées dans la collection Bérard.

trouvons trace pour la première fois dans une lettre qu'il adressa à M^{lle} Leroyer de Chantepie le 18 mars 1857 ? (4). Nous n'avons pas là-dessus d'indication bien sûre. D'après Arsène Houssaye, c'est Théophile Gautier qui le lui aurait fourni (5). Mais ce témoignage est isolé et fragile. Il me semble que le milieu Cornu était tout préparé à concevoir pareille entreprise. Les archéologues étaient vivement intéressés par les fouilles déjà effectuées sur le littoral tunisien. La « Topographie de Carthage », de Dureau de la Malle date de 1835. L'archéologue danois Falbe avait fait à la même époque d'importantes découvertes, et ses recherches sur l'emplacement de la ville punique avaient attiré l'attention du monde savant, ainsi que ses collections de monnaies de l'Afrique du Nord, cataloguées plus tard par Müller (6). Enfin Movers venait de publier ses quatre volumes sur « Les Phéniciens », accompagnés de deux volumes de textes (7).

Ces travaux n'étaient encore connus que des initiés, mais l'entourage de M^{me} Cornu ne manquait pas d'hommes qualifiés pour en parler : Renan, auteur de l'« Histoire générale et système comparé des langues sémitiques », attendait la première occasion pour aller fouiller les cités phéniciennes. Charles Beulé surtout, déjà connu pour ses remarquables travaux sur l'Acropole d'Athènes et sur le Péloponèse (8), rêvait de Carthage où il aurait bien

(4) A. THIBAUDET : « *Gustave Flaubert* », p. 135.

(5) Arsène HOUSSAYE : *Les Confessions* (Paris, 1885-91, 80), VI, 96.

On trouvera une étude chronologique sur l'activité de Flaubert dans DESCHARMES et DUMESNIL : « *Autour de Flaubert* », t. II.

(6) FALBE (C. T.) et LINDBERG (J. CHR) : « *Numismatique de l'antienne Afrique* », refait, achevé et publié par L. Muller, 3 vol., in-40, 1860-62.

Sur les études antérieures lire : F. DE SAULCY : « *De l'histoire et de l'état actuel des études phéniciennes* », « *Rev. des Deux Mondes* », 15 déc. 1843, t. XVI, p. 1055-1073.

(7) MOVERS (F. C.) « *Dis PHONIZIER* » (Bonn, 1841-1856, 4 vol., 8°) et « *Phönische texte* » (Breslau, 1845-47, 2 vol., 80).

(8) « *L'Acropole d'Athènes* », P. 1853-54, 2 vol., 8° ; « *Etudes sur le Pélo-*

voulu se faire envoyer en mission, et qu'il devait fouiller, à ses propres frais, en 1859.

Pendant quatre ans Flaubert passa ses jours et ses nuits à réunir une documentation prodigieuse sur cette Carthage dont la rivalité avec Rome avait seule intéressé jusque-là les écrivains. Cette documentation, mise au service d'une imagination fougueuse, aboutit à ce roman étrange et somptueux, « Salammbô ».

Sainte-Beuve écrivit trois articles sur l'œuvre nouvelle de Flaubert : Tout en rendant hommage à l'effort considérable fourni par un auteur dont il se plaît à signaler le mérite, il l'accuse de n'avoir pu communiquer à son œuvre l'intérêt réel et la vie. « L'effort, le travail, la combinaison se font sentir jusque dans les parties de talent les plus éminentes ». L'ouvrage « sent trop l'huile et la lampe » (9). Rien n'y est aisé. L'étrange, l'atroce et le bizarre remplacent le grain d'imprévu qu'on voudrait trouver dans une œuvre d'art. Le personnage principal est écrasé par le décor. Cette Salammbô « n'anime rien, et, au fond, n'intéresse pas ». Elle est si « masquée, si affublée, si fardée », qu'on ne peut se la figurer au moral, et peut-être même au physique ! Sainte Beuve, à côté de ces observations assez judicieuses, accumule aussi des critiques qui aujourd'hui nous surprennent : Il reproche à Flaubert de ne pas s'être intéressé plutôt à la lutte entre Carthage et Rome, cette lutte seule étant susceptible de nous procurer quelque émotion puisque, nous le savons, elle a fixé le sort de la civilisation future. Pourquoi le romancier n'a-t-il pas essayé de toucher « la fibre grecque

ponèse », P. 1855 ; « *Les arts et la poésie à Sparte* », P. 1853, 80 ; « *Fouilles à Carthage* », P. 1861, in-4^o.

Notons que Beulé, à la même époque, s'exerça dans le même genre avec sa « *Mort de Phidias* » (Scènes tirées de l'antique), R.D.D.M. 1862.

(9) SAINTE BEUVE : « *Nouveaux lundis* », t. IV, p. 82, articles parus d'abord dans le « *Constitutionnel* », les 8, 15 et 22 déc. 1862.

ou romaine qui vit en nous », au lieu de nous transporter dans les sables ou les défilés de l'Afrique ? Ici, en somme, Sainte Beuve (dont l'argument a été repris ensuite par Faguet) n'hésite pas à faire le procès de l'originalité dans le sujet. Il reproche à Flaubert d'avoir, par passion d'antiquaire, faussé l'idée traditionnelle que nous nous faisons de la grande ennemie de Rome, et, à ces peintures surchargées de détails curieux, alignés selon lui sur le même plan, il préfère le chapitre de Montesquieu sur la politique de Carthage et de Rome ! Il ne voit pas combien l'attention est forcée au contraire par l'imprévu du tableau.

Sortant du cadre de son compte rendu, le critique en vient à faire le procès du roman archéologique en général. Il ne peut être, selon lui, ni du roman ni de l'archéologie, et il ne saurait nous offrir qu'un bric-à-brac poussièreux.

Sainte Beuve reprochait donc surtout aux auteurs de ces sortes de romans de ne pouvoir nous présenter de la vie ; d'autres les accusèrent de nous donner une idée fausse de l'antiquité, le souci du pittoresque les entraînant à collectionner toutes sortes de détails, sans en contrôler l'exactitude. Froener, dans la « Revue Contemporaine » énuméra avec une véhémence farouche les erreurs archéologiques qu'il avait relevées dans le roman. Il est certain que, en dépit du travail colossal accompli par Flaubert pendant ses quatre années de préparation, les inexactitudes de détail abondent. Elles ont été relevées plus tard, avec une dureté plus grande encore par M. Pézard (10). Flaubert fit « mea culpa » pour certaines petites fautes, quelques-unes intentionnelles, mais il sou-

(10) FROENER : « *Le roman archéologique en France* », « *Rev. Contemp.* », 3 déc. 1862, p. 853-870.

Maurice PEZARD : « *Salammbo et l'archéologie punique* », « *Mercure de France* », 16 nov. 1908, p. 622-638.

l'int que l'ensemble était une reconstitution documentée et fidèle. Il reprocha à ses critiques de n'avoir pas voulu comprendre le caractère de l'œuvre d'art, si différente des récits superficiels, faciles et niais que les auteurs de romans dits historiques avaient jetés jusque-là en pâture à un public aisément satisfait. « Je me moque de l'archéologie ! écrivait-il à Sainte Beuve. Si la couleur n'est pas une, si les détails détonnent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions appropriées aux usages et les architectures au climat, s'il n'y a pas en un mot harmonie, je suis dans le faux. Sinon non. Tout se tient » (11).

La véhémence des attaques qu'a subies Flaubert de la part de certains érudits ne peut s'expliquer que si l'on se rappelle la grande querelle qui mit aux prises les Cornu et le clan Nieuwerkerke à propos du Musée Campana. Le début de l'article de Froener est une longue diatribe contre les organisateurs et présentateurs du Musée Campana, dont il stigmatise l'ignorance, la légèreté et l'orgueil. « La Providence, qui serait ici bien nommée l'Indifférence, nous a débarrassés à temps de ces terribles érudits qui menaçaient de nous créer une antiquité toute neuve et telle qu'on en a jamais vu » (12). D'après lui c'est grâce à ce musée des Cornu, bric-à-brac inconcevable, soutenu par les hâbleries d'imposteurs malfaisants comme Witt ou Desjardins qu'un romancier pourvu de la même tournure d'esprit a pu essayer de bernier le public par un roman qui donne à première vue l'impression d'une documentation abondante et solide et qui n'est en réalité qu'une « carthachinoiserie ». « *L'attaque vient du Louvre* », écrivait Flaubert à M^{me} Cornu (13), et ne dissimulant pas qu'il était très affecté par cette violence injuste.

(11) CORR., III, 248.

(12) Froener, ouv. cité, p. 854.

(13) Lettre vendue en 1904, communiquée par Charavay.

Il y avait du bon et du mauvais dans l'ardente critique que subit Salammbô. La pesante accumulation de détails nuisait évidemment à l'ensemble du roman. « Le piédestal, disait l'auteur lui-même, était trop grand pour la statue ». Mais n'était-il pas excessif de condamner le principe même du roman archéologique, comme le firent (à l'exception de George Sand) tous ceux qui à cette époque parlèrent dans les journaux et dans les revues du roman de Flaubert ? Dire du romancier que « l'histoire des temps reculés est pour lui comme une muraille où la science ne lui permet pas de charbonner ses figures » (14), n'est-ce pas vouloir priver la littérature d'une importante source d'inspiration parce que l'originale tentative d'un Flaubert fut peut-être malheureuse ? N'est-ce pas repousser à priori un idéal de vie qui est la curiosité universelle, la joie de constater ce qui fut comme ce qui est, de jouir simplement des lignes et des couleurs ? Si le spectacle du monde actuel ne semble pas suffisant pourquoi s'interdire d'y annexer celui des civilisations disparues ? Ils étaient bien présomptueux ceux qui osaient déclarer que le roman archéologique, parce qu'il présentait à l'époque de Salammbô certaines imperfections, était incapable de se renouveler ou même de s'améliorer. Flaubert lui-même leur donna un démenti plus tard en écrivant « Hérodiade », tableau poignant de la rencontre du monde oriental et du monde gréco-romain, avec la sobriété et la plasticité qui manquaient à sa reconstitution de Carthage. *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, la version définitive de *la Tentation de Saint Antoine* en sont, en d'autres chapitres du passé de nouveaux et très brillants

(14) Froener, ouv. cité, p. 670.

V. aussi l'article très dur de Saint René Taillandier : « *Le réalisme épique dans le Roman* », « Rev. des Deux Mondes », 1863, t. 143, p. 840-860.

Il faut arriver à Jules LEMAITRE : « *Les romans de mœurs antiques* », (Rev. pol. et litt., 18 oct. 1879) pour trouver une appréciation plus bienveillante.

démentis. Laissons de côté les pâles imitateurs des grands maîtres, tous ceux qui nous ont présenté depuis tant de romains et de grecs d'opérette, tant de « *quo vadis* » pour jeunes filles sensibles, puisque les meilleures formules littéraires ne peuvent se passer de talent ; mais rappelons-nous qu'un Anatole France, avec un décor plus sobre que celui de Flaubert et avec une ironie plus souriante, a su plus tard tirer de l'antiquité alexandrine son plus pur chef d'œuvre.

Parallèlement au mouvement réaliste se développe dans le domaine poétique ce que l'on appellera plus tard l'école « *parnassienne* ». On a beaucoup écrit sur cette tendance poétique, mais les critiques, se fondant sur les souvenirs des poètes, qui sont les plus ingrats ou tout au moins les plus oublieux des hommes, ont passé sous silence l'influence, à mon avis fort grande, de M^{me} Cornu.

Dans la préface de sa traduction de ballades et chants populaires allemands, parue en 1841, Hortense Cornu laisse percer son mépris pour les rêveries inconsistantes et les interminables confessions romantiques. Elle voudrait qu'on réagit contre le culte de la personnalité, contre cette exaltation individuelle qui intéresse l'auteur plutôt que le public. A Schiller, en qui elle voit l'ancêtre du romantisme, elle oppose Goethe, qu'elle a beaucoup contribué à faire connaître dans notre pays : « *Goethe, chez qui la sensibilité n'était qu'un des éléments du génie et ne le constituait pas tout entier, comme chez Schiller, opposa sa poésie d'images à la poésie d'idées et de sentiments de celui-ci, et il fraya la voie à la réaction qui eut bientôt lieu... Arnim, Brentano, Tieck et les deux Schlegel se mirent à la tête de cette nouvelle école qui, partant du principe extérieur de Goethe, puisa ses émotions dans le monde extérieur et dans la beauté des formes ; elle adopta les dénominations philosophiques de plastique et d'objec-*

tive, et combattit à outrance la poésie précédente, toute idéale et subjective » (15.)

Elle voudrait que l'on se méfie de la poésie purement lyrique. Reprenant une idée chère déjà à M^{me} de Staël, elle fait du lyrisme l'apanage des populations primitives : Nous avons maintenant une connaissance trop nette du monde extérieur pour que notre exaltation poétique soit sincère et de bon aloi. L'instruction tarit les sources d'inspiration au sein du peuple. Il faut en prendre notre parti et renouveler notre littérature poétique suivant les principes de Goethe.

Les poètes avec qui elle était en relation, Théophile Gautier, Bouilhet, Maxime du Camp (qui fut, ce qu'on ignore généralement, le principal inspirateur de Baudelaire) et Leconte de Lisle se pénétrèrent peu à peu de ces idées. « *Nous sommes une génération savante*, a écrit ce dernier, la vie instinctive, spontanée, aveuglement fécond de la jeunesse, s'est retiré de nous. Tel est le fait irréparable. La poésie n'enfantera plus d'actions héroïques : elle n'inspirera plus de vertus sociales » (16).

M^{me} Cornu les encourage en même temps à soigner la forme. Elle loue beaucoup Henri Heine d'être retourné « *aux vieux rythmes populaires qui, par leur précision, exigent de la netteté dans les idées* » (17).

Pénétré de ces préceptes, Bouilhet, le normand, l'ami intime de Flaubert, écrit son poème archéologique *Melænis* et son poème scientifique *Les Fossiles*, où, avec une puissance d'évocation qui égale parfois celle de Leconte

(15) Sébastien ALBIN : « *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* », préface, p. XXVIII.

(16) « *Derniers poèmes* », p. 214.

Notons que les Parnassiens étaient épris de la pensée d'outre-Rhin beaucoup plus que les romantiques, qui ne savaient pas l'allemand. M. Souriau le note très justement, dans son histoire du Parnasse, p. 248.

(17) Séb. ALBIN, ouv. cité, p. XXX.

de Lisle (18), il reconstitue la vie des âges préhistoriques. Maxime du Camp cherche à allier l'art et la science. Pour lui la vapeur, la faulx, la bobine, la locomotive sont des sources d'inspiration de premier ordre (19).

Enfin elle soutient comme elle le peut l'olympien Leconte de Lisle. Elle apprend un jour par le peintre Jobbé-Duval que le grand poète était tombé dans la misère. Aussitôt elle demanda à l'empereur de l'aider. Napoléon III y consentit dit-on à condition qu'il dédierait au prince impérial les traductions qu'il était en train de terminer. Le poète, qui avait toujours étalé ses sentiments républicains, aurait bien accepté une pension de l'homme du Deux décembre puisque la républicaine M^{me} Cornu le lui conseillait, mais il ne pouvait consentir à afficher cette compromission. Il répondit avec prudence « qu'il serait sacrilège de dédier ces chefs d'œuvres antiques à un enfant trop jeune pour les comprendre ». Et l'empereur, apprenant cette réponse, aurait souri et dit : « C'est M. Leconte de Lisle qui a raison ; et je veux lui assurer une pension sur ma cassette particulière » (20). Il lui servit en effet une rente de 300 fr. par mois. Personne n'en a rien su jusqu'à la publication des Papiers des Tuileries en 1870. Mais quel tollé à ce moment-là contre l'hypocrite

(18) Melaenis, conte romain, P. 1851, v. R. PICHON : « *L'antiquité romaine et la poésie française à l'époque parnassienne* », « Rev. des Deux Mondes », 1^{er} sept. 1911, t. 435, p. 132-166.

En nov. 1860 Flaubert charge son ami Duplan de prier M^{me} Cornu de décider l'Empereur à voir jouer à l'Odéon une pièce de Bouihet « l'Oncle Million », qui n'avait guère de succès. (D'apr. Descharnes et Dumesnil, II). Dans une lettre s. d. de la coll. Bérard, Flaubert invite M^{me} Cornu à venir entendre avec M. Cornu et « le petit Jules » (Duplan ?) le « *Château des Cœurs* », féerie qu'il avait écrite avec Bouihet et le comte d'Os-moy, et qui ne fut jamais représentée devant le public. Un ami de Bouihet, Alfred Guérard assiste aussi à cette représentation privée.

(19) « *Les chants modernes* », P. 1855, in-18, 437 p.

(20) DORNIS : *Essai...*, p. 320, et « *Leconte de Lisle intime* », « Rev. Deux Mondes », 15 mai 1895, p. 329 ; comte PRIMOLI, *R. D. D. M.*, 1^{er} nov. 1925, p. 48 ; « Revue critique, t. II, 1902, p. 115 ; Paul BOURGET : « *Quelques témoignages* », p. 151.

olympien ! Le chef du Parnasse eut grand peine a faire oublier cette fâcheuse pension, sans laquelle cependant il n'aurait pas publié ses Poèmes Barbares ni ses Poèmes Tragiques.

Comme beaucoup d'autres il tourna le dos a sa bienfaitrice, et je ne trouve pas son nom sur la liste de ceux qui, en 1875, l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure.

IV

NAPOLÉON III

PEINT PAR LUI-MÊME

Nous avons vu dans la seconde partie de cette étude M^{me} Cornu en action, tantôt forçant la porte du cabinet de l'empereur, tantôt couvrant de sa longue écriture, effilée comme des lames de sabre, de grandes pages sarcastiques, mordantes, autoritaires et persuasives, héroïne toujours sur la brèche quand il s'agit de sauver un proscrit, de stimuler la science française, de protéger les esprits libres. Il nous reste à évoquer le témoin. Car nulle personne ne pourra nous renseigner avec plus de pénétration et d'objectivité sur Napoléon III et sur son époque.

A. Les lettres de Madame Cornu véritable journal intime

Un personnage aussi peu ouvert que Napoléon III n'est pas facile à connaître. Les témoignages sur sa vie et sur son caractère ne manquent pas, mais l'absence d'objectivité les rend souvent peu utilisables pour l'historien. Il faut d'abord éliminer toute une littérature ordurière imprimée à l'étranger pendant le Second Empire ou en France pendant les années qui ont immédiatement suivi la chute de l'Empereur et la publication des « Papiers des Tuileries ». La diffamation ne s'y dissimule même pas sous les dehors de la plus élémentaire vraisemblance. Aucun chef d'Etat n'a été plus vilipendé que « l'Homme du Deux décembre ». Il faut rejeter ensuite les travaux officiels, les œuvres de flatteurs à gages, suite de fatigants dithyrambes. Cette élimination faite, ce qui reste à ceux qui désirent connaître la personnalité de l'empereur est infime.

Napoléon III ne se révèle guère à travers ses œuvres. Il s'y montre un journaliste au style « coulant » s'efforçant de nous présenter une image idéale de l'Empire et de la famille impériale.

Certaines de ses lettres ont été publiées. Elles ne sont guère intéressantes. Beaucoup de celles qu'il a écrites lorsqu'il n'était que le prétendant Louis-Napoléon, et qui devaient contenir la trace de curieuses tractations ont été rachetées sous l'Empire et détruites. Telles les lettres au député Jolly ou celles qui furent envoyées au journaliste Degeorge. Certains passages des comptes des Tuileries nous font même penser qu'elles furent utilisées pour des opérations de chantage et qu'elles furent rachetées à des prix qui excédaient de beaucoup leur valeur réelle.

Les lettres d'enfance adressées à son précepteur Le Bas (1) ou à sa nourrice M^{me} Bure (2) ne méritent pas qu'on s'y attarde. Sa correspondance avec Vieillard, un de ses anciens précepteurs, et l'une des personnalités les plus respectées du parti républicain pendant la Monarchie de Juillet, est plus suggestive ; mais ces pages fardées visent surtout, par l'emploi habile des équivoques, à la propagande bonapartiste dans les milieux républicains. La même impression se dégage, pour des raisons identiques des lettres envoyées de Ham au journaliste Peauger (3). Celles que le prisonnier envoya à son amie de Florence sont de la « littérature » et je m'étonne qu'on ait accordé la moindre attention à cet exercice sentimental (4). Quant à la volumineuse correspondance avec le prince Napoléon, elle manque d'élan à cause de la jalousie et de l'hostilité latente de l'ambitieux cousin de l'empereur (5). Enfin les « lettres à l'impératrice Eugénie » ne nous renseignent que sur la captivité du souverain déchu en Allemagne en 1870-71 (6).

Cependant nous voudrions connaître Napoléon III autrement que par cette littérature fardée. Le plus dissimulé

(1) Stéphane POL : « *La jeunesse de Napoléon III* », correspondance inédite de son précepteur Philippe Lebas... Paris, F. Juven, (1902), 80.

(2) Dans : « *Le Carnet historique et littéraire* », t. 23, (janv. 1905) : 7 lettres à M^{me} Bure et 6 lettres à M. de Brack.

(3) « *Lettres du fort de Ham* », dans la « NOUVELLE REVUE », 1^{er} août et 1^{er} sept. 1894, t. 89, p. 441-458 et 657-672. Il s'agit surtout de la création d'un journal, projet qui échoue par suite du manque d'argent.

(4) « *Lettres de Ham* », dans la « REVUE DE PARIS », 15 avril 1894, p. 1-16. La première lettre avait été publiée dans « *Le Gaulois* » du 15 sept. 1892, les 10 autres étaient inédites. L'éditeur cache soigneusement le nom de la « comtesse » à qui les lettres furent adressées. Par la vérification des visites faites à Ham, je puis affirmer que la correspondante ne peut être que la baronne de Bossi.

Une lettre à la baronne de Forget a été publiée dans la « *Revue de la France moderne* », de juillet 1894.

(5) « *NAPOLÉON III et LE PRINCE NAPOLÉON* », correspondance inédite publiée par Ernest d'HAUTERIVE, P. Calmann-Lévy, 1925, 80, X-413 p.

(6) *NAPOLÉON III : Lettres à l'impératrice Eugénie (1870-1871)*, « *Revue des Deux Mondes* », nov. 1930, p. I-30. Lettres appartenant au prince Napoléon, et utilisées jadis par Giraudeau dans son « *Napoléon III intime* ».

des chefs d'Etat a-t-il exprimé quelque part des confidences sincères ? Certes oui ; dans les lettres à sa filleule et amie d'enfance Hortense Cornu.

On verra, en lisant ces lettres, que Napoléon III sait être simple et franc quand la raison d'Etat ne l'oblige pas à conserver sa réserve.

En conversation l'empereur se livrait peu, même à ses proches. Cette attitude est explicable autrement que par la nécessité où il était en tant que chef d'Etat (ou même, avant 1849, de simple prétendant au trône) de ne pas se mêler à la vie des partis, d'étudier avec ses conseillers les questions sur lesquelles il aurait à prendre une décision, d'éviter de donner un avis imprudent ou une promesse peu réalisable. On a prétendu qu'il connaissait mal le français — ce qui est une erreur — ou qu'il voulait dissimuler son ignorance. L'examen de ses lettres montre qu'à défaut de forte culture et de goût littéraire (7), il ne manquait pas de connaissances linguistiques et techniques. Il parlait fort bien l'allemand, l'anglais et l'italien, ce qui n'était pas fréquent à cette époque. Mais son vocabulaire était pauvre. Que de mots vagues dans ses lettres ; quelle pénurie d'images et d'expressions vigoureuses ! Surtout sa parole était fort embarrassée ; et il reconnaissait lui-même qu'en présence de sa meilleure amie son attitude était si gauche parfois qu'il paraissait comme « asphyxié » (8).

Ceci dit, il faut reconnaître que sa réserve, en certains cas, n'était destinée qu'à gagner du temps. M^{me} Cornu soutenait, au cours d'une conversation avec Senior, qu'il s'était donné un regard vide et terne par un exercice assidu. En 1848 la première fois qu'elle le vit avec ce regard mort, elle lui demanda ce qu'il avait aux yeux.

(7) II, 47.

(8) II, 34.

« Rien », répondit-il. Le lendemain elle lui renouvela la question, et il lui aurait avoué tout au moins que ses grosses moustaches étaient faites pour cacher l'expression de sa bouche (9). Pendant ses longs silences il étouffait ses impressions, ou plutôt il les emmagasinait. Un jour, après un entretien auquel M^{me} Cornu dit avoir assisté, et pendant lequel il s'était montré parfaitement calme, il se mit à briser son mobilier pour soulager la colère qu'il avait amassée (10).

Il s'avouait à lui-même qu'il ne savait en conversation ni raisonner ni surtout discuter (11). Mais, avec une amie intime comme Hortense Cornu, lorsqu'il se sentait à l'aise, son esprit et sa gaiété pouvaient se montrer délicieux.

Dans ses lettres à « sa chère Hortense », il est doux et aimable. Il confesse aisément ses erreurs, tout en manifestant par une opposition molle, par une résistance pliante et cachée, un certain entêtement. Cette nature embarrassée, « mais forte et obstinée, comme dit Renan, incapable d'acquiescer du dehors ce que le mouvement lent et obscur de sa pensée ne l'amenait pas à voir lui-même », reconnaît malgré sa vanité foncière la grande supériorité intellectuelle de son amie. Il admire sa faculté d'assimilation, son bon sens, la sûreté de son jugement.

Certes il lui répugne d'avouer qu'il peut subir l'influence d'une femme. César ne veut pas se laisser dicter des règles de conduite par une idéologue primesautière, ignorante des nécessités de la haute politique. Il éprouve le besoin parfois d'afficher (avec une parfaite courtoisie il va sans dire) le dédain qu'il professe pour les conceptions féminines. « *Tenez, ma chère Hortense, il y a des*

(9) Barine (d'apr. Senior), « Rev. Pol. et Litt. », 14 juill. 1883.

(10) Nauroy, ouv. cité p. 19.

(11) D'Eichthal, trad. de N. W. Senior, « R. de Paris », 1^{er} juill. 1897, p. 190.

choses dans vos lettres qui proviennent de ce que vous ne me connaissez nullement... Je connais mieux les hommes et les couleurs que prennent leurs passions que qu'il que ce soit, car j'ai été plus que personne en rapport avec eux dans des circonstances grandes et difficiles... » (12). « J'adopte tous les avis ; je regrette seulement que, lorsqu'après avoir écouté vos observations je persiste dans une idée, vous n'ayez pas assez de confiance en moi pour accomplir ma commission quand même... » (13). « J'ai des amis qui, sachant dans quelle position critique je me trouve, répondent à ceux qui les interpellent « qu'ils ignorent où en sont les choses, mais qu'ils sont persuadés que, quoiqu'il arrive, je ne ferai rien qui ne soit digne de mon nom et de mon caractère » ; je vous le dis avec peine, je suis fâché que vous ne soyez pas de ce nombre... » (14). Mais, après s'être prouvé à lui-même l'indépendance de son jugement, il n'a garde dans la pratique de négliger les conseils de l'impérieuse Hortense.

En tout cas, dans aucun des écrits de Napoléon III on ne trouvera plus de bonhomie, d'abandon, de simple franchise que dans les 300 lettres qu'il adressa à sa bien-aimée filleule.

On objectera qu'il n'est pas impossible de trouver quelques lettres « à effet » même dans cette correspondance. Celle du 5 octobre 1842 (14), où il parle de l'« Introduction à l'histoire de la Gaule » d'Amédée Thierry, est conçue comme un article de revue. Les lettres sont riches en poncifs, en banalités déclamatoires. La vanité d'auteur s'y étale, et on y sent l'ambition de l'écrivain qui voudrait bien que rien d'incorrect ne sortit de sa plume. (On sait que, vers 1868, l'empereur songea à sa faire élire

(12) I, 36. V. aussi II, 50.

(13) II, 63.

(14) II, 75.

(15) I, 37.

membre de l'Académie française et qu'il chargea M^{me} Cornu de sonder le terrain). Mais dans l'ensemble personne ne pourra contester qu'il existe dans ces missives plus ou moins longues, écrites la plupart du temps à la hâte, plus de personnalité et de naturel que dans les autres parties de sa correspondance ou dans son œuvre littéraire.

B. Son caractère

C'est dans les déclarations de M^{me} Cornu que nous pouvons trouver les vues les plus exactes sur le caractère de l'empereur. Mais cette femme nerveuse, passionnée, juge trop souvent d'instinct et trop souvent se contredit. Il faut donc pour avoir des idées justes, contrôler ses affirmations, et, pour ce faire, le meilleur moyen est de les confronter avec les lettres de Napoléon III.

Dans l'amas des souvenirs qu'elle a livrés à Senior ou qu'elle a confiés elle-même au papier, faisons un classement des qualités et des défauts qu'elle attribue à son « auguste parrain ».

Elle voit d'abord en lui « un observateur très aiguisé, notamment des faiblesses et des sottises de ceux qui l'entourent » (1). Il est certain que, dans ses lettres, il est difficile de trouver une faute de jugement à propos des personnes sur lesquelles il a l'occasion de donner un avis. Il reconnaît la médiocrité, l'égoïsme et la dureté des membres de sa famille : les duchesses de Bade sont orgueilleuses et impitoyables ; la comtesse Camerata, rapace ; son cousin Napoléon, jaloux, violent et peu fidèle (2). Il sait ce qu'il peut tirer de ceux qui le servent, de l'honnête et austère Vieillard, du fantaisiste Conneau, du dévoué Mocquart, du ponctuel Bure, ou des journalistes à gages Briffault, Capot ou Belmontet. Il s'amuse des idéologues Lamartine, George Sand ou Louis Blanc (3) ; il sait exploiter la vanité bourgeoise des Demarle, ou l'ambition flottante d'un Fouquier d'Hérouel. Sous l'em-

(1) SENIOR, trad. d'EICHTAL : « *Napoléon III et M^{me} Cornu* », « R. de Paris », 1^{er} juillet 1897, p. 190.

(2) ex. I, 132 ; et nombreuses lettres sur le prince Napoléon.

(3) Lamartine, I, 36, 68 ; G. Sand, I, 128, II, 13, 53.

pire il sait résister à M^{me} Cornu quand celle-ci veut faire chasser de l'Observatoire l'irascible mais génial Leverrier (4) ou quand elle cherche à lui imposer un général incapable (5). On peut s'étonner dans ces conditions de la médiocrité des hommes politiques dont il a voulu s'entourer pendant son règne. Mais rien ne dit qu'il n'a pas reconnu leur insuffisance. Il n'a pas eu la force morale nécessaire pour les chasser : et ceci, c'est une autre question.

Il est doux, aimable, et très fidèle à ses amis. En effet, dans son plus grand dénuement, il tient à honneur de dédommager dans la mesure du possible ceux qui ont souffert pour lui. Est-ce par humanité ou par un sentiment des devoirs du chef ? C'est le second sentiment surtout qui se dégage de la lecture des lettres de Ham : Le futur César sait qu'il doit, pour réussir, encourager la fidélité, cultiver la confiance de ses partisans. Il a une mentalité de chef de bande. Les devoirs envers les membres de la bande sont supérieurs à tous les autres, quel que soit par ailleurs son dédain pour les lois du pays (6). Ne jamais abandonner l'un des siens, n'est-ce pas pour un conspirateur une condition indispensable de succès ?

Il est patient ; ou plutôt il a une timidité qui souvent peut passer pour de la patience (7). Enfant, « le petit Louis était le chéri de sa mère. Quand elle était enceinte de lui, elle désirait ardemment une fille. Ce fut lui qui vint, mais si blond, si pâle, si souffreteux, si mignon et féminin qu'il pouvait lui faire illusion et qu'elle l'habilla longtemps en fille » (8). Quand il se querellait avec sa petite filleule, au lieu de la frapper, il la mordait ou la

(4) II, 134.

(5) Gl. Desvaux, II, 134.

(6) I, 11.

(7) D'Eichthal, ouv. cité, 194.

(8) MEMOIRES inédits.

pinçait (9). A ces sentiments féminins, il joignait une faculté de dissimulation qui pouvait donner l'illusion de la douceur et du calme. En réalité il n'étouffait pas ses impressions ; il les emmagasinait. Un jour, après un pénible entretien auquel M^{me} Cornu avait assisté et pendant lequel il s'était montré parfaitement calme il brisa son mobilier pour soulager la colère qu'il avait amassée (10).

M^{me} Cornu lui reconnaît du courage. Son attitude à Strasbourg, à Boulogne, à Ham le jour de son évasion, enfin sur les champs de bataille d'Italie peut nous faire admettre qu'elle a raison.

Enfin il a une remarquable facilité à confesser ses erreurs (11). C'est une qualité acquise ; car voici ce qu'écrivit Hortense Cornu dans ses souvenirs d'enfance : « Il était lâche moralement ; il ne savait jamais prendre une faute sur lui, même quand il l'avait commise ».

Voici maintenant l'énumération de ses défauts : Il n'a ni originalité ni faculté d'invention. Il ne sait ni raisonner ni surtout discuter (12). Sa lenteur d'intelligence lui donne parfois l'air bestial ou hébété. Dans son enfance « il avait un caractère mi-partie mélancolique, mi-partie gai, rêvait ou faisait tapage. Quand il était à jouer, il prenait une singulière expression, non pas bête, mais bestiale. Ses narines se gonflaient, sa bouche s'entrouvait, il ne disait mot, ne poussait aucune de ces exclamations desquelles les enfants ont coutume, ses yeux devenaient ternes ; l'étincelle de la joie n'y brillait pas, mais il allait, allait longtemps, cessait tout à coup, reprenait un air humain et surtout dégoûté. Souvent alors il me frappait de surprise. Je m'arrêtais à le considérer, et il me faisait d'effet d'un animal poussé par un instinct irrésistible ».

(9) D'Eichthal, 194.

(10) Senior : « Rev. pol. et litt. », 14 juil. 1883, d'après Nauroy, p. 19.

(11) D'Eichthal, p. 199.

(12) Ibid, P. 190.

On dit qu'il a de la sensibilité, mais c'est une « sensibilité dans l'œil », c'est-à-dire que la détresse qu'il voit de ses yeux le touche vivement. Celle qu'il ne voit pas lui est indifférente (13). Les sanglantes journées de juin 1848 lui inspirent cette réflexion : « combien je me félicite d'avoir donné ma démission, car sans cela j'aurais été sans aucun doute le prétexte de cette épouvantable bataille » (14). Les massacres et les déportations de 1851 ne l'affectent guère. « Il est tout à fait à son aise, remarque M^{me} Cornu, car sa conscience ne lui reproche rien » (15). « A vrai dire, ajoute-t-elle, aucun Bonaparte n'a jamais été gêné par sa conscience ». Nous trouverons plus loin d'autres preuves de son manque de scrupules.

Il n'a aucun sens esthétique. Là dessus tout le monde est d'accord avec M^{me} Cornu. « Il n'aime pas la poésie française. Il est insensible à Racine ; mais il adore Shakespeare, Goethe et Schiller. Le grand, l'étrange, le tragique conviennent à ses habitudes de pensée sombres et un peu vagues, et à son tempérament mélancolique. Des Beaux-arts, le seul qui l'intéresse c'est l'agriculture... Il hait la musique, et ne comprend ni la peinture ni la sculpture... » (16).

A cet égard il a toujours reconnu lui-même ses lacunes. Mais dans le domaine de l'abstraction, il se croit apte à tout comprendre. Enfin il se croit un bon chef d'armée. « Je sens qu'un jour je commanderai une grande armée, dit-il une fois à sa filleule, au cours d'un entretien à Ham. Je crois que je me distinguerais. Je sens que j'ai toutes les grandes qualités militaires. — Est-ce que l'expérience n'est pas nécessaire ? — Les grandes choses de ce genre ont été faites par des hommes qui en avaient peu : Condé par

(13) A. BARINE : *Le caractère de Napoléon III* (d'après Senior), « Rev. pol. et litt. », 14 juillt 1883.

(14) II, 114.

(15) Barine, ouv. cité.

(16) D'Eichthal, p. 192.

exemple... Peut-être il vaudrait mieux pour moi mourir dans cette confiance que je suis apte à être un général, que de risquer l'essai ; mais je ferai l'essai, si je puis, et je crois *que je le ferai* » (17). Il l'a fait... hélas !

Il a des défauts qui ne sont certes pas de mise chez un militaire, et chez un chef en général. « Louis-Napoléon est lent, de conception et d'exécution. Il médite son plan longuement, songe à tous les détails, attend une occasion, qu'il ne saisit pas toujours lorsqu'elle se présente. Il atermoie souvent jusqu'à ce que l'acte soit devenu impossible ou stérile... mais il n'oublie rien... » (18). 23 avril 1863 : « Hier il était tout à fait de bonne humeur. Je suppose qu'il avait pris une décision sur un point qui le tourmentait. Il déteste prendre une résolution ; aussi quand il en a pris une, il se sent soulagé et heureux » (19).

Enfin son égoïsme est bien connu. Un fonctionnaire a dit de lui : « S'il avait envie de faire cuire un œuf et qu'il n'eût sous la main, pour allumer le feu, que des billets de banque vous appartenant, il allumerait le feu avec ».

Il a une extraordinaire confiance en lui-même, et c'est une des raisons de son obstination.

Comme tous les Beauharnais il est extrêmement superstitieux. Il croit au bon et au mauvais œil. Il a une confiance absolue en son Destin. M^{ne} Cornu le plaisante beaucoup à ce sujet dans ses lettres mais elle ne réussit pas à lui faire honte de cette conviction. « Croiriez-vous qu'il est incapable de faire un pas sans invoquer la Vierge Marie. Il a adoré sa mère la reine Hortense et on dirait qu'il confond dans son culte sa propre mère et la mère de Dieu sans lequel il ne conçoit pas le monde » (20).

(17) Ibid., p. 193.

(18) Ibid., p. 203.

(19) Ibid., p. 204.

(20) Popinot, « Le Gaulois », 9 nov. 1882. V. aussi I, 55, I, 57 ; II, 25 et II, 34.

Dans leur enfance, un jour, en jouant, la petite fille se mit à railler les rêves impériaux de son camarade. Il lui jeta un regard féroce, et ne réussit à se contenir que pour mieux l'entraîner ensuite plus loin dans le parc, et là, quand ils furent seuls, il lui saisit les bras avec violence : « Rétracte, s'écria-t-il ; rétracte ce que tu as dit ; rétracte le immédiatement ! » (2). La classique M^{me} Cornu ne pouvait arriver à comprendre cette idée romantique d'une Mission providentielle. Elle n'y voyait qu'une ambition poussée jusqu'à la démente. « Bonaparte, disait-elle à la sœur d'Etienne Arago ; vous ne le connaissez pas bien : Pour avoir son nom écrit dans l'Histoire, il ferait brûler Paris sans s'émouvoir. Il est pis que Néron ! » (23).

Dans ces analyses du caractère de Napoléon III par M^{me} Cornu, les contradictions ne manquent pas. En 1854 elle lui attribue « à un plus haut degré » la décision (23). En 1863 elle en fait l'homme le plus indécis du monde (24). C'est en effet une étrangeté de sa nature que cette irrésolution habituelle, qui n'exclut pas toutefois son aptitude au coup de force.

Autre question : Fut-il un rêveur, un imaginaire ? La même année M^{me} Cornu a fait les deux déclarations suivantes : « *Il n'a ni originalité, ni invention* », et « *Sa nature l'avait fait pour être poète. Il a une imagination créatrice, originale et puissante...* » (25). Il n'y a cependant rien de poétique dans ses lettres, à moins qu'on ne considère comme une conception poétique sa théorie de l'homme « prédestiné ».

(21) A. LEBEY : *Les trois coups d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte*, p. 19 ; d'après A. de Sybel.

(22) Ibid., p. 19.

(23) D'Eichthal, p. 190.

(24) Ibid., p. 203, 204.

(25) Ibid., p. 190 et 192.

C. Ses sentiments

Les lettres à M^{me} Cornu, complétées avec des renseignements puisés au ministère de la guerre, nous renseignent aussi sur une page de la vie sentimentale du prince. Au bout de neuf mois de captivité, Louis-Napoléon ressentit vivement les inconvénients de la vie monastique qu'une administration rigide avait dû lui imposer. Le prince était jeune encore et il avait toujours aimé les femmes. Nous savons même qu'il fut obsédé jusqu'à la fin de sa vie par une sensualité malade que des expériences trop nombreuses n'arrivèrent pas à calmer. Les médecins nous expliqueraient sans doute que la nervosité et qu'une certaine dépression morale lui enlevaient la faculté de s'assouvir complètement. Sans entrer trop avant dans ce domaine, l'historien estimera normal qu'un homme de trente-deux ans fut pris à la longue de l'irrésistible besoin d'une présence féminine.

Le maréchal de Montholon, bien qu'il frisât la soixantaine, et qu'il souffrit de bien des infirmités, dont la plupart avaient une glorieuse origine, ne donnait pas, en cette délicate matière, l'exemple de la résignation. Pour soigner ses blessures il avait demandé l'autorisation de recevoir l'aide d'une blonde écossaise qui se faisait appeler la comtesse de Lee, et dont le véritable nom était Caroline Jane O'Hara (1). Pour que les soins fussent plus assidus, l'Administration installa la jeune femme au château. Le ministre donna l'ordre, le 30 décembre 1840, d'aménager à cet effet « deux pièces discrètes » au rez-de-chaussée. M^{me} de Lee prit à son service une femme de

(1) Min. guerre, Arch. adm., Château de Ham, détention de Louis Napoléon Bonaparte, registre de correspondance, carton 527, reg. 28.

chambre. Le mois suivant elle reçut l'autorisation de voir aussi le prince Louis (2).

Cependant les relations de cette dame avec le prince ou avec le Dr Conneau étaient rigoureusement contrôlées : La porte qui faisait communiquer son appartement avec l'escalier conduisant au logis des prisonniers fut murée, et il fallait sortir dans un couloir gardé par un terrible Cerbère pour aller voir le prince ou le docteur. Au bout de six mois, les prisonniers ayant fait observer que cette disposition compliquait le service en immobilisant l'un des gardiens, l'administration trouva l'observation fort judicieuse. On fit alors l'opération inverse : on mura la porte extérieure et on ouvrit la porte intérieure (3).

M^{lle} O'Hara manquait de discrétion. Le titre de comtesse de Lee, authentique ou non, ne lui suffisait pas. Dans ses relations avec la population hamoise n'imaginait-elle pas de se faire appeler M^{me} de Montholon ? — quand la véritable vivait encore ! Or, à Paris même, les mauvaises langues commençaient à jaser, et en septembre, M. le duc de Dalmatie, ministre de la guerre, fut pris d'un accès de pruderie : Il intima l'ordre à la « personne » de quitter le château, « pour des raisons de convenances » (4). Elle ne partit pas aussitôt, car elle fut victime d'une indisposition. La Faculté, représentée par le Dr Conneau, l'attesta solennellement. Mais il fallut bien, 15 jours après, exécuter l'ordre ministériel ; tandis que M. de Montholon exhalait sa colère. Les bourreaux de Ham étaient-ils donc plus cruels que les bourreaux de Sainte-Hélène ? Ignoreraient-ils donc que le compagnon de Napoléon I^{er} souffrait

(2) Ibid. -dossier des autorisations, janv. 1841 et 6 fév.

(3) Ibid. Lettres du min. de l'Intérieur du 30 mai et du 30 juin 1841.

(4) Ibid. 16 septembre 1841. Le maréchal jura ses grands dieux que son infirmière portait légitimement le titre de comtesse de Lee et il produisit des témoignages à l'appui de cette déclaration. Mais en réalité le titre appartenait à sa propre famille.

d'un « affaiblissement dans la force et la sensibilité du bras droit », « maladie héréditaire » (1) Et ce genou tordu par le rhumatisme ! Et ces blessures qui inscrivait sur son corps de grognard le souvenir douloureux des gloires de la France !

Le prince d'ailleurs semble aussi contrarié que le maréchal (2).

Peu importe à Louis-Napoléon qu'une administration intolérante écarte M^{me} de Lee de ce brave général, « vieux citron » dont il ne sort « que des pépins ! » (3) mais elle est si jolie la servante de l'irlandaise !

On l'appelle Alexandrine, bien que son nom véritable soit Eléonore Vergeot-Camus. C'est une jeune fille du pays, qui a été recommandée au gouverneur parce qu'elle est honnête et courageuse. Une fille de vingt ans, toute simplette. Mais quel teint virginal sous les beaux cheveux noirs, et quels yeux de pervenche !

Il y a encore moyen d'arranger les choses. Le prince a obtenu par lettre ministérielle du 25 mai 1841, la permission de faire travailler chez lui une ouvrière qui visitera et réparera son linge. Alexandrine sera donc investie par le chef de bataillon Girardet des fonctions d' « ouvrière à linge » (4).

(1) Ibid. Le commandant Girardet au ministre de la guerre, 11 septembre 1841.

(2) Ibid. 5 septembre. La nouvelle a fait une pénible impression « non seulement à M. de Montholon, mais au prince Louis ».

(3) Napoléon III à M^{me} Cornu, II, 88.

(4) Min. Guerre, minutes du rég. de correspondance. Le commandant de Lam au ministre, 20 sept. 1841. Mon récit, fondé sur des documents officiels, diffère, on le voit, sensiblement de celui de Hachet-Souplet dans « *Le prisonnier de Ham* » (P. Dentu, s. d.), p. 75-98. Alexandrine n'était pas passeuse au service de la cantinière M^{me} Renard, et elle ne porta jamais les plats aux prisonniers. Une lettre du même registre en date du 2 juillet 1841, nous apprend que la servante de M^{me} Renard, a été adjointe à l'homme de peine pour faire le ménage chaque matin, et que c'est la femme « d'un certain âge ».

FLÉCHMANN : « *Napoléon III et les femmes* », P. Curieux, 1913, 80, p. 167, a retrouvé l'acte de naissance d'Eléonore, fille du tisseur (et non

Sous le commandement de Demarle l'habitude est prise de laisser entrer librement celle que l'on appelle dans la ville à cause paraît-il de la profession de son père, « la belle sabotière ».

Quant à M^{me} de Lee, après avoir fait un petit voyage en Angleterre, elle est revenue s'installer à Ham. M. de Montholon a écrit au député Chaix d'Est Ange qui a fait à ce sujet une démarche pressante au ministère de l'Intérieur ; et l'infirmière bénévole obtient, à partir d'avril 1842, de faire au maréchal beaucoup de visites.

Mais à la fin de l'an 1842, que de tracas s'abattent à la fois sur le pauvre commandant du fort ! Ses lettres du ministre de l'Intérieur suent le scrupule et l'angoisse. 26 novembre : « J'ai l'honneur de vous informer que le Prince Louis vient de me prévenir qu'il était dans l'intention de faire partir pour Paris, dans les premiers jours du mois prochain, l'ouvrière qui avait obtenu l'autorisation d'entrer dans la prison pour visiter son linge et pour les réparations nécessaires (lettre ministérielle du 25 mai 1841). Je dois vous faire connaître à mon tour que le jeune personne étant enceinte, le but de ce voyage est de lui faire faire ses couches à Paris dans une maison d'accouchement ».

4 décembre 1842 : « Par ma lettre du 26 novembre dernier j'ai eu l'honneur de vous rendre compte que la femme que vous avez autorisé à entrer dans la prison pour visiter et réparer le linge était enceinte et que, pour éver

« du sabotier ») Vergeot et de sa femme née Camus, extr. des rec. de naissances de la commune d'Estouilly, année 1820. Ibid. p. 107.

Ch. Nauroy, dans « les secrets des Bonaparte », p. 85, prétend de le prince aurait demandé au ministre Duchâtel la permission de recevoir des femmes : « Le ministre dit qu'il ne pouvait pas prêter l'oreille à une demande aussi immorale, mais qu'il fermerait les yeux sur la manière dont le prisonnier observerait les bonnes mœurs ». Mais, comme on le verra plus loin, cette relation ne semble pas confirmée par les faits.

le scandale, j'avais cru devoir provoquer une explication de la part du prince Louis à ce sujet ; que par suite il m'avait promis qu'elle partirait pour Paris dans les premiers jours de décembre où il l'enverrait faire ses couches. Cependant nous voilà déjà au 4 du mois mais je ne vois pas beaucoup de préparatif de départ.

En conséquence je vous prierais, Monsieur le Ministre, de me dire ce que j'aurais à faire dans le cas où l'on tarderait trop à me débarrasser de la jeune personne.

Je vous prierais également, si toutefois vous n'y trouvez pas d'inconvénient, de ne plus accorder de permission à une certaine B^{me} Bayley, qui séjourne ici on ne sait trop pourquoi et qui vient de je ne sais où » (1).

Et quelques jours plus tard on apprend que M^{me} de Lee est enceinte elle aussi. De vives représentations sont faites à M. de Montholon qui promet de la faire accoucher en un autre endroit. Mais la personne n'y met pas de bonne volonté. Elle s'installe à Ham comme si elle devait toujours y rester, et elle y fait venir une vieille dame anglaise M^{me} d'Engel, pour l'assister en cette pénible épreuve.

En février l'angoisse du commandant est à son comble ; car les couches de M^{me} de Lee ne peuvent tarder longtemps, et cependant cette dame continue d'aller rendre visite au maréchal. Que doit faire le commandant si l'accident se produit dans la prison ? Et d'écrire au ministre pour lui demander d'interdire à l'irlandaise l'accès du fort. Mais la bienveillance du ministre est infinie, et les permissions ne sont pas refusées. Que faire ? Car si l'événement se produit au château, on sera bien obligé d'y garder la dame et de lui donner les soins nécessaires. Le commandant Demarle demande donc instamment à ses supérieurs hiérarchiques les instructions indispensables.

(1) Même registre, Demarle au ministre de l'Intérieur.

Quel soulagement lorsqu'il apprend, le 1^{er} avril, que M^{me} de Lee a mis au monde, en ville, un gros garçon ! (2).

Alexandrine a donné moins de tracas. Elle a suivi sans barguiner les suggestions qui lui ont été faites. « Monsieur le commandant, écrit le ministre de l'Intérieur le 6 décembre 1842, au premier avis qui m'a été donné du prochain voyage que compte faire à Paris l'ouvrière de Ham à laquelle se rapporte votre lettre du 4 de ce mois, je me suis empressé de prescrire à M. le Préfet de police les mesures de précaution et de surveillance convenables. Si cette jeune fille ne veut point se rendre à Paris, il n'y a aucun parti à prendre à son égard, sinon d'attendre. Toutefois il me paraît convenable de lui faire connaître que ses couches ne pourront avoir lieu au château de Ham. Cette décision la contraindra sans doute à s'éloigner promptement ». Elle est partie le 19 décembre et elle a mis au monde à Paris un garçon, Eugène.

Le Commandant est-il au bout de ses soucis ? Il semble vraiment qu'au début de cette année 1843 un vent de concupiscence souffle furieusement sur le vieux château-fort. Dupin, un des gardiens du prince, a essayé de violer la femme d'un plâtrier. La dame porte plainte, et Demarle emprisonne le gardien et alerte les tribunaux. Eh bien, le croirait-on ? Le ministre de l'intérieur a des trésors d'indulgence pour ces hommes torturés par le démon de la chair : il ordonne d'arrêter les poursuites et de réinstaller le gardien dans ses fonctions.

Le chef de bataillon Demarle cède en soupirant. Pendant des années il lui faudra maintenant supporter les visites de ces dames, de M^{me} Camus, dite Alexandrine, de M^{me} O'Hara dite de Lee, de la mystérieuse M^{me} Bayley, de

(2) Montholon l'épousa quelques mois après la mort de sa femme, en 1848, et l'enfant fut légitimé. Il deviendra l'un de nos ministres plénipotentiaires.

la dangereuse M^{me} Gordon, voir même d'une inconnue déguisée en homme (1), et les vieux murs de la citadelle vont répercuter les cris d'une marmaille insoumise. Un second Césaire, Louis, naîtra en mars 1845 et ne fera plus l'objet que d'un rapport laconique.

La liaison du prince avec Alexdrine fut-elle autorisée secrètement par le ministre de l'Intérieur ? Certains le croient. Mais les documents conservés aux archives de la guerre nous obligent à penser que les relations intimes du prince et de la servante ne furent possibles que grâce à la bienveillance du commandant Girardet. Le gouvernement, lorsqu'il eut vent du petit scandale n'en fut pas fâché, certes. Ce serait mal connaître les hommes politiques de l'époque de Louis-Philippe que de leur attribuer une délicatesse excessive. Depuis l'affaire de la duchesse de Berri on savait que les prisons pouvaient servir de pouponnières, et qu'un scandale, grossi à plaisir, n'était pas pour déplaire au gouvernement quand il salissait les prétendants au trône ; mais le scandale de Ham était plus difficile à exploiter que celui de Blaye, et le public français, mis au courant des mystères du Château-fort aurait sans doute applaudi ironiquement le malin Cupidon qui se moque des murailles crénelées et des barreaux de fer. Le gouvernement n'avait pas autre chose à gagner en ébruitant l'affaire que les lazzi des revuistes et quelques cinglantes caricatures dans le *Charivari*.

En fermant les yeux au contraire il contribuait à habituer le prétendant à sa longue captivité. Les ministres ne craignaient pas, certes, que poussé à bout, le prince réus-

(1) M^{me} Gordon, l'ex-chanteuse lyrique animatrice du complot de Strasbourg, vient plusieurs fois, très surveillée. La femme habillée en homme est signalée par une note griffonnée par Demarle sur son registre à la date du 21 décembre 1844. Mais je n'ai trouvé aucune trace d'une visite de miss Howard, signalée par Hachet-Souplet et quelques autres : et pas une visite n'est omise sur les registres de la prison conservés au ministère de la Guerre.

sit un jour à s'évader. La cage était trop bien gardée ! Mais ceux qui avaient ramené en grande pompe les cendres de l'Empereur ne voulaient pas passer pour les bourreaux de sa famille.

On laissa donc circuler librement l'inoffensive Alexandrine. Le petit Eugène fut mis en nourrice à Noyon. Il y fut élevé sans trop de soin. Un jour le prince, que les rapports de la mère rendaient inquiet, décida de le confier à des mains plus sûres. Il eût l'idée de demander l'aide de la bonne M^{me} Cornu, qui avait connu l'enfant au cours d'une de ses visites à Ham et qui l'appelait « son petit ami » (1). M^{me} Cornu ne fut peut-être pas enchantée du projet ; mais elle n'avait pas d'enfant ; le bébé de son parrain allait peut-être la distraire. Et que ne ferait-elle pas pour le prince prisonnier ?

Elle prépare tout pour recevoir le bambin. Mais Louis-Napoléon change d'idée (2). Décidément rien ne presse. M^{me} Bure, la vieille nourrice, serait peut-être plus qualifiée pour recevoir l'enfant. Enfin, indécis, le prisonnier envoie la mère à Paris avec des lettres d'introduction, en lui disant de faire pour le mieux. La jeune ouvrière a très peur de la grande dame ! Mais on évitera d'effaroucher la pauvre fille ! Et M. Cornu est prié par la même occasion de faire un croquis de la mère et du fils (3).

Tout se passe bien. M^{me} Cornu se charge de tout (4). Le père lui envoie de pressantes recommandations : choisir une bonne de confiance, faire visiter l'enfant par un bon médecin, donner un vésicatoire si la poitrine se prend (5) ; « par ici le croup règne d'une façon terrible ! » Et M^{me} Cornu se cabre ! Le prince croit-il donc qu'elle n'est pas

(1) I. 93

(2) I. 94.

(3) I. 103.

(4) I. 106.

(5) I. 107.

capable de s'occuper de l'enfant dont il l'a chargée ? Cette lingère lui monterait-elle la tête contre une filleule qui a donné plus qu'il ne convenait de preuves de son dévouement ? Une longue lettre du prisonnier suffit à peine pour calmer la susceptible amie (6).

Mais des difficultés surviennent : M^{me} Cornu est souvent en voyage. D'autre part on jase un peu autour d'elle. Quelle imprudence le prince a commise en se livrant à ces amours ancillaires ! Il le regrette, certes, mais qu'y faire ? (7). S'il avait su... il aurait « fait vœu de célibat ». Mais hélas, il est trop tard maintenant (8).

Les soupirs deviennent plus gros quand un nouveau Césarion, prénommé Louis, arrive au monde le 18 mars 1845 (1).

M^{me} Cornu ne tient pas à transformer sa maison en pouponnière. « La louve et les deux petits Romulus et Remus » seront confiés à une brave femme des Batignoles, M^{me} Martin (2). C'est Bure qui surveillera le second et paiera les dépenses (3).

Le prince dans cette correspondance se montre un bon père, attentif à tous les menus détails de la vie matérielle de ses enfants. Il traite avec une condescendance amusée, doublée d'une certaine pitié, cette jeune mère naïve, douce et affectueuse.

(6) I, 108.

(7) II, 10.

(8) II, 7.

(1) Min. Guerre, reg. cité. Demarle au ministre de la guerre, 5 février 1845. Nauroy, dans « *Les secrets de Bonaparte* », Paris, Bouillon, 1889, 25-26, publie son acte de naissance. « Alexandre-Louis-Ernest Vergeot », né le 18 mars au domicile de sa mère rue Capron, N° 9, à Batignoles-Monceaux, fils d'Alexandrine-Eléonore Vergeot, âgée de 24 ans et de père inconnu. Par acte notarié du 28 août 1845, Eléonore Vergeot reconnut ses deux fils.

(2) II, 10.

(3) Ses comptes sont publiés en partie dans « *PAPIERS ET CORRESPONDANCE AUTHENTIQUE DE LA FAMILLE IMPERIALE* », 2 vol. in-4°, 1870-72, t. II (éd. Beauvais), p. 122 sq. Ils nous renseignent sur les sommes versées à Alexandrine et sur la vie ultérieure des enfants.

Mais comme ces sentiments humains s'évanouissent vite lorsque la question de sa « mission », c'est-à-dire de la conquête du pouvoir entre en jeu ! Alors c'est sur lui-même qu'il s'apitoie. « Lorsqu'on est comme moi isolé, on s'attache tout » (4), dit-il. Et ce rien auquel il déclare avoir le tort de s'attacher, c'est son fils Eugène !

Une semaine avant son évasion il expédie Alexandrine à Paris pour ne pas lui créer d'ennuis. Puis c'est la vie à Londres, l'ivresse de la liberté, une splendide moisson de jolies femmes ; ce n'est pas dans un tel milieu qu'il pensera beaucoup à la petite ouvrière. « J'espère qu'elle se console bien », écrit-il seulement (5). Bure est chargé d'installer à Paris la belle Sabotière et de lui verser une pension annuelle de 1.600 francs. Il l'emmènera une fois à Londres avec Eugène. Puis nous ne savons rien, sinon que la pension sera portée à 6.000 francs quand le prince sera président de la République, qu'un autre garçon naîtra, que Bure reconnaîtra les trois enfants et qu'il épousera Alexandrine en 1858. Les deux bâtards de Ham connurent plus tard leur origine et suscitèrent bien des ennuis à l'empereur, qui finit, en 1870, par leur donner les titres de comte d'Orx et de comte de Labenne, avec des marais du même nom qu'il avait fait assécher dans les Landes (6).

(4) I, 71.

(5) II, 101.

(6) Eugène Bure se chamailla beaucoup avec son père adoptif qu'il accusa d'avoir détourné une dotation de 400.000 frs faite par l'empereur à ses fils. « Est-ce une raison, parce que l'on a été *contraint de donner son nom à un individu* pour l'abandonner aussi déloyalement et sous d'aussi faux prétextes... Qu'on n'ait pas l'air de me jeter sur le pavé comme une bête puante ! » Après avoir payé ses dettes l'Empereur en fit un consul de France à Zanzibar. (PAPIERS ET CORR., p. II, p. 124).

Louis Bure nous renseigne sur sa vie dans une lettre à Napoléon III, en date du 29 avril 1870 (PAPIERS ET CORR. II, 146). Il semble avoir combattu au Mexique contre les français, et il se vante d'avoir vengé la mort « d'un de ses parents le duc de Reichstadt » en la personne de Maximilien, archiduc d'Autriche. « Il ne nous reste plus que la mort de notre oncle Napoléon I^{er} à venger » ! On en fit un receveur des finances et un comte de Labenne (d'après A. Reverend : Titres et confirmations de titres,

Ce n'est pas lorsqu'il exerce le pouvoir souverain que Napoléon III peut se payer le luxe de cultiver ses sentiments paternels à l'égard de ses bâtards. Le malheur seul peut raviver dans son âme une tendresse desséchée par l'ivresse du pouvoir et par la débauche. Il y a dans sa dernière lettre — une lettre d'exilé écrite quelques jours avant sa mort — une phrase affectueuse et touchante sur le prince impérial.

L'amitié chez lui est un sentiment beaucoup plus fort que l'amour paternel, vraiment trop intermittent, et que l'amour passionnel, qui dure peu (7). Avec ses amis il est doux et aimable. Il voudrait ne froisser personne, et il tend la main à ses ennemis, en ne voulant pas désespérer de les convertir à ses idées et surtout de conquérir leur estime personnelle (8). Il n'oublie pas ses collaborateurs lorsqu'ils sont dans la gêne. A l'époque où, prisonnier besogneux, il essaye de monnayer ses souvenirs de famille,

1830-1908, p. 229). La lettre précédente peut faire penser que Bure eut aussi une fille ; voici le passage, fort obscur : « Je vais aujourd'hui me retirer à Rueil, voir Edouard Bossu, mari d'Alexandrine Vergeot, ma sœur adoptive... »

Il est en tous cas certain qu'il eut encore deux fils issus de son mariage avec Eléonore Vergeot. On trouvera sur eux des renseignements dans FLEISCHMANN, ouv. cité, p. 113. cf. aussi : Paul GINISTY et QUATRELLES-L'EPINE : *Chronique parisienne des six derniers mois de l'Empire*, P. s. d. (1912), in-18, p. 169.

D'après Nauroy, « Les Secrets des Bonaparte », p. 32-33, Eugène Bure comte d'Orx, se maria en France avec une belge M^{lle} Volpette, et mourut en janvier 1910 dans son château des Castets à Saint-André-de-Seignaux, village dont il était maire. Il avait trois enfants. L'une de ses petites-filles est aujourd'hui femme de chambre à Paris (v. « Paris-Midi », du 16 avril 1935). Louis Bure comte de Labenne, épousa la fille d'un banquier, Marie-Henriette Paradis, et mourut le 11 fév. 1882. Il avait eu un fils mort deux ans avant lui. (D'après Léonce de BROTONNE : *Les Bonaparte et leurs alliances*, P. 1901, 80, p. 106.

Les deux frères restèrent en relation avec M^{me} Cornu. Le comte de Labenne lui écrivait en 1872 : Eugène est toujours à Orx. Il m'envoie chaque jour des rapports désolants sur l'état de notre propriété », et il lui fait part des réclamations des Domaines « qui soutiennent que les choses en 1870 ont été faites irrégulièrement ». (D'après Georges MONTORGUEIL : « *L'Idylle de Ham* », art. de l'« Eclair », 18 février 1910).

(7) M^{me} Cornu l'a déclaré elle-même à Nassau W. Senior, cf. d'Eichtal, « *Rev. de Paris* », 1^{er} juill. 1897, p. 190.

(8) Par exemple Godefroy Cavaignac, 1, 115, 120, 11, 29.

qu'il offre en vain à des cousines égoïstes et dures, il songe avant tout à payer les pensions qu'il a promises à ses complices de Boulogne. En Angleterre comme à Ham, il continuera de leur verser régulièrement les dédommagements qu'il leur a promis, sans oublier le brave général de Montholon dans les mains de qui les millions du testament de l'Empereur s'étaient envolés comme la fumée du canon. Il aime sincèrement sa filleule Hortense, et lui pardonne bien des aigreurs.

Mais, pour être juste, il faut dire que Napoléon III s'aime aussi lui-même, et qu'il ne s'oublie jamais (9). Ses amis ont pour fonction essentielle de croire en lui et de le soutenir dans ses entreprises.

Comme il sait être galant, marivaudeur, caressant, lorsque la bonne Hortense a mission de sacrifier quelques journées pour lui chercher un ouvrage rare, des statistiques ou des gravures ! Les lettres se terminent alors par des embrassades et d'emphatiques expressions de tendresse. Mais que le prince puisse se passer un peu de sa dévouée filleule, et les formules deviendront plus sèches, conventionnelles, fondues dans un moule uniforme : « Croyez à ma sincère amitié ». Sous l'Empire « ma chère Hortense » deviendra « ma chère Madame Cornu », par convenance sans doute, mais un peu aussi par le sentiment d'une reconnaissance obligatoire qui lui pèse un peu. Combien il aurait voulu l'effacer, cette dette morale à l'égard de la collaboratrice de Ham ! Si elle avait voulu accepter de l'argent, des honneurs ! Ne va-t-il pas, dans sa prison, jusqu'à lui offrir 5 % sur le produit éventuel de la vente d'un tableau ? (10) Mais il se fait rabrouer avec une vigueur qui le laisse tout contrit (11). Si elle réclame

(9) Bien qu'il déclare souvent ne pas être égoïste (comme tous les vrais égoïstes d'ailleurs) (ex. 1, 21).

(10) 1, 27.

(11) 1, 26.

pour ses amis, M^{me} Cornu refuse tout pour elle-même, et elle se résignera à mourir dans la gêne (12). Quelle femme contrariante.

En somme les services rendus à ses amis malheureux ne dépassent pas les limites de la correction parfaite qu'un prince désireux de se hisser au pouvoir suprême doit observer sous peine d'inspirer le mépris ou simplement la méfiance. Sa courtoisie raffinée a pu donner parfois l'impression que son cœur recélait des trésors de bonté. Ceux qui ont lu rapidement ses lettres à M^{me} Cornu s'y sont laissé prendre, Renan le premier. Or Louis-Napoléon est « gentleman », mais il n'a pas de véritable pitié. Je dirais même que l'homme ne lui inspire pas l'intérêt le plus élémentaire. Les ouvriers sont pour lui une matière exploitable sur le terrain électoral et rien de plus. L'auteur de « l'extinction du paupérisme », à cet égard, étale ses sentiments dans ses lettres intimes avec un parfait cynisme. Il ne pense qu'à l'opinion que les hommes politiques auront du livre (13), à l'accueil que lui fera la classe ouvrière (14), et en général au succès possible. « Je voudrais qu'il y en eût beaucoup d'achetés, car je crois que rien ne me fera autant de bien » (15).

(12) Renan (Corresp. t. II, p. 45) écrivait le 22 mai 1873 à la princesse Julie : « La mort de son mari et celle de son frère ont mis cette respectable personne dans un état d'abandon touchant à la gêne, qui attriste ses amis. Elle désirait qu'une pension fût faite à la veuve de son frère, et ce n'était que justice ».

Popinot, dans l'art. du « Gaulois » cité plus haut, que Cernuschi devenu riche, donna 6.000 frs à M^{me} Cornu à la veille de sa mort, car elle était dans une grande gêne.

(13) I, 120.

(14) I, 102 p. s.

(15) I, 101.

L'opinion de Renan se trouve dans une lettre à la princesse Julie, du 17 août 1875 (Corr. t. II, p. 76). « Il y a dans ces lettres, surtout dans celles datées de Ham, des pages fort belles qui feront envisager le caractère de l'Empereur sous un jour tout nouveau. On verra dans l'abandon de ces lettres toutes privées ce qu'il y avait au fond de l'âme de l'Empereur de sentiments libéraux, de goût pour le bien, d'ardeur pour le progrès des lumières et de la civilisation. »

D. Ses projets

Avant 1848 l'esprit de Louis-Napoléon est donc animé par un projet qui éclipse les sentiments et les autres aspirations personnelles : arriver au pouvoir. Il a foi en son étoiles, et, à vrai dire, il semble qu'un bon génie soit toujours présent pour effacer les fâcheuses conséquences de ses fautes.

Pour arriver au pouvoir il croit que l' « homme providentiel » peut user de tous les moyens.

Mais, avant tout, il faut de l'argent : Sans argent pas de parti bonapartiste, pas de journaux, pas de propagande possible. Et ses charges sont écrasantes : Il faut payer Conneau, Thélin, servir des pensions à ses collaborateurs condamnés par les tribunaux de Louis-Philippe, subventionner Persigny, F. Ney, Laity, Vaudrey, Laborde, Faure, Poggioli, etc. (1), venir en aide aux anciens serviteurs de la reine Hortense, calmer les créanciers de Laetizia Wise, née Bonaparte (2), faire taire ses anciennes maîtresses, acheter des livres et des appareils pour ses expériences. Tout compte fait le prince dépense plus de 200.000 francs par an.

Or il y a longtemps que la succession de sa mère a été

(1) 1, 122.

(2) Il refusa de la recevoir à Ham.

Le livre d'André LEFEVRE : *Les finances particulières de Napoléon III*. Paris, s. d. 80 est criblé d'erreurs. On y parle d'une pension versée à Mme C. (filleule d'Hortense Beauharnais). Ce ne peut être que Mme Cornu qui n'a jamais reçu de pension. Celle de Mme Guibout date de l'Empire ; de Ham elle ne reçoit que des aumônes (I, 23, II, 2). Le banquier Devey aurait obtenu sa libre entrée à Ham. Or les documents du min. de la Guerre nous apprennent qu'il n'a eu qu'une permission et que le prince a refusé de le recevoir. Toutefois l'ouvrage peut rendre quelques services, car l'auteur a été chargé de compiler les comptes de l'Empereur aux Tuileries en 1870 et il a pu voir des documents, comme les comptes de Bure, aujourd'hui disparus... ou égarés.

dévorée. La vie que Louis-Napoléon a menée en Angleterre a été celle d'un grand seigneur qui se préoccupe peu d'établir une relation entre ses recettes et ses dépenses, et c'est peut-être poussé par le besoin d'argent qu'il s'est livré en 1840 à une tentative prématurée de coup d'Etat. Il n'a comme biens fonds qu'une terre de Cività Nova dont le produit n'a jamais dépassé 100.000 fr., et le château d'Arenenberg qui ne rapporte rien. En 1841 il fut même obligé de mettre en vente ce château qui renfermait ses plus chers souvenirs d'enfance. Il en demandait 500.000 fr., y compris le mobilier, les tableaux et les souvenirs qu'il contenait (3). Personne n'en voulut, et il lui fallut modérer ses prétentions. Le 1^{er} janvier 1843 Arenenberg fut cédé à un sieur Keller pour la modique somme de 68.571 francs, mobilier compris (4).

Le prince a sauvé du naufrage quelques objets d'art dont il essaye de se défaire en les offrant à divers membres de sa famille. M^{me} Cornu sert d'intermédiaire avec les Hohenzollern, les Camerata, les Demidoff, ou avec la reine de Suède (5), et elle remplit ses lettres d'appels angoissés. Mais les Napoléon ne répondent que par des conseils, voire même par de mesquines chicanes. Personne ne veut ni du lavabo de Louis XIV (6), ni d'une tapisserie des Gobelins représentant le Premier Consul à cheval (7), ni du « talisman de Charlemagne » donné à l'Empereur par le clergé d'Aix-la-Chapelle, ni du camée d'Auguste trouvé par le général Bonaparte sur les ruines de

(3) I, II n.

(4) Et même des objets d'art, qu'il s'était réservé le droit de racheter. (I, 62).

(5) II, 28.

(6) I, 74, 89, 117, 118, 121, 122, 132, II, 5. Cf. aussi pour toutes ces négociations sa correspondance avec son cousin : *Napoléon III et le prince Napoléon*, corr. publiée par E. d'Hauterive. P. 1925.

(7) I, 20, 62, 49.

(8) I, 59, 76, II, 49, 51, 67.

Péluse (8), ni du manchon de la reine Hortense (9), ni même du superbe portrait de l'Impératrice par Prud'hon (10). D'ailleurs — cruelle déception ! — le camée d'Auguste, que M^{me} Cornu a fait enchâsser par un bijoutier, n'est qu'une « pâte » (11). On n'en tirera parti qu'en en faisant royalement cadeau à un créancier éventuel !

Personne ne veut prêter de l'argent au prétendant malheureux, ni Baring, ni Turquhar, ses banquiers de Londres, ni Orsi qui, associé à Armani, est à la tête d'une entreprise financière et industrielle, mais dont les affaires sont dans un équilibre instable, ni le directeur de la banque de Saint-Quentin (12), ni même M. d'Hérouël, le grand sucrier, pour lequel cependant le prince a si bien défendu la cause du sucre de betterave (13).

Le prince espère bien tirer quelque revenu de ses livres, et particulièrement du « Passé et de l'avenir de l'artillerie » (14), mais ce dernier ouvrage exige de très longs efforts et il n'est pas certain qu'on le vendra facilement.

Louis-Napoléon se met alors à échafauder des projets chimériques ou dangereux.

Tout d'abord il engage un procès contre le gouvernement français pour lui faire restituer les biens de la reine Hortense confisqués en 1814. Dès janvier 1841, le banquier Devey s'était chargé de réclamer à l'Etat une somme de 20.235.379 frs à titre de dédommagement. Le prince avait promis aux intermédiaires la moitié du produit de l'affaire (15). Mais Devey avait fait faillite l'année suivante.

(9) II, 20.

(10) I, 27, 76, 92, 118, 121, 122, 125, 126 ; II, 20, 23, 49, 51, 61.

(11) II, 68, 69. Quant au talisman de Charlemagne, saphir à l'intérieur duquel se trouve un morceau de la vraie Croix, il le donna plus tard à l'Impératrice Eugénie, qui, en 1919, en fit don à la cathédrale de Reims.

(12) I, 122.

(13) I, 122, M^{me} Cornu est chargée de la négociation ; I, 124, 125, 126.

(14) I, 130.

(15) A. Lefèvre, *ouvr. cit.*, p. 13 et « *Papiers et Corr.* », éd. Garnier, II, 122.

Deux ans plus tard Louis-Napoléon reprend le procès et charge de ses intérêts l'avocat Nogent ; mais l'affaire se perd dans le maquis de la procédure, et les tribunaux semblent peu disposés à reconnaître les droits plus ou moins fondés de l'héritier de la reine Hortense (16).

A la fin de sa captivité le prince s'engage dans une voie plus dangereuse. Il va essayer, comme bien d'autres, de mettre son grand nom au service d'une vaste entreprise financière.

Le père du projet me paraît être un capitaine au long cours du port de Calais, nommé Gossein. Ce navigateur se mit en relations avec le prince, et obtint — non sans difficulté, car on craignait qu'il ne fût chargé en réalité de préparer un bâtiment pour favoriser une tentative de fuite — d'aller s'entretenir avec le prisonnier de Ham (17). Sa première visite eut lieu le 2 avril 1844. Il revint le 29 novembre, accompagné cette fois-ci du G^l Castellon, ministre plénipotentiaire des Etats de l'Amérique centrale, et d'un interprète nommé Maximo Senz. Le diplomate proposa au prince de se mettre à la tête d'une société qui construirait un canal à travers l'isthme de Nicaragua. Le prisonnier prépara un projet, qu'il publia plus tard, et les négociations continuèrent. M. Marcolata, chargé d'affaires du Nicaragua en Belgique et en Hollande, muni d'instructions officielles, fit en mars, avril et mai 1846, six visites à Ham, et l'on prépara la constitution de la société. Il ne déplaisait pas à Louis-Napoléon, qui s'attendait à une amnistie prochaine, d'aller s'installer en Amérique et d'y refaire sa fortune (18).

(16) I, 55, 63, 66.

(18) J'ai vérifié les visites au Min. de la Guerre, dossier cité, permis-sions, et registres de corr. du gouverneur.

On trouvera l'historique de la question dans Briffault : « le prisonnier de Ham, et dans l'ouvrage de Napoléon III : « Le canal de Nicaragua » reproduit dans ses œuvres complètes, ed. d'Amyot, t. II.

Le projet était-il sérieux ? Je soupçonne beaucoup ces diplomates du Centre-Amérique d'avoir voulu monter une combinaison financière qui aurait vite sombré (comme plus tard sombrera celle de Panama) tout en garnissant les poches de rusés compères. Louis-Napoléon, qui n'était rien moins qu'expert en pareilles matières, risquait beaucoup de se noyer dans la boue d'un colossal scandale. Il est heureux que l'affaire ait traîné jusqu'en 1848, et que le prince ait dû l'abandonner pour une autre entreprise plus en harmonie avec ses aspirations (19).

Il est une autre affaire où le prétendant n'a pas agi par naïveté.

En 1845, très pressé d'argent, le prisonnier demanda au banquier Orsi, alors à Londres, de lui trouver une personne qui lui prêterait 120 à 150.000 frs. Pendant 12 mois Orsi fit de vaines démarches. Il s'adressa un jour à un membre du parlement, jadis camarade de Louis-Napoléon à Londres, et reçut cette réponse : « S'il m'arrivait de prêter 150.000 frs pour le prince, ce serait à la condition expresse que cette somme servirait à le garder en prison sa vie durant ! » On ne pouvait endurer déception plus grande. Le même soir Orsi se décida à jouer une dernière carte : Il écrivit au duc de Brunswick pour lui demander une audience (20).

Ce duc vivait à Londres depuis que son peuple, en 1830, lui avait fait l'injure de le chasser de son trône et de brûler son palais (21). C'était un personnage échappé des

(19) Ces diplomates avaient été éconduits par le gouvernement de Louis-Philippe.

(20) Ce récit a été fait par Orsini lui-même dans le « Figaro » du 5 janvier 1881, « Evasion du prince Louis-Napoléon du fort de Ham ». — Tractations financières.

(21) « Le duc Charles de Brunswick avant et après la révolution de 1830 », Paris, Menier, 1832.

Le duc a raconté sa vie à sa manière dans un ouvrage anonyme : « Charles d'Este, ou 30 ans de la vie d'un souverain », Paris, Canel, 1836, 2 vol. in-8°. On trouve sur lui d'amusantes anecdotes dans : James de

contes d'Hoffmann. Un visage immobile, le regard fixe, une grosse chevelure noire massée en touffes des deux côtés du crâne «deux ailes de corbeau entourant une boule d'ivoire », quatre rides brutales soulignant les yeux et coupant les joues en partant de la racine du nez long et droit, un air de dignité figée (22) ; on aurait dit la momie de Ramses II revenue à la vie pour étaler son dédain sur le stupide XIX^e siècle.

Ce Ramses osa un jour faire la traversée de la Manche en ballon. Sa fortune colossale lui permettait toutes les fantaisies. Il rêvait d'un revirement de l'opinion publique qui le rappellerait au trône ; ce qui ne l'empêchait pas de souhaiter de tout son cœur la réalisation de l'Unité allemande et l'avènement dans tous les pays du régime républicain.

Ce duc souverain haïssait tous les rois, mais principalement les rois d'Angleterre : Il ne faut pas oublier que Georges IV a persécuté (le duc dit même « assassiné ») Caroline de Brunswick (23). Ce Georges IV, selon lui, a commis cinq assassinats, dont celui de M. Prince (un ancien chapelain). Guillaume IV, qui l'a fait interdire, ne valait pas mieux. Et la reine Victoria hérite de cette série d'anathèmes. Heureusement un homme politique anglais, Thomas Duncombe, qui fut quelques années député de Finsbury à la Chambre des Communes, accepte de se faire le porte-parole du duc républicain. C'est un grand ami de

CHAMBRIER : *La Cour et la Société du Second Empire* (1904), 2^e série, p. 293 sq.

Elemir BOURGES, a fait du duc de Brunswick le héros de son roman : *Le Crépuscule des Dieux*, p. 1901, 8°. Les noms sont à peine travestis : Le duc s'appelle ici Charles d'Este, duc de Blankenbourg, et son intendant Smith, M. Smithson.

(22) Jules CLARETIE : *Courrier de Paris*, dans « L'Illustration », t. III, n° 1327, 1^{er} août 1868.

(23) Il avait fait inscrire sur sa tombe, dans la crypte de l'église St-Blaise de Brunswick : « Ici repose la reine assassinée Caroline d'Angleterre ».

Kossuth, de Mazzini et de Garibaldi. Il prête à Charles de Brunswick son influence dans le parti libéral ... et son secrétaire, très entendu en affaires, G. Th. Smith. Peu après le duc signe un testament en faveur de Th. Duncombe.

Si Duncombe est un familier des mazziniens, c'est aussi un bon ami de Walewski et de Morny. Il ne verrait pas d'un mauvais œil une entente entre le duc exilé et le prisonnier de Ham (24).

L'audience est accordée. En voici le récit par Orsi lui-même : « Il y a avait déjà plus de vingt minutes que j'étais là quand je vis remuer une portière qui cachait une porte pratiquée près d'un des angles de la pièce. Puis je vis apparaître tout à coup dans la fente d'un rideau une tête d'homme recouverte d'un capuchon de peluche noire qui enveloppait presque toute la figure et ne permettait de voir distinctement que le nez. Ce capuchon tenait à une longue robe de chambre, également en peluche, serrée à la taille par une cordelière de soie. J'étais devant le duc de Brunswick. Il avait les mains enfoncées dans les poches de son ample robe et serrait dans chacune d'elles un revolver. Il me l'a avoué lui-même quelques jours après notre première entrevue. « Le duc, ayant écouté la demande du financier, se fâcha tout rouge. Il déclara qu'il était profondément républicain. « — Je ne sais vraiment ce que je dois admirer le plus de ma patience ou de votre effronterie. Un prêt de 150.000 francs au prince Napoléon ! Vraiment ! Croyez-vous que j'y consente ? Votre prince ne me paraît pas savoir que je suis un fidèle républicain : je suis l'ami de Cavaignac, de Marrast et de tous les chefs du parti. Je suis le plus fort actionnaire du

(24) DUNCOMBE (Thomas Slingsby) : *The life and correspondance of Thomas Slingsby Duncombe*, London (Hurst and Blackett) 1868, 2 vol. 8°, p. 10, sq. (t. II).

« National ». C'est moi qui fournis l'argent dont il a besoin. Soutenu par mes principes républicains, je veux engager la guerre contre tous les pouvoirs monarchiques et contre l'Allemagne en particulier. L'avènement de votre prince ne signifie rien s'il ne signifie pas la royauté ou l'empire. Je ne veux pas trahir mes nouveaux amis ; je refuse au prince les 150.000 francs que vous demandez en son nom. »

Mais Orsi fit aussitôt remarquer que le duc serait la première victime de la révolution qui balayerait les trônes. Il lui fit un tableau des plus brillants de la popularité du prétendant bonapartiste et de la reconnaissance active dont il paierait la générosité de Charles de Brunswick. Le duc se fit exposer pendant une heure et demie l'état des esprits en France. A la fin il se leva, et, persuadé soudain que l'avènement au trône de Louis-Napoléon n'était plus qu'une « question de temps », il se mit à marcher de long en large et dit :

« Ecrivez au prince que je mets 150.000 fr. à sa disposition aux conditions suivantes :

« 1° Le prince acceptera trois billets de 50.000 francs payables dans cinq ans à 5 % d'intérêts ;

« 2° 20.000 francs sur les 150.000 seront pris par lui en actions du « National », et au pair ;

« 3° Une alliance offensive et défensive sera conclue entre nous par laquelle le Prince s'engagera, au cas où il serait élu roi, président ou empereur, à m'aider dans mes vues sur l'Allemagne. J'agirai de même à son égard au cas où mon avènement au pouvoir aurait lieu avant qu'il ait réussi en France ;

« 4° Vous partirez immédiatement en France avec mon secrétaire particulier M. George-Thomas Smith, pour bien trancher ces diverses questions et faire ratifier ce traité par le prince. »

Orsi accepte, part pour Paris, y rencontre Smith, arrivé

un jour avant, et demande une permission pour aller voir le prince à Ham. Le ministre de l'Intérieur lui opposa un refus. Il se méfiait d'Orsi, qui venait de purger une condamnation de cinq ans d'emprisonnement à Doullens pour avoir participé à l'expédition de Boulogne. Il fallut de longues démarches pour lui faire admettre que la visite était dénuée de toute importance politique : le Prince expliqua que M. Smith désirait lui acheter sa tapisserie des Gobelins, trois tableaux et une parure en diamants (25). Le 24 juin le ministère finit par accorder la permission, mais à condition que l'entrevue aurait lieu en présence du commandant du fort. Les compères discutèrent donc gravement sur le prix des objets d'art et tombèrent d'accord sur un prix d'achat de 120.000 francs. En lui serrant la main Orsi remit au prince les trois billets. « Ils me furent rendus, dit-il, dans l'après midi, avec le traité écrit sur satin, lorsque je pris congé du prince. Nous arrivâmes, M. Smith et moi, deux jours après à Londres, et, l'argent ayant été versé à MM. Baring frères, au nom du prince, tout fut terminé. »

Et voici le texte du fameux traité :

« A Ham, 1845.

« Nous C.F.A.G.D. of Brunswick, nous Prince Napoléon Louis Bonaparte, convenons et arrêtons ce qui suit :

Art. I. — Nous promettons et jurons sur notre honneur et sur le Saint Evangile de nous aider l'un et l'autre, nous C. D. of Bk. à rentrer en possession du duché de Bk, et à faire s'il se peut de toute l'Allemagne une seule nation unie et à lui donner une constitution adaptée à ses mœurs, à ses besoins, et au progrès de l'époque ; et nous p. N. L. Buonaparte à faire rentrer la France dans le plein exer-

(25) Min. Guerre, rég. corr. Demarle, 15 juin 1845.

cice de la souveraineté nationale dont elle a été privée en 1830 et à la mettre à même de se prononcer librement sur la forme de gouvernement qu'il lui convient de se donner.

Art. II. — Celui d'entre nous qui le premier arriverait au pouvoir suprême, sous quelque titre que ce soit, s'engage à fournir à l'autre, en armes et en argent, les secours qui lui sont nécessaires pour atteindre le but qu'il se propose ; et, de plus, à autoriser et faciliter l'enrôlement volontaire d'un nombre d'hommes suffisant pour l'exécution de ce projet.

Art. III. — Tant que durera l'exil qui pèse sur nous, nous (nous) engageons à nous aider réciproquement en toute occasion, afin de rentrer en possession des droits politiques qui nous ont été ravis ; et, en supposant que l'un de nous p(uisse) rentrer dans sa patrie, l'autre s'engage à soutenir la cause de son allié par tous les moyens

Art. IV. — Nous (nous) engageons en outre à ne jamais promettre, faire ni signer aucune renonciation, abdication en détriment de nos droits politiques ou civils, mais au contraire à nous consulter et à nous soutenir en frères dans toutes les circonstances de la vie.

Art. V. — Si par suite et lorsque jouissant de notre pleine liberté, nous jugeons convenable d'apporter au présent traité des modifications dictées soit par notre position respective, soit par l'intérêts commun, nous nous engageons à les faire d'un commun accord, et à réviser les dispositions de cette convention dans tout ce qu'elle contient(dra) de défectueux par suite des circonstances sous lesquelles elle a été faite.

Approuvé, etc.

In the presence of G. T. Smith and count Orsi

Napoléon Louis Bonaparte. »

Lorsque cet étrange document a été publié dans une biographie de Duncombe, en 1868, (26) il a été accueilli en France avec un certain scepticisme (27). Le récit d'Orsi, publié dans le « Figaro » du 5 janvier 1881, est passé à peu près inaperçu. Seul Hachet Souplet lui accorde quelque crédit (28). Cependant nous devons affirmer aujourd'hui qu'il est retoucreusement exact. Le rapport de Demarle conserve au ministère de la Guerre, la lettre du prince à M^{me} Cornu (29) concordent avec le récit du « Figaro ». Le traité, écrit sur soie, est conservé à la bibliothèque de Genève, puisque le duc par son 1^{er} et dernier testament a fait de cette ville sa légataire universelle (30). Nous ne pouvons douter de son authenticité puisque nous en constatons aussitôt l'application. Soudain les embarras d'argent du prince disparaissent, son compte chez Baring monte à 166.800 frs, enfin Bure, prête-nom du prince devient propriétaire de 80 actions du « National », dont 30 passent peu après au nom de Bouffet Montauban, autre prête-nom. Ces 80 actions à 250 frs valent bien au pair 20.000 frs (31). Il est donc incontestable que Louis-Napoléon devint, bien malgré lui, l'un des actionnaires du grand journal republicain du temps.

Quant au traité, il était assez embarrassant pour Napo-

(26) Duncombe, *ouv. cit.*, t. II, p. 10.

(27) Cf. art. de Claretie cité plus haut et une petite note dans le « Journal des Débats » mais le gouvernement n'a pas démenti l'information.

(28) *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham*, P., 1894, p. 191 à 207.

(29) II, 35.

(30) Il s'agit d'une succession d'environ 300 millions. Le comte de Civy, gendre du feu duc de Brunswick a attaqué la ville de Genève et le procès dure encore. Nous empruntons quelques détails aux innombrables brochures que le comte de Civy a écrites pour soutenir sa cause. Les principales sont : « Historique de la succession de S. A. R. le duc de Brunswick Charles II », Paimiers, 1929, 8° ; « Succession du duc de Brunswick Charles II, interdit et testateur Nullité du testament », Paris, 1932, 8° ; « La vérité sur les attendus du jugement de 1896 », Paris, 1933, 4°. Une récente plaidoirie de Paul Boncour a été aussi publiée.

(31) Papiers et Corr de la fam. impériale ed. Garnier, 1971, t. II, p. 117, extrait des comptes de Bure.

l^{éon} III, qui, par la suite, chercha à l'annuler. En septembre 1848 il rendit au duc de Brunswick les 50 actions du « National » souscrites par Bure, et, en janvier 1849, les 30 actions de Bouffet-Montauban (32). D'autre part il existe dans ses comptes l'indication d'un versement de 67.900 frs à G.-S. Smith, qui semble bien être le remboursement d'un des billets Brunswick augmenté des intérêts de 3 années et de certains frais (33).

Sous l'Empire le duc vint s'installer à Paris dans un palais rose, armé comme un château-fort, machiné comme une scène d'opéra. Il apparaissait dans les salons des Tuileries ou dans ses loges de théâtre, paré comme une vitrine de musée, avec de gros diamants en guise de boutons de gilet, précédé d'un grand nègre abyssin en costume de janissaire avec une aigrette de diamants et un sabre de Damas. On savait que ses habits portaient pour 21 millions de pierreries et on l'appelait « le duc aux diamants ». Napoléon III continua d'avoir avec lui d'excellentes relations (34). Il lui donnait la place d'honneur aux fêtes et aux diners de la cour. Smith, tout en restant le trésorier du duc, fut nommé « inspecteur général de la liste civile », et il fit si bien que son maître écrivit un testament en faveur de l'Empereur, puis, pour répondre à de légers scrupules, en faveur du prince impérial.

Hélas, à la fin de l'Empire, tout se gâta. Le duc avait enlevé jadis une jeune fille de 17 ans, lady Colville, qui lui avait donné une fille, la comtesse de Colmar, devenue comtesse de Civry. Il entra en procès avec la jeune femme, et, après un premier jugement défavorable, il s'enfuit à

(32) Ibid.

(33) Ibid. p. 106.

(34) Bordier : « L'Allemagne aux Tuileries », p. 49, signale les nombreuses lettres de compliments du duc de Brunswick. Celle du 15 août 1867 indique qu'il regrette Paris dont le séjour lui a été « rendu impossible par l'injustice des juges ».

La Haye. En 1870 il semble avoir rappelé à Napoléon III ses promesses écrites et verbales, mais il ne reçut que cette réponse, griffonnée au moment où l'Empereur parlait pour le théâtre de la guerre :

« *Altesse royale,*

J'ai reçu votre lettre, et, dans les circonstances actuelles, il m'est impossible d'accueillir votre demande. Je vous prie de croire à mes sentiments de sincère amitié.

Napoléon » (35).

L'Empire renversé, Brunswick eut la fantaisie de laisser ses biens à la ville de Genève, à la grande fureur de son gendre qui, âgé aujourd'hui de 82 ans, continue de traîner la municipalité genevoise devant tous les tribunaux du monde.

Est-il besoin, avant d'en finir avec cette curieuse histoire, de souligner la gravité du traité signé par le prisonnier de Ham ? C'était la politique extérieur de la France mise d'avance au service d'une cause étrangère, moyennant une somme de 150.000 frs versée pour l'usage personnel d'un prince qui ne doutait pas d'accéder un jour au trône impérial. Qui sait si Napoléon III, lorsqu'il félicita Guillaume I^{er} pour la prise de Düppel, lorsqu'il s'abstint de contrecarrer la politique de Bismarck écrasant les petits Etats de l'Allemagne moyenne et repoussant l'Autriche en 1866, en un mot lorsqu'il sembla donner son assentiment la réalisation de l'Unité allemande, n'a pas pensé à l'art. I du traité de 1845 ? Je ne dis pas qu'il se soit considéré comme lié par la convention rédigée jadis par un seigneur allemand déséquilibré ; mais il dut y penser parfois, comme il pensait, au moment du règlement des affaires d'Italie, à ses exploits de carbonaro pendant la révolution de Romagne.

(35) Ibid. et Hachet-Souplet, ouv. cité, p. 206.

Sur le choix des moyens le prétendant ne s'embarrasse donc pas de scrupules. A M^{me} Cornu qui lui reproche son « avèglement » il répond gravement : « *Je me conduis comme tout homme sensé doit le faire, non d'après l'opinion de Pierre ou de Paul, mais d'après mon jugement et ma conscience. Si donc je marche droit sur un écueil, c'est que probablement je crois cet écueil peu dangereux, ou bien que je crois ma carène assez forte pour y résister* (36) ».

Quelles idées embarque-t-il sur son obscur vaisseau ? C'est dans son œuvre de journaliste et de polygraphe, plutôt que dans ses lettres qu'elles nous sont présentées. Elles ont été si souvent exposées que je m'abstiendrai d'y revenir (37). J'isole seulement les principes politiques qui se dégagent de sa correspondance avec M^{me} Cornu. On n'en trouvera guère d'autres d'ailleurs dans les milliers de pages de ses œuvres complètes.

La théorie de la monarchie césarienne est simple. Elle tient toute entière dans ces quelques lignes de la reine Hortense : « Pour inspirer à mes enfants l'amour de la patrie sans haine pour personne, j'avais dû dès leur première jeunesse leur expliquer la nature de leur position et les droits d'un peuple libre. L'Empereur, par ses grands services, avait réuni toutes les voix pour son élévation. Le peuple qui donne a le droit d'ôter. Les Bourbons, qui se croient propriétaires, peuvent prétendre réclamer la France comme un bien. Les Bonaparte doivent se rappeler que toute puissance leur vient de la volonté populaire ; ils doivent en attendre l'expression, s'y conformer, leur fût-elle contraire (38) ». Napoléon III n'avait que très peu

(36) II, 50.

(37) V. particulièrement le livre partial mais clair et documenté de Y. N. BOON : « *Rêve et réalité dans l'œuvre économique et sociale de Napoléon III* », La Haye, 1936.

(38) *Mémoires de la reine Hortense*, t. III, p. 274.

d'idées personnelles. Il se référait toujours aux enseignements de sa mère, à l'œuvre de son oncle Napoléon I^{er}, ou, pour la vie courante, à la sagesse traditionnelle (le nombre extraordinaire de proverbes qui émaillent ses lettres en fait foi (39).

Le pouvoir impérial est fondé sur deux principes : le principe de la souveraineté populaire et le principe de l'hérédité. Le premier implique le *suffrage universel*. « *Hors de cette base il n'y a que confusion* » (40). Mais le peuple ne doit pas exercer le pouvoir lui-même. Dans l'intérêt du pays il doit le déléguer à l'homme qui a sa confiance. En 1842 le prétendant combat de toutes ses forces l'idée d'une république fondée sur la séparation des pouvoirs ; Lamartine est pour lui « l'homme le plus antipathique, vrai Don Quichotte politico-sentimental » (41).

L'homme « *qui a rendu à son pays d'éclatants services* », qui a été appelé par le peuple et qui incarne l'idée nationale doit avoir cependant un pouvoir héréditaire.

Louis Napoléon est le souverain légitime de la France parce que les Bourbons, qui ont supprimé le suffrage universel, n'ont pas reçu de délégation du peuple comme celle que Napoléon I^{er} a reçue et qui sera valable tant que le peuple lui-même ne la révoquera pas. Mais il est aussi le souverain présumé légitime « *parce qu'il est le neveu de l'homme qui a rendu plus de services à la France en 10 ans d'empire que 67 rois en 1400 ans* » (42). Ces deux principes, en apparence contradictoire, doivent dans la pratique se concilier, car l'Empereur sait que le pays n'est pas sa propriété et qu'il doit justifier à chaque moment sa délégation de pouvoir par les services rendus.

(39) Ex. I, 46.

(40) I, 33.

(41) I, 36 ; voir aussi I, 66.

(42) I, 66.

« *C'est dans cette conformité d'intérêts avec le peuple français qu'est ma force, et elle existe non seulement dans mon esprit et dans mon cœur, mais dans mon sang, dans ma chair, dans mes os...* » (43).

Cette doctrine n'est pas neuve. C'est la « *tyrannie* » des grecs anciens. Elle est devenue à l'époque moderne le fascisme. Ses théoriciens se sont toujours gardés de lui donner une précision rigoureuse. C'est en vain que j'ai cherché dans les œuvres de Napoléon III et dans sa correspondance le critérium du « service rendu ».

Je ne prétends pas que M^{me} Cornu ait dit sur Napoléon III tout ce qu'il y a à dire, mais sa contribution à l'Histoire n'est pas négligeable. Pour aider à dégager cet empereur des brumes déjà épaisses de la Légende, j'ai voulu tirer profit de documents nouveaux et consulter la femme dont il disait, dans une lettre à George Sand : « *C'est la personne qui me connaît le mieux, avec mes qualités et mes défauts* ».

(43) I, 17.

Les lettres de Napoléon III à Madame Cornu

HISTOIRE DU MANUSCRIT.

M^{me} Cornu avait réuni les lettres que lui avait envoyées Napoléon III avant et après son avènement. Elle en détruisit quelques-unes qui ne parlaient que de questions personnelles. J'ai retrouvé les copies de plusieurs de ces lettres disparues. D'après Nauroy (1) celles qui concernaient l'avènement au trône de Roumanie de Charles de Hohenzollern auraient été données à Ubicini, mais le testament de M^{me} Cornu, que j'ai eu entre les mains, n'en fait pas mention. Je doute qu'elles existent, car M^{me} Cornu, en 1866, voyait l'Empereur comme elle le voulait, et l'affaire a dû se traiter verbalement. Je possède personnellement la copie faite par elle-même d'un billet de Napoléon III concernant la nomination du précepteur du prince impérial et ce billet n'existe pas dans le recueil de la Bibliothèque Nationale, ce qui paraît indiquer que la collection a subi un tri ; mais je ne pense pas qu'il manque beaucoup de lettres.

M^{me} Cornu légua son recueil à la Bibliothèque Nationale par un testament de 1875, année de sa mort. Les lettres, devaient être publiées 10 ans après par les soins d'Ernest Renan, si toutefois l'impératrice Eugénie y consentait. Le

(1) *Les Secrets des Bonaparte*, p. 170. n.

bénéfice éventuel de la publication devait revenir pour moitié à M^{me} Tardieu, sa nièce et légataire universelle, et pour moitié à la fille de Renan, Noémi.

Il existait une copie du manuscrit faite par une parente de la donatrice, M^{me} Balze, femme du fameux peintre Paul Balze. Renan en fit exécuter une seconde par son fils. Les deux copies sont maintenant dans les mains de M^{me} Noémi Renan (2).

*Ernest Renan exécuta sa mission avec une extrême conscience. La lettre suivante, que je reconstitue en sou-
dant deux extraits déjà publiés, en fait foi. Nous n'avons
pas d'indication sur le destinataire, mais c'est certain-
nement l'exécuteur testamentaire, M. Dubois-Caquet :*

« Paris, 8 janvier 1875.

*Monsieur, Votre lettre m'a prouvé, ce que du reste je
savais déjà, l'extrême scrupule avec lequel M^{me} Tardieu
entend exécuter les dernières volontés de M^{me} Cornu. Ven-
dredi dernier j'ai communiqué à M. Delisle, administra-
teur général de la Bibliothèque Nationale, [le testament
de M^{me} Cornu ainsi que ses intentions qu'il a pleinement
approuvées]. Il m'a révélé un fait grave, qui montre com-
bien nos précautions sont justifiées. Dans le second vo-
lume de la Vie de Napoléon III (en anglais) de Jerrold,
qui est arrivé il y a quelques jours à la Bibliothèque Na-
tionale, il y a en appendice des extraits considérables de
la correspondance de l'Empereur avec M^{me} Cornu, durant
la prison de Ham. Il est évident que cette communication
a été faite par M^{me} Cornu. Une supposition qui vient na-
turellement à l'esprit c'est que la copie de M^{me} Balze a été
faite pour servir à cette communication. On sent que Jer-
rold a publié tout ce dont M^{me} Cornu lui avait donné la*

(2) *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, t. XIX (1886), p. 268.
Il est inexact que M^{me} Cornu n'ait pas pensé au droit de l'Impératrice :
elle en parle formellement dans son testament.

copie, par conséquent, en comparant la copie que vous possédez et le texte de Jerrold on saurait à quoi s'en tenir. J'ai pris dans Jerrold des notes suffisantes pour cette comparaison, et si un jour vous voulez que nous fassions la confrontation, ce sera l'affaire de quelques minutes. Si je savais quand j'aurais la chance de rencontrer M^{me} Tardieu, j'irais m'entendre avec vous à ce sujet. Croyez à mes sentiments les plus dévoués. » (3)

En 1885 Renan demanda à l'impératrice l'autorisation de publier les lettres, mais il ne put l'obtenir. Les amateurs de souvenirs napoléoniens furent très intrigués en apprenant que la volonté de la testatrice n'était pas respectée. Ils crurent que le recueil contenait des révélations étonnantes que les exécuteurs testamentaires hésitaient à livrer au public. Renan eut beau déclarer à un rédacteur de l'« Evènement » qu'il n'y pouvait rien puisque l'impératrice seule avait le droit de laisser faire cette publication, on ne le crut qu'à demi (4).

En 1902 une lettre ministérielle donna l'autorisation de communiquer le manuscrit au public, et, à plusieurs reprises on parla de le publier. Les journaux en publièrent quelques extraits. Quelques historiens le compulsaient et commençaient à en tirer parti. Seymour de Ricci annonçait en 1905 qu'il en préparait la publication intégrale ; mais il fut gagné de vitesse par le comte Fleury, qui en fit ainsi que je l'indique plus bas, une édition très incomplète et très infidèle. Les historiens et les « curieux » furent très déçus. Personne n'eut l'idée de contrôler la publication Fleury.

Quant aux papiers de M^{me} Cornu, ils passèrent par bien

(3) Ibid., t. LXVI, p. 208 ; la seconde partie de la lettre figure dans le catalogue Victor LEMASLE, 1914, no 134. Je ne suis pas certain de l'exactitude d'une des phrases, que j'ai placée entre crochets.

(4) Ibid., t. XIX (1886), p. 268. Renan aurait déclaré qu'il était inexact que le produit de la publication dût revenir à sa fille ; le journaliste a certainement mal compris, car le testament à ce sujet est formel.

des vicissitudes. Les héritiers trouvèrent en sa villa de Longpont une malle où était entassée une masse considérable de lettres dans le plus grand désordre. Les lettres des Hohenzollern s'y mélangeaient avec des comptes de blanchisseuse. La malle fut conservée telle quelle. Plus tard M. Paul Marais, bibliothécaire à la Mazarine fut chargé de mettre de l'ordre dans les papiers. Il signala l'importance de certains documents. La nièce et seule héritière de M^{me} Cornu, M^{me} Tardieu étant morte, ses héritiers se partagèrent les papiers et les dispersèrent sans en prendre copie. Les documents ayant une valeur en tant qu'autographes furent vendus à l'Hôtel Drouot le 29 avril 1904. Je n'ai pu consulter que l'analyse sommaire qui m'a été communiquée avec beaucoup d'obligeance par la maison Charavay. Il y avait là d'importantes lettres de Duruy, des lettres de la reine de Hollande, de Berthelot, de Flaubert, de Scribe, d'Elisabeth de Roumanie. Le roi de Roumanie acheta à la même époque une lettre importante du prince Antoine. Enfin des billets d'enfant, signés Louis-Napoléon furent vendus directement à un amateur d'autographes.

Je n'ai plus trouvé chez l'un des héritiers de M^{me} Cornu que la copie d'une ébauche de « Mémoires » (5) et une cinquantaine de lettres à qui je vais donner une sépulture digne d'elles on en faisant don prochainement à la Bibliothèque Nationale.

(6) Un article de POPINOT (pseudonyme d'H. de Pène) dans « Le Gaulois » du 9 novembre 1892 : « Une sœur de lait », nous dit que « les mémoires de M^{me} Cornu vont voir le jour ». Mais le journaliste a certainement confondu les Mémoires (qui sont actuellement en ma possession) et les lettres de Napoléon III. Le reste de l'article est criblé d'inexactitudes du même genre. M^{me} Cornu serait la « sœur de lait de Napoléon III », elle aurait collaboré aux « Idées Napoléoniennes » et travaillé à l'évasion de Ham ; sous l'Empire elle n'aurait jamais voulu avoir de relations avec l'impératrice. Erreurs graves dans un article qui, par ailleurs, contient quelques souvenirs intéressants.

Les lettres de Napoléon III à M^{me} Cornu déposées à la Bibliothèque Nationale sont aujourd'hui reliées en deux volumes (1). Le premier comprend la période qui s'étend de 1820 à 1844, soit 133 lettres. Le second la période qui va de 1845 à 1872, soit 164 lettres.

Il existe donc en tout : 297 lettres ; mais dans ce nombre sont comprises 2 lettres de la princesse Marie de Bade, deux lettres de M^{me} Cornu, une lettre de Voisin, deux billets de Mocquard, une lettre d'Eugénie de Hohenzollern ; ajoutons que l'un des documents est la copie autographe de la réponse du prince à Odilon Barrot, en 1846, et qu'un autre est la proclamation faite par Louis-Napoléon au moment de sa candidature à la Présidence de la République et corrigée de sa main.

A la fin du second volume ont été ajoutées 14 lettres de Blanchard Jerrold à M^{me} Cornu (1873-1874) et une lettre d'A. Filon qui recommande chaudement l'écrivain anglais désireux de consulter cette correspondance ; enfin une note qui indique que les lettres ont été mises pour quelques jours à la disposition de l'auteur de « The life of Napoléon III » et que les extraits publiés dans cet ouvrage ont été désignés par M^{me} Cornu et revus par elle.

Les lettres sont d'ordinaire de la propre main de Napoléon III. Quelques-unes seulement, toutes de l'époque impériale, ont été dictées à son secrétaire, Mocquard ; nous les indiquons dans notre publication. Trois ont disparu et sont remplacées par des copies faites par M^{me} Cornu elle-même ; elles sont peu importantes, et j'ai eu soin de les signaler.

L'écriture de Napoléon III est souvent difficile à déchiffrer. Elle est fort indécise et la forme des lettres varie

(1) Bibl. Nat. Ms. FR.N.A., no 1066-1067.

d'un document à l'autre. Les copies antérieures avaient laissé en blanc bien des passages. Je suis parvenu à limiter à 4 ou 5 le nombre des mots absolument indéchiffrables. J'ai conservé rigoureusement l'orthographe, généralement bonne. Toutefois j'ai été obligé de rétablir la ponctuation qui est d'ordinaire inexistante.

LES PUBLICATIONS ANTÉRIEURES.

Voici quels sont les ouvrages où on pourra trouver des fragments plus ou moins importants du manuscrit :

1° BLANCHARD JERROLD, « The life of Napoléon III », London, 1874, 4 vol.

L'historien anglais publie dans une annexe du t. II, 112 extraits des lettres de Ham, les seules probablement qui lui aient été communiquées. Il est peu vraisemblable que M^{me} Cornu ait revu elle-même cette publication qui fourmille de fautes.

Il y a souvent une dizaine d'erreurs de transcriptions par extrait, et la date même des lettres est souvent rapportée avec inexactitude.

2° Georges DUVAL, dans son livre « Napoléon III, enfance, jeunesse », 8°, Paris, Flammarion (1894), cite un certain nombre de lettres du prince sans prendre la peine de dire à qui elles furent adressées, sans même donner leur date. Il a consulté les lettres de Ham à la Bibliothèque Nationale et les extraits qu'il reproduit sont mieux transcrits que ceux de Blanchard-Jerrold. Malheureusement il est impossible de dire les raisons de son choix.

3° Emile OLLIVIER, dans « L'Empire libéral », t. V, p. 616 à 621 reproduit deux lettres de Ham, celle du 28 août 1841 et celle du 19 septembre 1845. E. Ollivier avait lu le manuscrit, mais, en choisissant ces deux lettres, il voulait démontrer que M^{me} Cornu n'avait jamais exercé

d'influence sur Napoléon III. Pourquoi a-t-il choisi ces pages plutôt que d'autres ? Le mémorialiste de l'Empire libéral ne s'est pas soucié de nous le dire.

Ajoutons que les lettres du 25 décembre 1863 et du 10 février 1864 qui concernent le projet de mariage de Charles de Hohenzollern sont reproduites dans le tome XIV, p. 79-80.

4° De petits fragments de lettres sont reproduits dans un article du « Gaulois du Dimanche » du 1^{er} mars 1903.

5° « L'Amateur d'autographes » du 15 février 1903. Germain BAPST, « Lettres d'enfance de Napoléon III », publie les cinq premières lettres du manuscrit, ainsi qu'un extrait de celle où il est question d'un acte d'héroïsme que le prince avait accompli à Constance. Remarquons en passant que cette dernière, non datée, n'est pas de 1835, comme le pense M. Bapst, puisqu'elle porte le timbre du 2 février 1843.

6° Dans le « Carnet historique et littéraire », année 1905, t. 23, p. 291 à 300, le comte Fleury avait commencé la publication intégrale des lettres de Napoléon III à M^{me} Cornu, mais sa revue ayant disparu cette même année, 11 lettres seulement y furent publiées, auxquelles s'ajoutent les deux lettres de la princesse Marie de Bade qui portent les N^{os} 8 et 9 dans le Ms. de la Bibliothèque Nationale.

Cette publication a été faite avec un peu plus de soin que les précédentes.

7° Dans la « Revue hebdomadaire », 8 et 15 déce. 1906 (p. 171-196 et 305-321) et janvier 1907 (p. 227-241 et 336-360) le comte Fleury a poursuivi sa publication. Ces numéros sont aujourd'hui introuvables même au siège de la Revue et je n'ai pu les consulter qu'à la Bibliothèque Nationale.

On ne peut reprocher au comte Fleury de n'avoir publié dans cette revue que 95 lettres et d'y avoir opéré des coupures assez nombreuses. Un périodique de petit format ne pouvait s'embarrasser de la publication intégrale de 300 lettres dont certaines pouvaient manquer d'intérêt pour ses lecteurs. Mais on peut lui adresser à d'autres points de vue des critiques graves. Son copiste ne s'est pas trop évertué à déchiffrer les passages peu lisibles. Il les a sautés, ou bien il les a transcrit à sa manière. Quelques exemples suffiront. Dans la lettre du 6 janvier 1845 il y a trois fautes « le manuscrit que j'ai eu en mains » devient « ...que j'ai eu, mais, etc. » et le document est tronqué. Dans la lettre du 7 janvier 1846 « pour chercher ce Vuecholo » devient « pour les dernières recherches », et une phrase disparaît. Mais surtout le comte Fleury, animé du désir de ne rien dire qui ne pût nuire le moins du monde à la réputation de la famille Bonaparte, élimine avec un soin rigoureux tout détail de la vie intime de Napoléon III. On cherchera en vain dans les textes de la « Revue hebdomadaire » des renseignements sur la « belle sabotière », sur les deux petits Césarions, voire même sur les tractations financières d'un prince besogneux. Si Louis-Napoléon écrit de la comtesse Camerata : « ma cousine, soit dit entre nous, n'est pas très bonne payeuse » (26 janvier 1845), discrètement le comte Fleury élimine cette médisance. Dans la dernière lettre, l'Empereur exilé écrit « Mon pauvre enfant est à Woolwich et trouve l'apprentissage un peu dur ». Un Bonaparte pourrait-il donc être fatigué par une saine éducation militaire ? Scandalisé, le comte Fleury fait disparaître les mots « et trouve » !

Partialité et excès de pudeur déparent donc l'utile publication de la « Revue hebdomadaire ».

En somme jusqu'ici 104 lettres ont été publiées par le comte Fleury, soit intégralement soit avec des coupures,

112 en extraits par Blanchard-Jerrold — mais 50 de ces derniers appartiennent à des lettres publiées depuis in-extenso. Il y a donc 62 fragments de Blanchard-Jerrold seulement qui ne font pas double emploi. Toutes les lettres ou extraits publiés dans les recueils ci-dessus cités sont reproduits dans les publications du comte Fleury.

Il existe en définitive 166 lettres déjà connues soit complètement soit par fragments. 131 n'ont jamais été publiées ni citées. Comme il aurait été trop compliqué de noter la multitude de passages inédits dans les autres, je me suis borné à signaler celles des lettres qui sont intégralement inédites en les marquant d'un astérisque.

A) Manuscrits

SOURCES

Madame Cornu et ses Amis

- I. — BIBLIOTHEQUE NATIONALE, Manuscrits, France, Nouvelles acquisitions.
Lettres de Napoléon III à Mme Cornu, 2 vol. N^{os} 1066-1067.
Correspondance de Fred. Dübner, N^o 6141, 2 lettres de Mme Cornu, l'une à Dübner (f. 212), l'autre à Miller (f. 214) et une lettre de Seb. Cornu (f. 220).
Correspondance d'Ernest Vinet, N^o 12256) (3 lettres de Mme Cornu et deux de Séb. Cornu).
Lettres de Mme Cornu à MM. Ernest Desjardins et Emile Picot (1866-1868). N. A. N^o 10.258, 1 vol., auxquelles il faut ajouter les 4 lettres de Picot à Mme Cornu conservées par sa veuve.
- II. — BIBLIOTHEQUE THIERS.
Correspondance de Damas-Hinard, Ms N^o 60. 3 lettres de Mme Cornu, C. 171 sq.
- III. — BIBLIOTHEQUE DE L'INSTITUT.
Musée Campana, 1 vol., ms. (lettres d'Ingres, de Delacroix, de Beulé, de Hittorff).
Les « Souvenirs d'un homme de lettres », de Maury, (7 vol.) Ms 2647-2656, ne sont pas communiqués au public.
Papiers de Leverrier, Ms. N^o 3717 (Quelques lettres ayant trait à sa collaboration avec Napoléon III).
- IV. — COLLECTION DE MANUSCRITS DE M. BERARD, dont la veuve, Mme Bérard, a bien voulu me confier ceux qui m'intéressaient. Ces papiers proviennent en grande partie de la succession de Mme Cornu.

- V. — MANUSCRITS CONSERVES PAR M. TARDIEU, neveu de Mme Cornu. Brouillons de lettres de Mme Cornu à Napoléon III, lettres de Rischtel, lettres d'émigrés italiens, etc... actuellement en ma possession.
- VI. — *Lettres diverses à Mme Cornu*, vendues à l'Hôtel Drouot, le 26 avril 1904, et dont le catalogue m'a été aimablement communiqué par la maison d'autographes Charavay. (Lettres de l'impératrice Eugénie, de la reine de Hollande, de Duruy, de Flaubert, de Scribe, etc...)
- VII. — *Lettres de Mme Cornu à Renan*, appartenant à Mme Noémi Renan. Les lettres de Renan à Mme Cornu ont été vendues autrefois à Louis Barthou, mais je n'en ai plus trouvé trace. Elles ne figurent pas aux catalogues des ventes de collections provenant de la succession Barthou.
- VIII. — MEMOIRES. Manuscrit de Mme Cornu. Je ne sais où se trouve l'original. J'en possède une copie authentifiée par MM. Tardieu et Bérard.

Relations entre Madame Cornu et Napoléon

- I. — ARCHIVES DU MINISTERE DE LA GUERRE. Arch. administratives.
- a) « Détention de Louis-Napoléon à Ham » : Registre d'écrou des prisonniers d'Etat, C. N° 6.
 - b) Registre de correspondance, carton N° 527 (contient les minutes des lettres du gouverneur du fort aux ministres de la guerre et de l'intérieur).
 - c) N° 528 (1,2), deux cartons contenant les permissions accordées, les visites effectuées et la correspondance générale. Ces papiers n'étant pas classés, nos références n'ont pu être très précises. C'est la première fois qu'ils sont communiqués à un chercheur.
- II. — MINISTERE DE LA GUERRE, ARCHIVES HISTORIQUES.
- N° 1623. Correspondance des chefs de la Mission militaire française en Roumanie (nous renseigne sur l'avènement du prince Charles et sur le rôle de Picot, protégé de Mme Cornu).
- III. — MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES DE PARIS. Correspondance politique. Berlin N° 355,356 (Négociations de Benedetti avec Bismarck au sujet du prince Charles).
- IV. — ARCHIVES NATIONALES DE PARIS.
- Sur les publications de Napoléon pendant la captivité de Ham : B.B. (18) 1432.
- Sur son évasion : Rapports du procureur du roi à Amiens ; B.B. (18) 1442, doss. 2143.
- V. — BIBLIOTHEQUE DE LA ROCHELLE. Ms N° 613, Recueil de pièces concernant les Beauharnais (coll. Adolphe Bonyer), fol. 196.15, lettres et pièces concernant Stéphanie de Beauharnais, grande duchesse de Bade (1806-1831 ; fol. 230.12, pièces concernant Hortense de Beauharnais, Querelles et Laity ; fol. 298, lettre de Querelles à Eugène Lacroix, frère de Mme Cornu, 6 déc. 1837.

B) Imprimés

Bibliographie des articles concernant Madame Cornu

ARTICLES NECROLOGIQUES parus :

Le 20 mai 1875, dans le *Figaro*, la *Liberté*.

Le 21 mai, dans l'*Ordre*, le *Constitutionnel*, le *Français*.

Le 22 mai, dans le *Temps*, le *Soir*, le *Gaulois* (qui raconte une anecdote sur Alexandre Dumas père), le *Rappel*, le *Journal de Paris*, l'*Union*, le *Pays*, l'*Univers*, le *Figaro* (dont l'article est un tissu d'erreurs), le *Nord de Bruxelles*, *Journal du Lot-et-Garonne* (d'Agen), *Journal de la Vienne* (de Poitiers).

Le 23 mai, dans l'*Événement* (qui raconte comment elle fit respecter par les prussiens en 1870 l'asile d'aliénés de Ville-Evrard), le *Soleil*, l'*Echo du Nord*, la *Presse*, le *Journal de Bordeaux*.

Le 24 mai, dans le *Journal de Marseille*.

Le 25 mai, long article de RENÉ DE CAMORS dans le *Figaro* ; un article du *Journal de Marseille* copie en réalité le mauvais article du *Figaro* du 22 mai ; le *Courrier du Pas-de-Calais* (d'Arras).

Le 28 mai l'*Événement* rapporte les passages essentiels de l'article de René de Camors dans le *Figaro* du 25 ; le *Progrès de Lyon*, le *Courrier de l'Aisne*, le *Guetteur de Saint-Quentin*.

Le 29 mai, l'*Univers Illustré*, la *Gironde* (de Bordeaux).

Le 31 mai, la *Charente* (d'Angoulême).

Le 6 juin, l'*Avenir du Mans*, l'*Union libérale de Tours*, la *Gazette de Lausanne* du 7 juin raconte, d'après un récit de Mme Cornu, comment Thélin sauva le 4 septembre 1870 le talisman de Charlemagne.

Les articles de la presse de province ne font que reproduire ceux de la presse parisienne.

18 juin 1875, *Journal des Débats* : Article d'Ernest RENAN

« Madame Hortense Cornu », reproduit en 1892 dans *Feuilles détachées...* Paris, C. Lévy, in-8°.

ARTICLES PLUS RECENTS :

POPINOT : « Une sœur de lait », dans *Le Gaulois* du 9 novembre 1882 (Très inexact).

MONTORGUEIL (Georges) : « L'Idylle de Ham », dans *L'Eclair* du 18 février 1910.

CLARETIE (Georges) : « Lettres intimes de l'Impératrice Eugénie à Mme Cornu », publiées avec une introduction dans *Le Correspondant*, 25 août 1920, t. 280, p. 577-602.

D'EICHTHAL (Eugène) : « Mme Cornu et Napoléon III », extraits des *Conversations...* de NASSAU WILLIAM SENIOR, traduits par *Revue de Paris*, 1897, t. 4, p. 189 à 205 : comptes rendus dans la *Revue Encyclopédique*, t. VII, p. 726, et dans *Le Temps*, 1^{er} juillet 1897.

Grande Encyclopédie, t. XII, p. 1011-1012, art. de TOURNEUX, sur « Cornu » et Madame Cornu.

Comte FLEURY : « Lettres de Napoléon III à Mme Cornu », publiées avec une introduction par..., *Revue hebdomadaire*, 8 décembre 1906, p. 171, sq.

MOREM : « Mme Cornu » *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, t. XL, p. 462.

L'article de P. L. dans la même revue, t. XL, p. 884 doit être négligé à cause de ses erreurs graves.

ARTICLES CONCERNANT LE MANUSCRIT DES LETTRES DE NAPOLEON III.

Intermédiaire des chercheurs et des curieux, t. XIX (1886), p. 268, raconte la visite de Mirliton, de l'*Événement*, à Renan qui lui expose la question de la publication.

L'Eclair, du 17 janvier 1903, annonce que les lettres sont maintenant communiquées au public et en publie quelques extraits.

CHAMBRY : « Les lettres de Mme Cornu », art. de la *Libre Parole*, 22 janvier 1903.

Germain BAPST : « Lettres d'enfance de Napoléon III », dans *l'Amateur d'autographes*, 15 fév. 1903.

WULFF (Georges) : « Lettres inédites de Napoléon III à Mme Cornu », dans *Le Gaulois du Dimanche*, 1^{er} mars 1903.

L'Intermédiaire..., t. LI (1^{er} sem. 1905) p. 179, signale que

Seymour de Ricci prépare une publication des lettres. P. 296, note de la publication de l'*Eclair* : t. LXVI renseigne sur le rôle de Renan ; p. 398, Pitollet demande qu'on recherche les lettres concernant Charles de Hohenzollern.

Le comte FLEURY : « Lettres de Napoléon III à Mme Cornu », *Le carnet historique et littéraire*, 1905, t. 23, p. 291-300.

Comte FLEURY (suite de la publication précédente) : « Lettres de Napoléon III à Mme Cornu », *Revue hebdomadaire*, déc. 1906.

ŒUVRES DE Mme CORNU :

(Il n'est pas possible pour le moment de faire une bibliographie des articles qu'elle a publiés dans *La Revue de Paris*, le *Monde*, la *Revue du Nord*, etc., car elle ne les signait pas).

Sébastien ALBIN : « Ballades et chants populaires de l'Allemagne », traduction nouvelle par..., Paris, Gosselin, 1841, in-18, XXI-438 p.

Sur cette traduction lire : La thèse d'Edmond DUMÉRIL : « Le lied allemand et ses traductions poétiques en France ». Paris, Champion, 1933, 8°, p. 185 à 187.

Sébastien ALBIN : « Goethe et Bettina », correspondance inédite, traduction par..., Paris, 1843, 2 vol. in-8°.

Sur cette traduction lire : « Sainte Beuve », *Causeries du lundi*, t. II, p. 330-352.

Sébastien ALBIN : « Essai sur l'histoire des arts en Italie », Paris, Firmin Didot, 1848, 8° (Extrait de l'*Encyclopédie moderne*, t. XVIII, p. 479-561).

OUVRAGES NOUS DONNANT QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR Mme CORNU OU SUR SES RELATIONS AVEC NAPOLEON III.

Il est fait allusion au rôle joué par Mme Cornu dans bien des ouvrages, mais aucun ne nous donne de grandes précisions. Le lecteur voudra bien se reporter aux nombreuses notes qui accompagnent le texte de la présente étude. Ils verront que j'ai utilisé à peu près toute la littérature historique et littéraire concernant le second Empire. Dresser ici la liste de ces ouvrages serait fastidieux et inutile.

INDEX

des noms de personnes

- Albe (Carlos, fils du duc d'), 50.
Albin (pseudonyme de Mme Cornu), 12.
Accard, 17, 20.
Alexandre, 10, 88.
Ali pacha, 71.
Arago, 20, 150.
Bade (Stéphanie de), 12, 59, 145.
Balaceanu, 67, 69.
Balze, 50, 81, 102, 103.
Baring (banquier), 166, 172, 174.
Barret (Odilon), 27.
Baudouin, 109.
Bayley (Mme), 18, 155, 156.
Belgiojoso (princesse), 18.
Belmontet, 18, 145.
Benedetti, 64, 66.
Berri (duchesse de), 157.
Berthelot, 107, 120, 122.
Beulé, 97, 99, 118, 120.
Billod (Dr), 44.
Biollay, 106.
Bismarck, 64, 65, 67, 70, 73, 76, 176.
Blanc (Louis), 18, 22, 145.
Blot, 17.
Boissier (Gaston), 118, 120, 121.
Boissonade, 106.
Bonaparte (princesse Julie), 46, 114.
Bonaparte (Louis, ex-roi de Hollande, comte de St Leu), 5, 23, 26, 33.
Borghesi, 111.
Bossi (baronne de), 18, 140 n.
Bouffet-Montauban, 174, 175.
Bouihet, 104, 133.
Bratiano, 60, 62, 63, 64, 65, 67, 70, 75.
Bréal, 109, 120, 121.
Briffault, 145.
Brunswick (duc de), 168, 170, 174, 176, 177.
Brunswick (Caroline de), 169.
Buloz, 104.
Bullwer-Lytton, 125.
Bure (Eugène), 4, 17, 29, 145, 159, 160, 174, 177.
Bure (Mme), 5 n, 140, 158.
Camerata (comtesse), 145, 165.
Camors (René de), 5, 11 n, 47 n.
Camp (Maxime du), 104, 124, 133, 134.
Campana (marquis), 31, 83, 87, 88, 90, 94.
Capot de Feuillide, 18, 145.
Carette (Mme), 49.
Castellon (Gl), 167.
Cavaignac (Godefroy), 22, 170.
Cernuschi, 36.
César, 23, 39, 42, 108, 110.
Chaix d'Est-Ange, 154.
Chantelaure (de), 15.
Charlemagne, 23.
Charles X, 15.
Charton, 89, 104.
Chateaubriand, 125.
Chesneau, 95.
Civry (comte de), 176 n.
Claretie (Georges), 45.
Clément, 91, 98.
Colson (Dr), 18.
Colville (lady, comtesse de Colmar, puis de Civry), 175.
Conneau (Dr), 15, 21, 25, 28, 29, 30, 145, 162, 164.

- Cornu (Sébastien), 11, 21, 88, 91, 92, 95, 96.
 Coyviet, 98.
 Crawford (Mme) et Laure C., 18, 29, 31, 85, 86.
 Cretzulesco, 75, 76.
 Cuza, 58, 60, 63.
 Czaykowski (Sadyk pacha), 65.
 Dalmatie (duc de), 152.
 Damas-Hinard, 50.
 Davila (Dr), 70.
 Decazes, 26.
 Degeorge, 18, 139.
 Delacroix, 98.
 Demarle (commandant), 17, 28, 29, 31, 145, 154, 155, 156, 174.
 Demarie (Mme), 17.
 Demidoff (prince), 165.
 Depping, 118.
 Desjardins, 72, 92, 93, 111, 121, 130.
 Desportes, 18.
 Desvaux, 41.
 Devey, 166.
 Drouyn de Lhuys, 62, 66, 68.
 Drummond-Wolff, 28.
 Dübner, 109, 117.
 Duchâtel (comte), 26.
 Dumaine, 31.
 Dumas (Alexandre), 18, 106, 124.
 Duncombe (Thomas), 169, 170, 174.
 Dupanloup (Mgr.), 109.
 Duruy, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 106, 107, 108, 114, 115, 119, 120.
 Engel (Mme d'), 155.
 Eugène (bâtard de Napoléon III adopté par Bure), 156, 158, 160.
 Eugénie (impératrice), 140.
 Faure, 164.
 Favre (Jules), 106.
 Favreux (Désirée), 5.
 Fayot, 18.
 Fialin (de Persigny), 58, 164.
 Filon (Augustin), 51.
 Flandre (comte de), 63.
 Flandrin, 83, 98.
 Flaubert (Gustave), 104, 124, 128, 129, 130, 131.
 Forcade, 74.
 Forget (baronne du), 18.
 Fouquier Tinville, 21.
 Friedlander, 75.
 Froener, 129, 130.
 Gaillardot (Dr), 114.
 Galli, 85.
 Garibaldi, 58, 170.
 Gatteaux, 98.
 Gautier (Théophile), 106, 126, 127, 133.
 Georges IV d'Angleterre, 169.
 Ghica, 62.
 Girardet (commandant), 153, 157.
 Gleyre, 11, 80.
 Godillot, 73.
 Goethe, 122, 132, 133.
 Goncourt, 105.
 Gordon (Mme), 18, 157.
 Gossein (capitaine), 167.
 Guernon-Ranville (de), 15.
 Guillaume 1^{er} (roi de Prusse), 70, 176.
 Favé (Gl), 24.
 Foy, 17.
 Hachet-Souplet, 28.
 Heine (Henri), 133.
 Hérouël (Fouquier d'), 18, 21, 145, 166.
 Heuzey, 88, 91, 111.
 Hittorff, 81, 98, 101.
 Hohenzollern-Eschingen (Joséphine de), 12, 83.
 Hohenzollern-Sigmaringen (Léopold de), 44, 77 n ; (Antoine), 59, 64 ; (Charles, roi de Roumanie), 50, 59, 60, 62, 66, 67, 68, 71, 74, 76, 77.
 Hortensé (reine), 4, 6, 9, 11, 14, 17, 82, 129, 164, 167, 177.
 Hudson-Lowe, 17.
 Hugo (Victor), 122, 123.
 Huziker, 118.
 Ingres, 11, 12, 82, 97, 98.
 Jobbé-Duval, 134.
 Joly (député), 18, 139.
 Juarez, 58.
 Klapka, 58.
 Kossuth, 58, 170.
 Laborde (de), 41, 164.
 La Châtre (de), 18.
 Lacroix (père de Mme Cornu), 5 ; (Mme, née Favreux), 9, 10 n.
 Lacroix (Eugène), 4, 33, 44, 81.
 Laity, 16, 18, 164.
 Lamartine, 34, 122, 145, 178.
 Lardenois (Lt Cl), 15.
 Lavisso, 52.
 Le Bas (Philippe), 22, 98, 110, 140.
 Leconte de Lisle, 106, 134.
 Legrand (Mme), 4.
 Lehmann, 81.
 Lenoir, 17.
 Leroyer de Chantepie (Mlle), 127.
 Lœverrier, 146.

- Littré, 107, 109.
 Longpérier, 91.
 Lorain (Dr), 106.
 Louis (second bâtard de N. III, adopté par Bure), 157, 159.
 Louis-Philippe, 27.
 Lugo, 36.
 Magne, 57.
 Maison (maréchal), 83.
 Malmesbury (lord), 18, 28.
 Marcolata, 167.
 Mariette, 41, 112.
 Martin (M^{me}), 159.
 Masson (Frédéric), 23.
 Masuyer (Valérie), 9.
 Mathilde (princesse), 37, 89, 90, 93, 104, 105, 108.
 Maupas, 36.
 Maury, 108, 119.
 Mazzini, 170.
 Méril, 18.
 Mérimée, 123.
 Mesnil (A. du), 120.
 Metternich (chancelier), 32 ; (ambassadeur), 68.
 Mézières, 115.
 Michelant, 111.
 Miller, 109, 118.
 Mocquard, 40, 145.
 Monnier, 50, 51.
 Monod (Gabriel), 120.
 Montalivet, 26.
 Montanelli, 36.
 Montholon (Maréchal de), 15, 19, 28, 151, 152, 154, 162.
 Morel (Charles), 118.
 Morny, 58, 170.
 Murat (Caroline), 37 ; (Anna), 59.
 Napoléon I^{er}, 23, 178.
 Napoléon III, passim.
 Napoléon-Louis (grand-duc de Berg), 7.
 Napoléon (prince Jérôme-), 25, 58, 107.
 Nauroy, 4, 62.
 Ney (F.), 164.
 Nieuwerkerke, 89, 90, 92, 93, 98, 99, 119, 130.
 Noël, 17.
 Nogent St Laurent, 17, 167.
 O'Hara (Mlle comtesse de Lee), 151, 152, 153, 154, 155, 156.
 Ollivier (Emile), 50, 57, 61, 62, 63, 65, 70, 104.
 Orsi, 17, 28, 166, 168, 170, 171, 172, 174, 176.
 Orsini, 38, 40, 41.
 Padoue (duc de), 81, 82.
 Pâris (Gaston), 121.
 Paulet, 23 n.
 Peauger, 18, 140.
 Peel (Robert), 17 n, 56.
 Peltier, 17, 19.
 Perrot, 91.
 Petitot, 33, 81.
 Peugnet, 18.
 Peyré (Aimé), 11.
 Peyronnet, 15.
 Pézard, 129.
 Pianciani, 36.
 Picot, 61, 72, 75, 76.
 Piétri, 18.
 Place (Victor), 73.
 Planche, 105.
 Polignac, 15.
 Poggioli, 18, 26, 34, 164.
 Ponson du Terrail, 106, 124.
 Proudhon, 35.
 Quentin, 18.
 Querelles (M^{me} de), 18.
 Quicherat, 120.
 Rachel, 33.
 Randon (Maréchal), 51, 108.
 Ratazzi, 59.
 Renan (Ernest), 3, 13, 41, 46, 91, 105, 106, 107, 112, 113, 118, 119, 127, 163.
 Renier, 88, 96, 110, 120, 121.
 Roncière (de La), 113.
 Rosetti, 75.
 Rowles (miss Emily), 85, 86, 87.
 Saglio, 89, 97.
 Sainte-Beuve, 108, 128, 129.
 Salvage (M^{me}), 17.
 Sand (George), 106, 122, 131, 145, 179.
 Say, 19.
 Schnertz, 87.
 Scribe, 106.
 Senior (Nassau William), 4, 31, 39, 145.
 Senz (Maximo), 167.
 Smith, 171, 172, 175.
 Souplet, 18.
 Sturdza, 60.
 Sylva (Carmen-, pseudonyme de la reine Elisabeth de Roumanie), 77 n.
 Taine, 108, 109.

Tarquhar (banquier), 17, 166.	Veuillot, 35.
Thayer, 17, 82.	Victoria (reine), 169.
Thélin (Charles), 15, 16, 29, 30, 38, 113, 164.	Vieillard, 18, 140, 145.
Thiers, 47.	Viel-Castel, 97.
Tourneux, 4.	Vinet, 106.
Trabalza, 36.	Visconti (marquis de), 18.
Tremblaire, 20.	Vitu, 106.
Ubicini, 62, 63, 69, 70, 73.	Walewska (M ^{me}), 41.
Valée (Maréchal), 83.	Walewski (comte), 170.
Vandal, 56, 57.	Wiseman (cardinal), 125.
Vaudrey, 164.	Witte (J. de), 91, 130.
Vergeot-Camus (Alexandrine), 153, 154, 157, 160.	Würtz, 117.
	Wyse (Marie, née Bonaparte), 59, 164.

Achevé d'imprimer par
 les PRESSES MODERNES
 96, Galerie Beaujolais,
 Palais-Royal — Paris

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
I. — M ^{me} CORNU.	
A) <i>L'amie d'enfance</i>	3
B) <i>La collaboratrice du prince prisonnier</i>	14
C) <i>L'opposante</i>	34
D) <i>La conseillère</i>	40
E) <i>L'amie des mauvais jours</i>	44
II. — SON INFLUENCE POLITIQUE.	
A) <i>Comment elle contribue à l'évolution du régime impérial</i>	49
B) <i>Comment elle dispose d'un trône</i>	58
III. — SON INFLUENCE INTELLECTUELLE.	
A) <i>La protection des artistes</i>	81
B) <i>La protection des savants</i>	104
C) <i>La fondation de l'Ecole des Hautes Etudes</i>	115
D) <i>Un salon réaliste et parnassien</i>	122
IV. — NAPOLEON III PEINT PAR LUI-MEME.	
A) <i>Les lettres à M^{me} Cornu, véritable journal intime</i>	139
B) <i>Le caractère de l'Empereur</i>	145
C) <i>Ses sentiments</i>	151
D) <i>Ses projets</i>	164
<i>Le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale.</i>	
<i>Les publications déjà faites, leurs lacunes</i>	180
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	189
INDEX	195
	199

Vu,

Le Doyen de la Faculté des Lettres :

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris

S. CHARLÉTY.

